

The image shows the front cover of an old book. The cover is decorated with a marbled paper pattern in shades of brown, tan, and green. The spine is bound in a dark, possibly black, material. A small white rectangular label is affixed to the lower-left corner of the cover. The label contains the text 'Ha' on the top line and '6471 d' on the bottom line, both in a simple, black, sans-serif font. The book shows signs of age, with some wear and discoloration at the corners and along the spine.

Ha

6471 d



Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek



MÖCKERN
gehörig.

N^o 1619



171



Lu

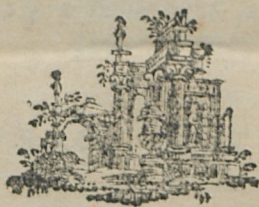


Luchet, Jean Pierre Louis de LaRoche
ESSAI Diktaine de :

SUR LA SECTE

DES

ILLUMINÉS.



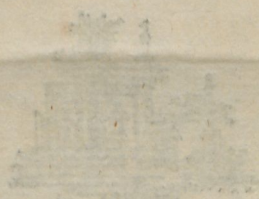
M. DCC. LXXXIX.

ESSAI

ET DE LA SCIENCE

DES

ILLUMINÉS



M. DE LA SCIENCE



HISTOIRE
SECRETÉ
DE LA COUR DE BERLIN,
OU
CORRESPONDANCE
D'UN VOYAGEUR FRANÇOIS,

*Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19
Janvier 1787.*

OUVRAGE POSTHUME.

TOME TROISIEME.

M. DCC. LXXXIX.

HISTOIRE

SECRET

DE LA COUR DE BERLIN

1.

OU

CORRESPONDANCE

DEUX VOYAGES EN SUISSE



OUVRAGE POSTHUME

L 43,

M. DCC. LXXXIX




A V E R T I S S E M E N T.

Soit en allemand , soit en françois , on a beaucoup écrit depuis quelque tems sur la Prusse & contre la Prusse. Le nouveau Gouvernement a été jugé avec une sévérité extrême. Dans tous ces ouvrages il est question des Illuminés. C'est à cette Secte ténébreuse qu'on rapporte presque tous les maux qui désolent l'héritage de l'immortel Frédéric. Dans de telles circonstances , il nous a paru convenable d'appaîser la curiosité du Public , & de donner cet Essai que la vérité avouera. Les tableaux sont effrayans , les principes sont pervers , les conséquences sont terribles , & c'est pourquoi nous avons écrit. S'il est dangereux de parler , il seroit perfide de se taire.

Quoique l'Allemagne soit le foyer de ces erreurs funestes , quoiqu'elles y jouissent d'une haute protection , elles ne sont pas tout à fait étrangères aux autres nations. La France n'est pas entièrement pure ; & si dans la crise qui nous tourmente , les Martinistes n'osent , ou peut-être ne peuvent se faire entendre , ils reparoîtront avec plus de danger lorsque le calme sera revenu.

O mes concitoyens ! croyez que nous ne répandons pas de fausses alarmes. Nous avons écrit avec un assez grand courage, & nous sommes loin d'avoir tout dit; pourquoi? c'est que chez les hommes la vérité nue est la plus violente des satyres. L'étonnante scene racontée au Chapitre neuvieme, les incroyables mysteres révélés dans les notes, sont de vastes sujets de méditation. Il y a cependant des impostures ourdies avec plus d'adresse; mais on ne peut encore les dévoiler sans indiquer le lieu de la scene, & dès lors c'est livrer au ridicule des hommes que l'Ordre social a intérêt de faire respecter,





INTRODUCTION.

Lorsque j'ai écrit cet ouvrage, je ne me suis pas flatté d'être cru, & conséquemment je ne me suis pas flatté de convaincre. Quand on vient révéler des choses si extraordinaires, il faut se résigner, & s'attendre à passer pour un déclamateur. Dès qu'un écrivain est déclaré tel, on se dispense d'examiner son ouvrage. Mais si la force du sujet avoit seule exalté l'imagination, si la connoissance du mal avoit aigri le jugement, si le noble desir de sauver les humains avoit armé l'éloquence de ces traits foudroyans qui accablent l'erreur, si l'on n'étoit sorti de son caractère que pressé par l'imminence du danger, tout lecteur impartial devroit du moins obéir à cette crainte salutaire, qui trouble une sécurité perfide, & juger par lui-même si les malheurs prévus sont chimériques, ou si la prudence ordonne de s'en occuper.

Les gens honnêtes s'alarment, les gens tièdes doutent, les coupables nient, les sages examinent, & c'est eux que j'invoque en ce jour, & dont je voudrois aiguillonner le zèle.

On seroit assez porté à détester cette machination mystique; mais on ne croit pas encore à son existence. Il faudroit pouvoir articuler les faits, mettre à même de les vérifier, nommer les agens, accuser les imposteurs, produire les témoins, publier les écrits, commencer un pro-



cès en regle; suivre une information. Tout cela seroit possible, si les coriphées de la secte n'étrouffoient pas la premiere voix qui s'éleve dans les pays où le Souverain est le Pape de cette nouvelle église.

Je ne fais par quel enchantement les Princes, ordinairement partagés entre les plaisirs & la soif d'un nom brillant, ont été les premiers à adopter une confédération où ils ne peuvent que perdre. On en compte trente en Europe, regnans ou non-regnans, tellement imbus de ces absurdités, qu'ils sont inabordables à la raison la plus tolérante. Veut-on composer avec eux, & procéder par la logique la plus simple, ils commencent par se défier & finissent par s'éloigner. On en voit qui seroient le rebut de l'humanité, s'ils ne traînoient pas un nom respecté, se faire prédicans & répandre le dogme des illuminés dans un insipide bavardage. D'autres, se constituer protecteurs fanatiques d'une religion qu'ils ne comprennent pas, ouvrir leurs terres, qu'ils nomment des Etats, à tous les aventuriers que disperse la secte pour parvenir à ses fins. La plupart accueillent avec un empressement fanatique, tout ce qui porte la livrée des Swedemborg, des Schreæpffer.

En France, la Cour est étrangere aux élémens de la Théosophie. Le mouvement rapide qui agite les esprits, ne donne à aucun système religieux le temps de se développer. Les Corps littéraires s'en moquent; la bourgeoisie

laborieuse, & heureusement peu instruite, est encore inaccessible à cette espece de séduction. Mais il existe une foule de petits partis anti-philosophiques, composés de femmes savantes, d'abbés théologiens, & de quelques prétendus sages. Chaque parti a sa croyance, ses prodiges, son hiérophante, ses missionnaires, ses adeptes, ses détracteurs. Ainsi Paris, le centre de toutes les charlataneries comme de toutes les lumieres, offre des visionnaires de tout genre. Chacun tend à expliquer la Bible en faveur de son systême, à fonder sa religion, à remplir son temple, à multiplier ses cathécumenes. Ici Jesus-Christ joue un grand rôle; là c'est le diable; ailleurs c'est la nature; plus loin c'est la foi. Par-tout la raison est nulle, la science inutile, l'expérience une chimere. Barbarin somnambulise; Cagliostro guérit, Lavater console, Saint-Martin instruit, d'E****
(1)..... *res sacra miser*. Tous emploient l'erreur pour arriver à une réputation utile; & si l'on excepte Lavater qui, par un mélange d'esprit & de bonhommeie, fait de bonne foi des dupes, les visions sont dans la main des autres un ressort dont ils combinent les mouvemens avec adresse.

En Allemagne, les Cours donnent une impulsion à tous les esprits. Ils sont plus solides

(1) Il subsistoit alors les horreurs de l'exil aux isles Sainte-Marguerite.

que raffinés, dès-lors on les convainc avec des mensonges mis en fillogismes. Dès qu'on a tourné leur bonhommie naturelle vers leur idole, qu'ils nomment philanthropie, il y a peu de travers qu'on ne puisse leur faire adopter. Les petits Princes qui ont la manie d'être loués, & dont les noms s'oublieroient aisément dans les grands intérêts qui agitent continuellement l'Europe, se laissent aller au doux encens dont les enivrent les Prêtres des Illuminés, prodigues d'éloges jusqu'à la satiété dans des livres que personne n'acheve, mais que beaucoup de gens commencent. Les femmes se jettent aussi dans cette mysticité, & s'imaginent par-là ressusciter les beaux jours de leur innocence; la classe des courtisans embrasse la nouvelle secte, parce qu'entre les protecteurs & les adeptes, il y a un commerce de pensions, de présens, de titres, dirigés contre des initiations, des mystères révélés, des prédictions consolantes; il en résulte une grande fidélité à des dogmes rénumérateurs.

En Pologne & en Russie, ils font des Profélytes; en Russie sur-tout, où la religion se prête aux systèmes mystiques & à tout ce qui tient à l'enthousiasme. Il y a de grands personnages qui apostolisent; & quoique l'Impératrice rejette tout ce qui tient aux foiblesses de l'esprit humain, il se trouve des Théosophes, même sous ses yeux, qui les évitent ou les bravent. Puisse son successeur hériter de la même philosophie! Puisse cette vaste contrée

de connoître d'autre esclavage, que celui auquel la condamnerent ses premiers maîtres!

Croiroit-on que l'Angleterre, ce pays où l'on pense, n'est pas tout-à-fait affranchi de ces honteuses croyances? Ce n'est pas un système complet, à l'instar de l'Allemagne, mais il y a des espèces de confrairies où l'on dogmatise, où l'on soutient, par des secrets, le zèle des initiés. Les progrès seulement sont moins rapides que partout ailleurs, parce que les Anglois voyagent beaucoup; & quoique la plupart voyagent très-mal, ils apprennent cependant à connoître la masse des hommes, & du moins s'apperçoivent que partout c'est l'espèce la plus vile & la plus méprisable qui se dévoue au métier de tromper & d'abrutir la condition humaine.

Nous avons longtemps balancé à publier cet écrit. C'est sonner l'alarme, dira-t-on, c'est donner plus de consistance encore à une secte naissante, qui renferme cent fois plus de dupes que d'imposteurs. Jusqu'ici ces grands Corps, dépositaires de la science, n'ont pas embrassé ces dogmes nouveaux; & n'y eût-il qu'un juste, il faut faire grace, en sa faveur, à tant d'hommes dont tout le crime est de n'avoir pas reçu de la nature cette heureuse & rare perspicacité qui met à l'abri de la séduction.

Loin de nous de tels principes! C'est la pitié qui prend le masque de la commisération. Quoi! nous devrions nous taire, parce

qu'on criera à la calomnie, au libelle, à la méchanceté? La calomnie! Mais il est des hommes que l'on ne peut pas calomnier. La noirceur de leurs projets est un abyme méphitique, dans lequel le vulgaire des mortels n'est pas capable de descendre, & qui seroit encore inconnu sans les exhalaisons perfides qui se répandent au loin pour le malheur du monde.... Un libelle! Eh oui, sans doute, cet Ouvrage, où l'on parlera d'eux, en fera un; car l'on n'aura que des vices à présenter, que des crimes à révéler, que l'hypocrisie à peindre.... La méchanceté! Eh qui en est le plus coupable? Celui qui laisse froidement égorger ses Concitoyens, ou celui qui place des sentinelles sur la route du précipice? Il s'agit bien d'égards, de ménagemens, de politesse, avec des hommes de fer, qui, le poignard à la main, marquent leurs victimes.

Suivez, suivez ces lâches principes; vous, dont le métier est d'aduler les Rois, d'excuser leurs méprises, d'exalter les moindres élans de bienfaisance, & de diviniser quelques qualités douteuses. Achetez à ce prix, je ne dis pas même les honneurs, tous vains qu'ils sont, mais un peu d'or, digne présent de votre ame, & ne venez pas nous parler de votre amour pour la vérité, de votre philanthropie, de vos engagemens avec la vertu; *reprenez votre insolente estime* pour ces filles du ciel, & réservez-la pour les Dieux de votre secte.

Quand on leur tient de semblables discours,

ils ne peuvent répondre; moins encore réfuter. Alors ils persécutent & substituent l'usage tyrannique de l'autorité, dont ils sont depositaires, à l'usage du raisonnement qui les serviroit mal. Pour échapper à l'odieuse réputation attachée aux persécuteurs, ils détournent le cours des graces, de la justice même; car employer le talent modeste, est une dette qu'on acquitte. Ils détournent, dis-je, le cours des graces de leurs adversaires, & les laissent végéter dans cet oubli humiliant, qui équivaut à une persécution, la seule peut-être qui tourmente le génie. Méprisé, il va chercher des climats moins injustes; ou s'il demeure inflexiblement attaché à ses pénates, c'est pour combattre, & arborer l'étendart de la raison. Alors les partis se forment, les querelles naissent, les plans de défense se combinent, le mécontentement devient général; les voisins ambitieux en profitent, les guerres s'allument, on place des Généraux visionnaires à la tête d'une armée négligée, plus inquiète de l'argent qui la soudoiera, qu'empressée à défendre un pays qui lui est devenu étranger. On met aux premières places des hommes sans nerf, sans génie, ou quelques hommes capables, mais qu'on a bien soin d'assujettir & de subordonner à la médiocrité en faveur. On anéantit la pensée par une surveillance inquisitoriale; on enchaîne les presses, qui retiennent toute espèce de vérités, ou affligent la religion fugitive & forcée de céder ses chaires & ses autels à des Dieux fantastiques; on

fait des Lycées de vastes solitudes, puisque là, où toutes les carrieres sont remplies par des Illuminés, ce sont les loges & non les universités qu'il faut fréquenter.

Ce n'est donc pas l'odieux plaisir de médire, quoiqu'il fût doux de venger l'honnêteté, qui nous a mis la plume à la main. L'espoir, foible il est vrai, oui, l'espoir d'enlever quelques hommes vertueux à la fascination des Illuminés, m'a soutenu dans cette carrière. Depuis quelques années, je me suis présenté dans l'arène sous des formes diverses. Tantôt enveloppé sous le voile de la fiction, quelquefois dans le champ clos d'une académie, plus souvent dans des discussions approfondies, j'ai révélé d'étranges secrets. Je viens aujourd'hui envisager la matière sous des points de vue plus importants, & présenter une suite d'idées qui, par degrés, menent à la conviction.

Cherchant la source du mal dans le penchant funeste qu'ont tous les hommes au merveilleux, un coup-d'œil rapide sur les siècles de notre Ere, montre que tous ont à rougir d'incroyables erreurs; dans aucun temps, elles n'ont laissé respirer la terre, elles se sont relevées, mais n'ont jamais disparu.

L'homme leur sourit, & semble se sauver dans leur sein des austères leçons de la vérité. Quelques pays privilégiés les naturalisent, & s'abandonnent à leur influence mensongere, tous l'accueillent du moins, s'ils ne se livrent pas.

Avec quelle chaleur l'Europe n'a-t-elle pas

défendu les Jésuites, qui ont prêté tant de ressources au système théosophique. Ils existoient sous le diadème & sous la tiare, sous le casque & sous la mitre, sous le mortier comme sous le bonnet doctoral. Le même fanatisme qui les conservoit, a ressuscité depuis trente ans l'Ordre des Francs-Maçons languissant, & gardant sans peine un secret que personne ne s'empressoit de savoir.

L'examen philosophique du régime des Francs-Maçons, nous a conduits à l'examen plus réfléchi encore de la secte des Illuminés. N'étoit-il pas indispensable de séparer les idées vulgaires ou précipitées, de celle qu'on doit se former d'une association ténébreuse, dont les mystères se déroberent soigneusement à tout œil profane.

Il falloit parcourir ces cercles fameux, le vrai secret de l'Ordre, le grand instrument des fourberies, ces laboratoires de l'iniquité, où l'on forge des fers pour les Rois, & où l'on distille le poison pour les humains; raconter ensuite ces épreuves terribles qui précèdent les sermens, dont les scélérats même n'ont peut-être pas la formule, & n'oseroient du moins l'adopter pour lien de leurs complots, sermens qui réalisent la sanglante fable d'Atrée, & couvriroient la surface de la terre d'une nation d'assassins.

Si ces alarmes sont exagérées, bien est-il vrai qu'on peut & qu'on doit croire que la Secte des Illuminés détruira nécessairement le

Royaume où elle sera protégée, & ne respectera pas même la société. Cette double vérité est aussi clairement prouvée que celle qui la suit; c'est-à-dire que les Rois eux-mêmes sont les plus intéressés à couper le pied de cet arbre empoisonné, dont les racines touchent aux enfers, & dont la tête ombrage leur trône.

Après le triste spectacle sur lequel nos yeux ont reposé trop longtemps, nous avons cherché quelque douce illusion dans les moyens d'effacer ces fatales impressions, & pesé sur ce que l'on en a pensé dans les âges qui ont précédé le nôtre. Cette idée seule, développée par une plume plus habile, laisseroit dans l'esprit une réflexion profonde & bien défavorable aux Sectaires, réflexion qu'il faut fortifier par le portrait fidele de leur fondateur, & un coup-d'œil impartial sur la situation où se trouvent les nations réputées protectrices des erreurs à la mode.

Cette dernière partie de l'Ouvrage est terminée par l'offre de quelques moyens propres à affaiblir leur crédit. Nous avons rejeté à la fin des Notes Historiques. Il y a des morceaux traduits de l'Allemand, entièrement inconnus en France & en Italie. La plupart des autres n'ont jamais paru. Ils pouvoient être bien plus nombreux. Nous en avons dit assez pour qui-conque cherche à s'instruire.

Nous ne pouvons nous dissimuler que presque toutes nos idées ne soient dirigées contre l'Allemagne, & nos portraits d'après l'original.



Cela même ne prouve-t-il pas combien ce Livre est nécessaire? S'il existe des hommes tels que nous les avons peints, un danger imminent nous menace. Si nous n'avons offert que des Etres imaginaires, ces feuilles voleront bientôt sur la surface du fleuve d'Oubli, & n'exciteront pas même cette curiosité momentanée, qui est encore loin du succès.

Mais le même acte de sincérité qui livre au Public nos intentions, fera aussi garant de notre façon de penser sur un nombre considérable d'excellens esprits, toujours animés, comme nous, d'une sainte horreur contre les Visionnaires.

Oui, l'Allemagne recèle dans presque tous les Ordres de la Société des cœurs honnêtes, qui gémissent sur les projets de ces Novateurs mystiques. Ils s'étonnent de ce qu'un pays dont le caractère national repose sur la franchise, puisse être dénaturé au point de s'ouvrir à des Apôtres dont le ressort principal est l'imposture. Ils gémissent de ce qu'un peuple, dont l'idole chérie est la raison, se mette à la suite de quelques insensés, qui professent la folie & enseignent des chimères. Ils emploient les deux ressources que le Ciel a mises aux mains du sage, le mépris & la retraite. Ils pressent, ils animent ceux qui descendent dans l'arène.

Ils sentent, comme nous, que le remède efficace seroit peut-être une de ces grandes convulsions qui naissent de la chaîne des événemens, sans qu'il soit au pouvoir des Rois de

les éviter. Entraîné dans une de ces querelles sanglantes qui agitent l'Europe entière, une nation n'invoque plus des esprits, l'habileté & l'expérience deviennent alors les divinités tutélaires du monde; les préceptes se régénèrent, le courage exerce son empire, chacun prend sa place, les usurpateurs de renommées sont démasqués, les armes fortes s'emparent d'une contrée, & devant elle on voit fuir & disparaître des hommes que le sort avoit destinés

Dans les honneurs obscurs de quelque légion, à vieillir ou dans les travaux subalternes de quelques chancelleries. Quelle destinée! Par quelle incroyable fatalité sommes-nous réduits à demander au Ciel ce qui est le dernier effet de sa colère, à quel excès nos malheurs sont montés, si tout notre espoir est dans le plus terrible des fléaux. Rien n'est plus vrai cependant. Il seroit passager, & délivrerait peut-être le monde d'une erreur cruelle qui survivra à plusieurs siècles.

Quant à la France, on peut espérer que, dans cette mobilité de principes qui rarement permet aux objets de jeter des racines profondes, ses théâtres, ses vaudevilles & ses modes viendront à son secours. Occupée de fréquentes fermentations, le Théosophisme deviendra difficilement une religion complète. Il est par lui-même trop triste, trop insignifiant, pour agir sur un peuple qui conserve encore quelque reste de gaieté, & qui a résisté aux tristes querelles du Jansénisme, aux discussions parlemen-

taires ; aux longues diatribes des économistes ; à la manie de penser, préfens de la Philosophie moderne. D'ailleurs, cette Philosophie ne jette pas une lueur aussi chancelante que le voudroient quelques-uns de ses détracteurs. Peu de mois s'écoulent sans qu'elle ne reproduise, avec succès, ses vérités éternelles. Il ne seroit pas difficile de prouver qu'elle n'a perdu que l'enthousiasme, le sarcasme amer, le ton despotique, & qu'elle a renforcé ses preuves & augmenté sa clarté.

Il reste à examiner jusqu'à quel point il est permis de s'expliquer sur les Grands, & sur ceux qu'ils rendent dépositaires de l'administration. Presque partout ils sont comme l'arche du Seigneur. Quand on les touche, on est frappé dans sa liberté. Il me semble pourtant qu'un avertissement sage est un devoir plutôt qu'une licence, un hommage plutôt qu'une insulte. Offrir la vérité à un homme, c'est supposer qu'il l'aime ; n'oser le faire appercevoir de l'erreur, c'est agir comme s'il en étoit complice. Non-seulement ce n'est pas un crime d'écrire avec une courageuse liberté, mais c'en seroit un de paraliser les plumes énergiques. Elles affoiblissent les vapeurs de cet encens qui enivre la puissance & le crédit ; elles arrachent l'un à l'engourdissement, l'autre à la dissipation ; elles plaident la cause du peuple, de la vertu, de la sagesse ; trois choses qui rarement approchent des Cours, & qu'on y traite comme des étrangers importuns. Si la vengeance trempe

ees plumes dans le fiel de la satire, si l'intérêt personnel les dégrade, elles deviennent alors des armes impuissantes, mais rarement dangereuses; car l'injure ne déshonore que celui qui l'emploie.

Ah! que n'est-il un moyen de corriger les hommes de la manie de louer! Un Prince envoie dix mille hommes à la boucherie, on le loue; il accable ses sujets d'impôts mal organisés, on fête le jour qui lui donna le trône; il fait un voyage inutile & dispendieux, à son retour il passe sous des arcs de triomphe; l'ennui le promene périodiquement dans ses Etats, la foule s'assemble pour lui prodiguer des hommages qu'il ne mérite pas. L'idole, accoutumée à ce concert perfide de louanges, s'irrite à la voix du sage qui l'instruit, & ne se calme qu'aux sons flatteurs qui le distraient des sombres idées que laisse après elle l'austère vérité.

O vérité sainte! malgré ce froid accueil, ne t'éloigne pas du trône des Rois! Protege-les, malgré leur sensibilité, contre les illusions dont on les berce. Rends-nous le courage qui énerve la persécution; imprime à nos écrits ton caractère divin, & force l'homme à reconnoître ton empire. Tous les autres disparaissent sous la faulx du temps, le tien seul est raffermi par ses tremblantes mains.



ESSAI

SUR LA

SECTE DES ILLUMINÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Du penchant des hommes aux choses extraordinaires.

CE qui suspend le cours de nos observations ordinaires, ce qui trouble l'Empire de l'habitude, s'empare bien aisément de notre esprit. Si les prodiges qu'on nous annonce, prennent leur source dans des opinions religieuses, ou s'ils nous promettent quelques lumières sur cet avenir, objet constant de nos frayeurs & de nos espérances, ils abusent notre raison & anéantissent presque son exercice, du moins les suspendent ils. Nos connoissances, en apparence assez profondes, nos prétendus progrès dans l'art de penser, disparaissent devant le premier système théosophique. Les chaires chrétiennes retentissent des écarts de l'incrédulité, & jamais l'imagination n'obéit avec une facilité aussi aveugle à toute espèce d'impulsion, pourvu que le premier moteur se cache derrière les sciences occultes.

Auroit-on prévu que la fin déshonorée de ce siècle, seroit témoin encore des fruits honteux de la crédulité; que le flambeau de la philosophie pâliroit devant les torches du fanatisme; que la patrie des Fontenelle, des Montesquieu, des Voltaire, des Diderot,

A

des Helyétius, des d'Alembert, accueilleroit un S..., un W..., un Cagliostro, un Lavater (*), un D..., & vingt autres Théosophes, dont les noms devroient avoir le sort de leurs talens, c'est-à-dire demeurer à jamais inconnus !

Auroit-on prévu que l'Allemagne, à peine sortie des ténèbres où elle fut long-temps plongée, accrédirait les rêveries des imbécilles, ou le plan des imposteurs ; laisseroit s'assembler paisiblement des conciliabules, où l'erreur & l'imposture forment un corps de doctrine, & que la Prusse sur-tout, veuve du grand Frédéric, deviendrait le berceau de l'idiotisme pour les uns, & le foyer de la réduction pour les autres !

Auroit-on prévu qu'à l'instant où la politique appelloit tous les Princes Germains sous l'étendard de la liberté, & à quitter cette obscurité profonde, à laquelle les condamne la petitesse de leurs Etats, ils chercheroient

(*) M. W**** est connu pour un bonnête-homme, que le zèle de la maison du Dieu des Illuminés dévore. Il assista, il y a quatre ans, au conventicule de Wilhemsbad, dont le résultat fut un livre que personne n'a lu... Cagliostro a perdu son crédit, dès que ses procès l'ont fait connoître. S'il savoit faire des prodiges, il a eu une belle occasion de montrer son talent. Mais ce fameux procès n'a servi qu'à révéler des turpitudes. Redevenu libre, Londres n'a pas épousé la cause du Jongleur ; & la paisible Suisse enlevéit aujourd'hui les miracles & le thaumaturge. Lavater défendu avec mal-adresse, attaqué avec acharnement, suivi avec enthousiasme, est un grand homme à Zurich. Il ne fait pas lui-même le mal qu'il fait ; mais il fait tout le mal dont on l'accuse. M. d**** a transporté au barreau l'enthousiasme qui l'avoit fait. Quoiqu'il ait mérité son malheur, il faut le plaindre. Parmi ceux qui excitent de la commiseration, il en est peu qui n'aient commencé par mériter le blâme.

je ne fais quel fantôme de gloire dans la protection d'une Secte ténébreuse, qui, pour un bonheur, au moins douteux, donne un ridicule certain!

Oui, sans doute, on auroit dû le prévoir en jetant un coup-d'œil sur les siècles passés. Mais on se contente de savoir en général, que l'erreur a de tout temps régné sur la terre, & que précisément dans ses plus grands succès, elle a toujours pris les formes les plus obscures, & s'est constamment reproduite sous les idées les plus bizarres. Je ne placerai pas sous les yeux du Lecteur le catalogue effrayant de ses principaux délires; il suffit de voir que depuis l'ère chrétienne, il n'y a pas un siècle qui n'ait vu naître une opinion erronée.

A peine le Christ eut-il cimenté sa doctrine de son sang, qu'un nommé Ménandre annonça „ qu'une multitude de génies fortis de „ l'Être Suprême avoient formé le monde & „ les hommes. Les Anges créateurs, par im- „ puissance ou par méchanceté, enfermoient „ l'ame humaine dans des organes où elle „ éprouvoit une alternative continuelle de „ biens & de maux, qui finissoient par la „ mort.... Ménandre assuroit qu'il étoit en- „ voyé par les Génies bienfaisans, pour „ apprendre le moyen de triompher des An- „ ges créateurs. Ce secret consistoit dans un „ bain magique, qu'on appelloit la vraie „ résurrection. „

Cette doctrine dura plus de cent cinquante ans, & vint de reparoître à Paris sous le nom de Bons & Mauvais Esprits.

Dans le second siècle, Judas, le traître Judas, trouva des adorateurs qui commencèrent par vénérer Caïn. „ Ils engageoient les

„ hommes à détruire les ouvrages de Dieu,
 „ & à commettre toutes sortes d'infamies,
 „ persuadés que les actions les plus crimi-
 „ nelles conduisoient au salut. „

Les *Helcéfites* répandoient dans la Palestine même, que le Christ n'étoit qu'une vertu céleste, qui, dès le commencement du monde, avoit paru de temps en temps sous divers corps. Les disciples de Maricon jeûnoient Je samedi par aversion pour le Créateur, profcrivoient le mariage, & pouffoient la haine de la chair jusqu'au suicide; ne peut-on pas ainsi nommer la férocité de violer la palme du martyre?

Le troisième siècle nous montre les Valéfiens, qui faisoient frémir la nature, & dont un des rits étoit cette honteuse mutilation, dont Origène donna l'exemple barbare (Note I^{re}). Un Banquier met Melchisedech au-dessus de Jésus-Christ, nie la Divinité de celui-ci & trouve des Sectateurs; tandis qu'à la même époque Paul de Samosate fait du titre de fils de Dieu une récompense, & non une essence divine.

Les *Circoncillions* s'avifent de donner la liberté aux Esclaves dans le quatrième siècle; ils déchargeoient les Débiteurs de leurs engagements, le tout parce qu'ils étoient les Chefs des Saints, & dans cette qualité menaçoient de la mort les Créanciers; tandis qu'à la même époque Pothin, Evêque de Sitnifch, nioit la divinité du Rédempteur, & que les *Priscillianistes* en Espagne tenoient la nuit des assemblées de prostitution, où les hommes & les femmes nus prioient & avoient pour maximes de se parjurer plutôt que de violer le secret de ces mystères de débauche.

C'est au cinquième que *Palogi*, moine au-

glois , soutint que l'homme peut s'élever à un tel degré de perfection , qu'alors il n'est plus susceptible de passion , ni sujet au moindre péché. Erreur commode & chérie, renouvelée de nos jours sous d'autres noms.

C'est au sixième que les *Isocristes* cherchèrent à avilir les miracles des Apôtres , & que Gaien , Evêque d'Alexandrie , soutenoit que Jésus-Christ avoit un corps qui n'en n'étoit pas un.

Dans l'âge suivant , les *Eicètes* se mettent à danser & à sauter , disant que c'étoit la grande maniere de louer Dieu.

Le huitième ne fut occupé qu'à retenir la crédulité humaine , qui transportoit aux images le culte dû à la seule Divinité. Et cinq conciles s'efforcèrent en vain d'éclairer la superstitieuse piété des fidèles.

Les Bulgares parurent dans le neuvième siècle , pour proscrire l'ancien testament , & annoncer que l'enfer étoit la digne récompense de tout mari qui donnoit des enfans à la patrie. De son côté , le bénédictin Gotescale prêchoit que Dieu nécessite tous les hommes à se sauver où à se perdre ; & , fouetté publiquement devant Charles-le-Chauve , il offroit pour preuve de sa doctrine , de passer quatre fois par des tonneaux pleins de poix bouillante.

Une femme italienne se met à dogmatifer en secret dans les environs d'Orléans ; sa doctrine perce & séduit même des Prêtres , qui , pour leur siècle , n'étoient pas sans réputation. Ils deviennent les échos de cette dame , & soutiennent ses erreurs dans un concile contre des Evêques , qui , au lieu de les convertir , vouloient les convaincre. Ils persistè-

rent, & pour dernière réponse on les condamna au feu.

L'archidiacre Bérenger, qui vivoit en 1050, persuade à beaucoup de Prélats que le pain & le vin, après la consécration, n'étoient pas le corps & le sang né de la Vierge, & qui avoit été attaché à la croix; mais que le verbe s'unissoit au pain. Ces incroyables questions étoient près d'armer Henri Ier, Roi de France, contre les Sectateurs de Bérenger, lorsque divers conciles substituèrent les foudres de l'Eglise aux lances & aux arbalètes du brave & malheureux Henri.

A la fin du douzième siècle, des fanatiques abjurent la société, & pour signal prennent un capuchon blanc, au bout duquel pendoit une petite lame de plomb.

D'après des actes de folie & de cruauté, ils se croyoient en droit de s'emparer de tout ce qui leur étoit nécessaire. Cartouche avoit fait le même plan que ces schismatiques de la vie civile, qu'on nommoit *Caputies*. Le pape Innocent III anathématisa, dans ce temps-là, les *Orbibiens*, infiniment plus coupables, puisqu'ils ne faisoient que nier le jugement dernier.

Vers le milieu du treizième, les hommes commencèrent à se fouetter. Un moine Dominicain croit défarmer le bras de Dieu à force de discipline, & l'on voyoit des Prêtres, allant de ville en ville, les épaules nues & le fouet à la main, se fustiger de pause en pause. Ceux qui ne donnoient pas dans ces manies étoient à la suite d'Amaury de Chartres, qui disoit que la matière première étoit Dieu, & que les hommes étoient les membres de Jésus-Christ, en grossissant la secte des Albi-

geois, auteurs des contes de Lucifer banni du ciel & produisant le monde visible.

Après eux les *Beguards* vinrent en Allemagne apprendre aux mortels que la fornication n'étoit point un péché, mais que c'en étoit un très-grave d'embrasser simplement une femme; & *Dulcin* se donna pour successeur de Jésus-Christ, sous le nom de Chef du troisième règne. Peut-être faut-il avoir plus d'indulgence pour l'anglois *Wiclef*, qui articuloit que la confession extérieure est inutile à un homme.... qu'on ne trouve point dans l'évangile que Jésus ait ordonné la messe.... qu'il est contraire à l'écriture-sainte que les Ecclésiastiques aient des biens temporels.

C'est peut-être ce qui donna lieu aux Opinionistes, hérétiques du quinzième siècle, qui refusoient de reconnoître le Pape, parce qu'il ne pratiquoit pas la pauvreté.

Jean Hus fut au-déla, & prétendit que Saint Pierre n'avoit jamais été Chef de l'Eglise de Rome, & expia, dans le feu, une assertion que depuis M. Fréret n'a pas laissée problématique. Le seizième vit aussi l'inquisition allumer ses flammes à Cordoue contre les Illuminés, disciples de Villepando, de l'île de Ténériffe, & d'une Carmélite appelée Catherine de Jésus. Ils se déclaroient être dans un état si parfait qu'ils ne pouvoient pas pécher, même en commettant les actions les plus infâmes.

Les Oints, plus adroits, avançaient qu'on ne pouvoit faire d'autres péchés que de ne pas embrasser leur doctrine.

Un Jésuite vint dans le siècle suivant seconder les efforts de la Carmélite, & dire qu'on pouvoit se livrer à toute espèce de volupté, pourvu que la partie supérieure demeurât atta-



chée à Dieu par l'oraison de quiétude. Les folies du Jansénisme & ses austérités, sont trop présentes à nos esprits, pour qu'il soit besoin de les retracer.

Enfin, l'âge où nous vivons, a vu les *Hernhuters*, chez lesquels Jésus est l'époux de toutes les sœurs, & leurs maris sont, à proprement parler, ses procureurs. Les filles se dévouent au Sauveur, non pour ne jamais se marier, mais pour ne se marier qu'à celui que Dieu aura fait connoître pour être régénéré, instruit de l'importance de l'état conjugal, &c. &c. &c.

Nous avons omis les Sectaires, qui admettoient les femmes à la prêtrise, & attribuoient à Eve toutes les connoissances, parce qu'elle avoit mangé du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal. . . . Les Antiaffistes, qui regardoient le travail comme un crime. . . . Les Libres, qui avoient les femmes en commun, & préféroient les mariages contractés entre frères & sœurs (*).

Telle est l'histoire de l'esprit humain relativement aux idées religieuses. Les promoteurs de ces idées sont oubliés, ou, ce qui est plus cruel, ne sont cités que pour être dévoués au mépris des nations. Par quel incroyable aveuglement prodiguons-nous notre respect & notre confiance à leurs héritiers, dont les uns ne font que renouveler leurs anciennes extravagances, & dont les autres ne savent que les empoisonner ? Qu'est-ce donc que notre science ? A quoi servent nos Universités, nos Bibliothèques, nos Académies, nos progrès en

(*) Cette suite de citations paroitra peut-être un peu longue à quelques lecteurs ; mais il nous semble que ce tableau des erreurs humaines n'est pas sans intérêt.

Philosophie , nos voyages, si nous ressuscitons les mêmes erreurs qui ont valu aux siècles précédens les justes flétrissures de la postérité.

Tels ont été les hommes, tels ils sont. Un penchant invincible les entraîne vers l'absurde, vers le merveilleux. Le simple les trouve froids, la raison les ennuie, le bon les dégoûte, le vrai les fatigue, & la paix les assoupit, le bizarre les excite, la folie les amuse, le mauvais les tente, le faux les aiguise, le trouble leur donne de nouvelles forces. C'est dans les grandes querelles que les esprits se déploient, c'est dans les guerres civiles que l'énergie du caractère se développe; c'est surtout le merveilleux qui entraîne la multitude à tous les excès de la crédulité: & lorsque certaines erreurs se sont emparées de l'opinion générale, elles ne l'abandonnent plus. On croit encore que l'éléphant n'a point de jointures, que l'autruche digère le fer, qu'il y a une année climatérique, & cent autres idées absurdes qui survivront bien longtemps aux lumières de ceux qui nous en ont démontré la fausseté.

Dans plusieurs pays cependant on accueille avec empressement les lumières profanes; mais là même il reste dans la plupart des hommes une disposition toujours prête à saisir un nouveau système religieux, & tout homme né avec de l'éloquence, les dons extérieurs, & l'insensibilité aux plaisirs, est à peu près sûr de faire une secte, s'il a le courage de passer les dix premières années de son apostolat dans l'obscurité dont il ne doit sortir que par un prestige, ou à la voix de la curiosité publique.

Après avoir considéré l'état & les penchans de l'esprit humain, examinons la disposition actuelle des différentes nations de l'Europe.

CHAPITRE II.

Dispositions morales des Nations Européennes.

LORSQUE l'on considère les établissemens nouvellement faits en Russie, en Espagne, à Naples, lorsqu'on lit les ouvrages qui sortent des presses angloises & françoises, lorsqu'on repassé cette quantité de noms célèbres qui dominent au-dessus de leurs contemporains, on est porté à croire qu'il s'est fait une révolution générale dans la pensée, & que les hommes d'aujourd'hui ont laissé bien loin derrière eux ceux qui les ont précédés. Mais lorsqu'on veut s'assurer à soi-même la vérité de cette observation, pour en devenir caution auprès de ses lecteurs, on est tout étonné de voir que les Grands & le peuple sont étrangers à ces institutions, & que dans la classe intermédiaire, les besoins journaliers de la société occupent une si grande portion d'humains, qu'il ne leur reste pas un quart d'heure dans la journée pour s'occuper de ce qui mène à la rectification des idées. De là vient que la raison ne fait pas se défendre du joug que lui imposent les nouveautés, lorsqu'elles l'alarment sur l'avenir, ou qu'elles l'invitent à des découvertes dont le fruit est une jouissance inconnue.

Il est assez dans la marche de l'esprit humain de passer d'une extrémité à l'autre. Il existe depuis environ soixante & dix ans une façon de s'instruire qui mène à la vérité, s'il est au pouvoir de l'homme de la saisir. Cette manière consiste à remonter par l'analogie, de la connoissance des objets soumis à nos sens, à ceux

qui leur échappent ; à fixer le degré de certitude que nous devons à ces connoissances, & à commencer par le scepticisme désolant, pour parvenir au petit nombre de principes établis sur des faits, principes qui deviennent les loix de notre raison.

Cette façon de procéder a banni les erreurs grossières, a dévoilé les fourberies dont les intérêts puissans se faisoient des ressorts pour conduire les hommes. Ceux qui l'employoient, ne se sont pas renfermés dans de justes bornes, & n'ont quitté les ténèbres de la superstition, que pour se jeter dans le vague de l'incrédulité. Ils ont fourni des armes à leurs adversaires, & ne les ont combattus qu'avec la supériorité de la lumière sur l'ignorance. Ceux-ci, vaincus, ont cédé l'empire de l'opinion à la Philosophie, & se sont contentés d'avertir la foule de la hauteur despotique avec laquelle elle étoit traitée. On a détesté ces nouveaux Précepteurs du genre humain. Il s'est trouvé alors des Docteurs humbles dans leur doctrine, avouant qu'ils n'étoient rien par eux-mêmes, & qu'on ne devoit les considérer que comme des vases dans lesquels Dieu daignoit verser ses révélations. Cette adroite modestie a consolé les esprits, jusques à méprisés ; & l'on a prêté une oreille complaisante à des hommes qu'on a cru pouvoir éгалer, & qui nous berçoient de l'espoir enchanteur de connoître l'avenir.

En France, où tout est tributaire de la mode, où chaque événement, où chaque opinion, où chaque nouveauté sont sûrs d'obtenir tour-à-tour un moment d'enthousiasme, on ne peut pas dire que le système visionnaire ait remplacé la Philosophie ; il existe encore trop de bons esprits, gardiens des bons principes :

mais on ne peut pas nier cependant que le ridicule ne respecte des associations naissantes, & que beaucoup de gens ne commencent à douter, ce qui suppose une demi-croyance. Cette multitude de livres sur la religion, faits par des personnes qu'on fait ne pas croire à la dominante, ces sociétés harmoniques, cette adoption d'un système magnétique, dont le succès tient à l'union avec Dieu, comme si de foibles créatures pouvoient se permettre de croire qu'elles sont les intermédiaires entre Dieu & les créatures; cette quantité de médecins spirituels, qui substituent des prières à la rhubarbe, & de l'eau bénite à la saignée, font des nouveautés qu'on ne proscrit point assez. Des Corps respectables conservent dans leur sein des hommes dont il faut au moins soupçonner le bon sens, si on n'accuse pas leur sincérité. Des maisons ne s'ouvrent qu'aux partisans d'une certaine doctrine. Parmi ceux même qui ne font pas profession de croire aux dogmes nouveaux, il y a un certain éloignement pour tout ce qui tient au progrès de la raison. Ce qui vient de se passer à l'occasion de l'Edit qui rend à la société les non-Catholiques, n'en est-il pas une preuve? Depuis cinquante ans on vouloit effacer cette tache à la mémoire de Louis XIV. On a formé les vœux les plus ardens pour faire accorder une tolérance qui fait partie du droit des sujets; & lorsqu'un Roi bienfaisant est sur le point d'exaucer tant de vœux, les difficultés sortent de toutes parts, on le force à restreindre ses dons, & à peine est-il promulgué, cet Edit, que des Prélats fanatiques élèvent leurs voix contre, & consignent dans des écrits imprudens, des opinions rebelles & des expressions injurieuses au Monarque, à la loi & à ses organes.

La Cour, il est vrai, repousse ces idées fanatiques, & nous ne puifons nos alarmes que dans la facilité avec laquelle s'opèrent quelquefois les plus étonnantes révolutions.

En Allemagne, le caractère national se prête davantage aux idées mystiques. La servitude y frappe tous les esprits; il y a tant de connexion entre la liberté de penser & la liberté civile! Le culte religieux consiste en sermons. Dans cette foule de Prédicateurs, il en est, qui, pour se distinguer, prêchent une doctrine extraordinaire. Il en résulte un mélange de catholicisme, de luthéranisme, de dogmes réformés, qui ne donne jamais de notions claires sur ces grands objets.

En général, les Allemands studieux, appliqués, trouvent dans leurs Universités toutes les ressources possibles pour l'instruction. Mais peut-être y fait-on mieux ce qu'ont su ceux qui nous ont précédés, que ce qu'on devoit savoir pour le moment présent.

Cette idolâtrie pour l'antiquité n'est respectable qu'autant qu'elle nous sert de règle dans nos jugemens sur les événemens contemporains.

La plus grande partie des études est dirigée vers la Théologie; aussi la moitié de cet amas volumineux, porté deux fois par an à Leipsik, a-t-elle cette science divine pour objet. Que peut-on dire sur un sujet si rebattu? Des analyses ou des interprétations; des critiques ou de prétendues découvertes; tout cela conduit à des systèmes. Des systèmes aux erreurs, des erreurs aux sectes, il n'est qu'un pas. Elles deviennent plus dangereuses chez un peuple opiniâtre, qui se croit dépositaire exclusif de la raison, & qui compte pour peu

de chose les dons de l'esprit, de l'éloquence, & l'art de faire des conquêtes.

La multitude des Cours favorise nécessairement l'ignorance. Par-tout elles sont l'asile de la frivolité, de l'intrigue, des tracasseries, &c. : en Allemagne, elles sont celui du désœuvrement. On cabale pour une clef, comme ailleurs pour un gouvernement. On fait tout ce qu'il faut savoir pour ces grandes fonctions, c'est-à-dire, rien ; & comme la secte des Illuminés est la seule au monde où l'ignorance soit une qualité précieuse, il n'est pas étonnant que des gens qui ne sont rien, & ne peuvent pas être différemment, saisissent une occasion de devenir quelque chose. On peut hardiment faire remonter cette observation jusqu'à des rangs supérieurs. Car enfin, qu'est-ce que la naissance isolée de toute espèce de talens, ou des grandes qualités du cœur ?

Vu la multitude de religions reçues en Allemagne, une nouvelle croyance ne fait pas autant de sensation qu'en France, où l'on n'entend prêcher qu'un seul dogme, où l'on ne voit que le même culte.

Il est des villes, des pays où l'on est plus occupé des sciences utiles que dans d'autres ; mais on n'en pourroit pas citer un où le parti de la raison domine avec empire. A Vienne même, théâtre de tant de petites révolutions, les sciences occultes ont des protecteurs dans les premiers rangs de la société ; & s'ils se cachent un peu mieux que dans certaines villes, ils n'en sont pas moins connus de ceux qui ont quelque intérêt à suivre les progrès de ces chimères.

La Pologne a reçu aussi les nouveaux principes, auxquels du moins la noblesse obéit, & les a fait passer en Russie, où ils regnent

encore sur un petit nombre de profélytes ; l'Impératrice ayant hautement proscrit ces types de l'humaine imbécillité. Sans être inconnus en Suède, ils y sont faiblement protégés. Un des principaux chefs avoit voulu les naturaliser en Danemarck, mais l'on a sagement éloigné sa politique & sa myslicité.

Il semble que l'Italie s'est sauvée de pareille illusion ; & si Naples conserve encore quelques Adeptes nés du sang des Martyrs, on n'aperçoit leur influence, ni sur l'administration, ni sur les sciences.

Le Prophète de Zurich a pris l'Allemagne pour le théâtre de ses conquêtes, & a senti que ce n'est ni à Berne, ni à Lausanne, ni à Genève, qu'il faut prêcher sa doctrine: *de isto pane non vivit homo*. La Hollande ne tardera pas à faire un traité d'alliance avec le système théosophique, c'est un pays fait pour lui. Les Pays-Bas Autrichiens feront peu de résistance ; mais il ne passera pas les Pyrénées, l'Espagne voulant se régir par de tout autres principes, & se trouvant dans la convalescence de la fièvre où l'avoit jeté le monachisme.

D'après cet aperçu, il est aisé de conclure que l'Allemagne sera le théâtre du théosophisme ; d'où il se répandra dans le Nord, & fera quelques excursions en France. Une des opinions des plus accréditées, c'est que le jésuitisme est ressuscité. Question importante & faite pour être examinée.

CHAPITRE III.

Du Jésuitisme, comme source première du système théosophique.

QUELLE analogie y a-t-il entre un Ordre savant, livré aux études profanes, & une secte

faisant profession d'ignorance & fuyant toute espèce de lumières ? Entre un Institut ambitieux , qui se faisoit gloire de voier d'un pole à l'autre , & de remplir l'univers de ses conquêtes ; & un régime obscur qui se traîne dans les ténèbres , rougit de son nom comme de ses fonctions ? Entre un Corps défenseur de la Foi , & une confédération destructive de tout principe religieux ? Il y a cependant des points de contact : les Jésuites , comme les Illuminés , sont accusés d'avoir des secrets , ainsi que l'ambition de gouverner les Rois , d'envahir la Monarchie universelle , & de tenir des loix opposées au bonheur général. Tous ont des protecteurs fanatiques & des ennemis acharnés. Jetons un coup-d'œil sur cet Ordre célèbre , dont on a si souvent analysé les principes , soit dans les *Comptes rendus* , soit dans un amas d'ouvrages de toute espèce , dont on formeroit une bibliothèque.

Les Jésuites , ni Moines , ni Religieux , ni Prêtres Séculars , forment une association d'hommes dont les engagements n'étoient indissolubles qu'à l'âge de trente-trois ans. Pour s'assurer de la fidélité de ses membres , l'Ordre les élevoit lui-même , & les imprégnoit de ses maximes. Cette éducation mettoit à même de connoître les moyens des individus ; & si l'on pouvoit répéter l'expression de Voltaire , on *élevoit à la brochette* , des poètes , des astronomes , des orateurs , des apôtres , des courtisans , des professeurs , des historiens : tous les talens divers trouvoient leurs places. Pendant que le P. Parennin tiroit partie des Mathématiques à la Cour de Pékin , le P. Lachaise jouoit un grand rôle à Versailles , & les beaux-esprits Bougeant & Porée entroient dans
les



les vues de l'Ordre , comme les Missionnaires de Maduré.

La base de l'Institut des Jésuites étoit l'étude. On y consacroit les quinze premières années. Trois étoient destinées à la religion , quatre aux humanités, quatre à la théologie, quatre à la philosophie ; & ces quinze années avoient été précédées de cinq passées dans les Collèges que tenoient les Jésuites eux-mêmes. Ainsi , un enfant de dix ans développoit sa mémoire , son intelligence , sa douceur ou son mauvais caractère dans ses premières classes. D'après ses succès , il étoit admis dans l'ordre , où , après deux ans de noviciat , employés à l'étude de la religion & à plier son naturel à l'obéissance aveugle , il alloit , en qualité de Professeur , recommencer ses études. On voit qu'à moins d'être né avec un esprit tout-à-fait obtus , il falloit absolument devenir un homme capable dans un genre quelconque.

Tous les emplois de l'Ordre n'exigeoient pas le même degré d'instruction. Ceux qui étoient chargés de l'administration des biens temporels , ceux qui gouvernoient les maisons , les simples Pénitenciers , n'avoient besoin ni de science ni de génie.

Le temps étoit tellement distribué , que dans toute la journée on n'avoit qu'une heure & demie à soi ; partagée en deux conversations publiques. On pouvoit s'y entretenir sur toute espèce de sujets , excepté des Rois , des affaires politiques , de la théologie.

La sévérité des mœurs n'avoit jamais à s'alarmer d'un propos libre , & la calomnieuse imputation de l'amour Socratique ne se foudroit ni par des faits devenus publics , ni par

ces honteux procès qui révèlent les turpitudes les plus scandaleuses.

Il seroit bien difficile de définir la religion des Jésuites. Le seul moment qui les réunissoit pour prier étoit huit heures du soir, où ils récitoient les litanies. Quelques personnes ont cru que dans aucun corps il n'y eut autant de Déistes.

Répendus sur le globe entier, depuis les extrémités de la Cochinchine jusques dans les forêts du Canada, ils étoient gouvernés par un seul homme, plus despotiquement que par le Monarque le plus absolu. Les richesses étoient assez abondantes pour que l'on ne fût jamais dans le cas de savoir qu'il existoit des besoins dans la vie. La plus parfaite égalité rendoit toute espèce d'ambition infructueuse. Même logement, même vêtement, même subsistance; supérieurs, inférieurs, jeunes, vieux, tous rentroient dans cette même obéissance devant le Général, résidant à Rome. Jamais l'esprit de corps n'a montré son empire comme chez les Jésuites. On étoit orgueilleux de son état; les Moines étoient tenus pour mauvaise compagnie, les Prêtres Séculiers pour des ignorans. Ceux qui s'étoient entièrement livrés, dévoués à l'Ordre, passoient pour des amis solides; & les liens de l'amitié étoient si peu resserrés entre les membres de la Compagnie de Jésus, qu'il est souvent arrivé à tel Jésuite, habitant la même maison, de n'avoir pas parlé à tel autre deux fois dans le cours d'une année. Etoit-on malade? Falloit-il prendre des eaux? Se trouvoit-on avoir un père, une mère dans l'indigence? l'argent se trouvoit prêt; & l'on avoit tellement accoutumé les esprits à mépriser ce vil métal, qu'on ne le mettoit jamais au nombre des jouissances.

L'esprit jésuitique investissoit l'ensemble de la Société : l'enfance dans les Collèges, l'âge mûr dans les Congrégations, la vieillesse par le Sacrement de Pénitence. Ils remplissoient tout à la fois les chaires profanes & les chaires saintes; les Académies & les Bibliothèques; les livres des uns achevoient ce que l'éloquence des autres avoit ébauché. Ils faisoient des Mandemens pour les Evêques, des Réquisitoires pour des Avocats-Généraux, des Discours pour les Présidens, des Extraits pour des Ministres; c'étoit une pépinière universelle, une espèce de manufacture générale où se fabriquoit tout ce qui tient à l'esprit. Paris en étoit le siège pour la France. Les Provinces y contribuoient en y faisant passer les meilleurs esprits. Même marche en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Pologne. La plus grande faute en politique que Rome pût faire, c'est la suppression de l'Ordre, qui seul pouvoit soutenir Rome. Ce qui le distinguoit, étoit le zèle & l'esprit de conquête; les deux grands ressorts de toute Religion. Ce ne sont ni les schismes, ni les persécutions qui désole-
ront Rome; mais l'insouciance & l'habitude de prendre la Religion pour un ressort politique, capable d'être employé avec succès par tout Souverain sage.

Quand on a dit que les Jésuites méditoient la conquête du monde, on a peut-être rencontré assez juste; mais on a mal saisi leurs vues. Ils n'aspiroient pas à renverser les Trônes, à usurper les Couronnes, mais ils vouloient devenir les Hiérophantes de toutes les Religions, le premier Corps enseignant. Sans doute qu'après quelques siècles, ce n'auroit plus été l'humble Religion de Jésus; mais celle qui l'auroit remplacée sous le même

nom auroit obtenu des peuples le même respect que le Christianisme dans la primitive ferveur.

Il n'est pas surprenant qu'un Ordre aussi fécond en ressources se fût ouvert l'entrée du cabinet des Rois, & ne jouât un grand rôle sur le théâtre du monde; qu'il fût jaloux, haï, proscrit; mais aussi défendu avec fanatisme, & sauvé même des foudres de Rome en en conservant du moins les débris. Ce n'est pas ici le moment d'examiner si la France sur-tout devoit jamais céder à l'impulsion parlementaire, détruire un Corps qui ne fera jamais remplacé, & dont le vide s'agrandira de génération en génération. Mais il s'agit d'examiner quel parti la Secte des Illuminés a pu tirer du Jésuitisme.

D'abord se présente à l'esprit ce régime fameux avec lequel le Cardinal de Richelieu vouloit gouverner le monde; mais est-il applicable à une Société aussi informe? Comment des hommes dont la physique, la raison & la bonne foi décomposeroient en un jour tout le système, peuvent-ils être comparés à ceux qui avoient fondé leur manière d'exister sur toutes les sciences; sur la plus profonde sagesse, & sur l'utilité la plus réelle pour toutes les branches de la Société. Les uns employoient leur vie laborieuse à enseigner, à répandre les germes des connoissances: les autres font jouer leur coupable manœuvre pour éteindre le flambeau des sciences, & épaisir l'atmosphère dans lequel s'exécutent leurs tristes machinations. Les Jésuites avoient renoncé à toute dignité; ils ne pouvoient devenir ni Evêques, ni Cardinaux; ils ne pouvoient accepter ni bénéfices, ni trésors. Les Illuminés dévoient tout, places, honneurs, fortune, gouverne-

ment, & excluent des graces quiconque n'est pas dans leur système. Les Jésuites annonçoient à l'Univers les qualités, la gloire de leurs Protecteurs; Louis XIV leur doit, en partie, sa haute renommée; c'est chez eux que Boileau apprit à composer ses ouvrages, qu'il corrigeoit avec eux. Les Illuminés tiennent leur Chef dans un oubli anticipé, & s'enveloppent de ces ténèbres qui accusent l'innocence & la capacité.

Il y a cependant aussi des traits de ressemblance. Les deux Ordres veulent disposer de la volonté des Souverains. Tous deux ont une Religion adaptée à leurs vues, tous deux soumettent les Candidats à de nombreuses & longues épreuves; tous deux sont disséminés dans les différens Ordres de la Société; car il y avoit des Jésuites sous l'habit militaire, comme sous la limmare d'un Président. Tous deux ont des Apôtres voyageurs, & dès-lors espions. Si l'un a ses sermens effroyables, l'autre avoit ses vœux austères. Dans les deux associations, on voit des secrets réservés à l'expérience ou à la grande capacité.

Il est apparent que les Illuminés ont trouvé dans le régime des Jésuites des bases & de quoi inspirer une sorte de confiance soit aux Partisans de l'ordre, soit à ses ennemis, convaincus que si on l'avoit épuré c'étoit toujours une grande Institution. Mais jusqu'à quel point ont-ils abusé des idées d'Ignace de Loyola? C'est ce que le temps nous apprendra. Le système des Illuminés n'est point d'embrasser les dogmes d'une Secte, mais de tirer parti de toutes les erreurs, & de concentrer dans elle-même tout ce que les hommes ont inventé de fourberies & d'impostures, puisqu'ils font servir la pensée à l'inté-

rêt, & les dons de l'esprit à l'aliment de leurs passions.

Il n'est pas moins important d'examiner l'influence d'un Ordre plus ancien que celui des Jésuites, & qui, sans avoir été à l'abri des persécutions, n'a cependant jamais essuyé de ces disgrâces qui attendent à l'existence : je veux parler de l'Ordre de Francs-Maçons.

CHAPITRE IV.

De la Franche - Maçonnerie, considérée comme l'établissement le plus utile aux Illuminés.

CETTE Institution, respectable par son antiquité & par ses deux bases premières, l'égalité & la charité, a tour-à-tour essuyé des proscriptions & l'appui le plus déclaré ; mais toujours les respects de la multitude, l'indifférence du sage, & la tolérance des Gouvernemens raisonnables. Rien ne peut exister sans des formes. Vraisemblablement ce secret tant recherché, & jamais trahi, n'est autre chose que ces formes qui donnent un corps à cette association, dont l'humanité n'a jusqu'à nos jours recueilli que des bienfaits. Je parle de la Maçonnerie Angloise, Françoisse, non-éclectique, non-réformée, composée d'hommes étrangers à la Chimie comme aux Sciences occultes, à l'administration des Etats comme à l'évocation des esprits, aux unions mystiques comme aux enchantemens.

Cet ordre fournit le moyen de faire des épreuves sur les hommes ; point essentiel pour une secte qui ne peut employer que des instrumens perfectionnés dans l'art de tromper le vulgaire. Tous les mortels ne sont pas pro-

pres , même à porter les vices au plus haut degré.

Quels que soient les travaux des Maçons, ils donnent lieu à une association ; cette association entraîne des assemblées ; ces assemblées sont remplies par des discours éloquens ; de l'éloquence religieuse au fanatisme il n'y a pas loin ; ces discours excitent le désir de connoître. Les connoissances sont attachées aux grades ; les grades sont le prix du zèle ; le zèle conduit à des engagements ; les engagements aux sermens ; les sermens à tout.

Ces travaux sont entremêlés de fêtes , de cérémonies , de repas. L'homme vu dans ces momens de liberté , laisse souvent échapper sa pensée. L'observateur , qui jamais ne perd son objet de vue , saisit les nuances du caractère , à travers ces différentes impressions , & se trouvant à même de répéter souvent ses observations , elles acquièrent un degré de vérité qui rassure contre le danger de confier des secrets.

Un Ordre qui ne reconnoît pas les distinctions sans lesquelles la société a cru ne pouvoir se soutenir , est bien sûr d'en imposer à la multitude. Les Grands trouvent une certaine vanité à descendre aux dernières classes , & celles-ci éprouvent une certaine satisfaction à traiter les Princes & les Grands avec une entière familiarité. Ces signes extérieurs qui doivent exprimer la tendresse , sont en usage chez les Maçons plus que dans aucune autre confrérie.

Il n'y a nul point de rapprochement entre les Maçons & les Jésuites. Autant de froideur chez ceux-ci , que de cordialité chez les autres : jamais de repas , de familiarités , d'embrassemens chez les uns ; toujours des ban-

quets, des attouchemens chez les premiers. Les Illuminés tirent des deux un égal parti; & si l'on ressuscitoit les Initiés de l'antiquité & les Templiers du douzième siècle, il maintiendroient les quatre institutions & les plieroient à leurs besoins. Si les Jambliques, les Plotins, les Porphyres, que M. de Paw appelle avec raison les trois plus grands visionnaires qui aient existé, revenoient prêcher leur doctrine parmi nous, ces mêmes Illuminés les accueilleroient & leur procureroient les Souverains pour protecteurs & leurs sujets pour disciples. La différence qui se trouve, c'est que les visionnaires des siècles passés menoient à l'erreur & à des extravagances quelquefois sublimes, & que ceux du nôtre mènent à l'imbécillité, à la dégradation de l'espèce humaine.

Jé ne fais qui a dit que la franche-maçonnerie n'étoit qu'un jeu d'enfans joué par des adultes. Jamais il n'est permis de plaisanter sur une institution dont les résultats sont en faveur de l'humanité. Mais quelles que soient les mystérieuses pratiques des Maçons, elles existent, & c'est tout ce qui intéresse les Illuminés. Le bien ou le mal, le vrai ou le faux, le juste ou l'injuste, rien de tout cela ne les occupe. Ils tireroient également parti de la bande de Cartouche & de l'Ordre des Chartreux. Je suis forcé de répéter jusqu'à la satiété que rien de pareil n'a encore paru sur la terre; qu'un grand nombre de ceux qui composent l'Ordre, ne sont pas capables de saisir les conséquences de leurs coupables erreurs, & de peser la force du coup qu'ils portent au genre humain.

Ils ont persuadé aux Princes, que l'on gouverneroit difficilement les peuples s'ils

étoient éclairés , que loin de protéger efficacement les sciences , il falloit insensiblement ramener les temps de barbarie , & replonger leurs nations dans les ténèbres ; que l'ignorance étoit l'état naturel de l'homme ; que ce n'étoit qu'avec des hommes instruits que l'on faisoit la guerre & des conquêtes. Les Princes , étrangers à l'art de méditer , avides de puissance , ont embrassé ce perfide conseil , & livré leur confiance , leur sceptre , leur gloire , leur pays , leur peuple , à cette secte ambitieuse , qui a commencé par les dépouiller de ce qu'ils craignoient de perdre.

Avant d'aller plus loin , il s'agit de dénoncer aux nations le malheur qui les menace.

CHAPITRE V.

Ce que c'est que la Secte des Illuminés.

Peuples séduits , ou qui pouvez l'être , prenez qu'il existe une conjuration en faveur du despotisme contre la liberté , de l'incapacité contre le talent , du vice contre la vertu , de l'ignorance contre la lumière ! Il s'est formé au sein des plus épaisses ténèbres , une société d'êtres nouveaux qui se connoissent sans s'être vus , qui s'entendent sans s'être expliqués , qui se servent sans amitié. Cette société a le but de gouverner le monde , de s'approprier l'autorité des Souverains , d'usurper leur place en ne leur laissant que le stérile honneur de porter la Couronne. Elle adopte du régime jésuitique , l'obéissance aveugle & les principes régicides du dix-septième siècle ; de la franche-maçonnerie , les épreuves & les cérémonies extérieures ; des

Templiers, les évocations souterraines & l'incroyable audace. Elle emploie les découvertes de la physique pour en imposer à la multitude peu instruite; les fables à la mode, pour éveiller la curiosité & inspirer la vocation; les opinions de l'antiquité, pour familiariser les hommes avec le commerce des esprits intermédiaires. Toute espèce d'erreur qui afflige la terre, tout essai, toute invention servent aux vues des Illuminés. Ainsi, les baquets du magnétisme, la désorganisation des somnambules, les visions des foibles, la dévotion outrée, le dérangement de l'esprit, les obscurités métaphysiques du tableau de la nature, la maçonnerie éclectique, la stricte observance, la mysticité du Docteur de Zurich, le catholicisme accommodé aux principes des Réformés, le jésuitisme ressuscité, tout sert également à leurs vues, tout devient cause & instrument; ils ne rejettent rien de ce que le commun des hommes proscribit: & sans l'admettre par conviction, ils le laissent subsister comme moyen de multiplier les opinions, les épreuves, base sur laquelle repose la nouvelle confédération. Son but est la domination universelle. Pour y appeler, sans imprudence, des Coopérateurs, il faut les bien connoître. Pour les connoître, il faut les avoir essayés au secret, au fanatisme, à l'ambition, aux coups hardis (voyez notes V & VI), aux actions dangereuses. Pour cela, les séances de la rue Platrière, le conventicule de Wilhemsbad, les nocturnales de Berlin, sont également propres, puisqu'il ne s'agit que de s'assurer du courage de l'ame chez ceux qu'on appelle à l'exécution des plus périlleux projets. Il n'est pas nécessaire que ces nombreuses Al-

semblées, autorisées par les Gouvernemens, se doutent seulement de ce que méditent les Illuminés. Deux d'entre eux suffisent dans une Loge de quatre à cinq cents personnes, pour juger, apprécier, pénétrer le caractère moral de ceux que la Secte compte s'approprier. Le reste de la Loge, qui n'entend parler que de grades, de repas, de chansons, de cérémonies, d'œuvres de charité, tient pour calomnieux tout ce qu'on débite; & défend avec une confiance tout-à-la fois risible & fanatique, ceux qu'elle croit martyrs de l'iniquité ou de la prévention. Les Illuminés ont aussi l'adresse de combler d'honneurs de simples Maçons, dont la probité est reconnue. Le Vulgaire, & par ce mot ce n'est pas le Peuple que je veux désigner, mais les hommes qui réfléchissent peu, le Vulgaire, dis-je, confond les objets, & se rend caution de la probité d'*Oronte* & de *Cléon*. Eh! sans doute *Oronte* & *Cléon* sont des hommes vrais, des Citoyens zélés, des amis brûlans; mais dupes eux-mêmes de leurs Chefs, ils sont les premiers ressorts d'une machination dont ils ignorent le but, & des gens plus adroits montrent au monde la probité d'*Oronte* & de *Cléon*, comme une caution de la pureté de leurs mystères, & donnent par elle un démenti imposant à quiconque élève des doutes sur l'innocence de ces séances ténébreuses.

Il y a donc un certain nombre d'êtres parvenus au plus haut degré d'imposture. Ils ont conçu le projet de régner sur les opinions, & de conquérir non des Royaumes, non des Provinces, mais l'esprit humain. Ce projet a quelque chose d'insensé, de gigantesque, qui ne cause ni alarmes, ni

inquiétudes , mais lorsqu'on descend aux détails , lorsqu'on rapproche ce qui se passe sous nos yeux des principes cachés, lorsqu'on aperçoit une révolution prompte en faveur de l'ignorance & de l'incapacité , il faut en chercher la cause; & si l'on trouve qu'un système révélé & connu explique tous les phénomènes qui se succèdent avec une effrayante rapidité, comment ne pas y croire ?

Nous comprenons, dira-t-on peut-être, que quelques hommes audacieux conjurent contre leur Patrie, dans l'espoir téméraire de réunir sur eux le pouvoir, la fortune, la Couronne même; mais comment se figurer plusieurs milliers de conjurés? Comment le secret, l'harmonie se maintiendront-ils au milieu de tant d'intérêts si différens? Aux yeux de quiconque connoît les hommes, une semblable union ne devient-elle pas chimérique, extraordinaire, incroyable, unique? Oui; mais non pas chimérique. N'ai-je pas annoncé que nulle calamité pareille n'avoit encore affligé la terre. Observez que les membres de la Confédération Mystique sont assez nombreux en eux-mêmes; mais non pas relativement aux hommes qu'ils doivent tromper. Jusqu'ici la proportion est peut-être d'un à mille, & cela suffit pour replonger la terre dans les ténèbres.

Pour bien saisir cette proportion, il faut se faire une idée juste de la force de l'homme coalitionné. Un fil ne peut pas élever un poids d'une livre, mille fils enlèvent l'ancre d'un vaisseau. La source d'un fleuve est presque toujours un ruisseau inutile; grossi d'une quantité d'autres, il devient un canal vaste & profond qui voiturer les plus grands bâ-

timens sur ses ondes, d'où il les livre à la mer. Ainsi l'homme est un être foible, imparfait; éloquent il touche à l'enthousiasme, adroit il fixe la fausseté, raisonnable il approche de la timidité. Sa gaieté est voisine de la dissipation, sa philosophie est insouciance, son activité confusion.

Mais si plusieurs hommes mêlent ensemble ces demi-qualités, ils se tempèrent, se fortifient les uns les autres; l'éloquence devient une persuasion irrésistible, l'adresse est prudence consommée, la raison est la règle du vrai, l'ordre préside à tout, le foible cède au plus fort. Le plus habile tire d'un chacun ce qu'il peut fournir. Les uns veillent tandis que les autres agissent; & cet ensemble formidable arrive au but quel qu'il soit. Cela se voit dans les armées, dans les Corps de Magistrature, dans les grandes Sociétés de Commerce. C'est une Compagnie de Marchands qui a conquis le Bengale, & ce n'est que pour le conserver qu'il lui a fallu des troupes.

C'est d'après ce principe que s'est formée la Secte des Illuminés. On ne peut, il est vrai, ni nommer ses Fondateurs, ni circonstancier les époques de son existence, ni marquer les gradations de ses accroissemens, parce que son essence est le secret; les actes se passent dans les ténèbres, ses Grands-Prêtres, honneux, se perdent dans la multitude. Cependant il a percé assez de choses pour étonner & attacher des Observateurs, amis de l'humanité, sur les pas mystérieux des Sectaires. Quelques Transfuges ont cru devoir expier les fautes de leur jeunesse crédule, en révélant ce qui leur inspira une salutaire horreur dans l'âge d'une raison plus exercée, &

telle est la voie par où nous est venue insensiblement cette vérité funeste que nous livrons aux yeux des mortels.

CHAPITRE VI.

Des Cercles.

LES Cercles sont des Comités administrateurs de la Secte. Il y en a autant qu'on juge en avoir besoin. Ils sont répartis dans différentes Provinces, & composés chacun de neuf personnes. Initiés aux mêmes secrets, connues par les mêmes épreuves, liées par les mêmes sermens, imprégnées des mêmes principes, correspondant entr'elles avec des hiéroglyphes inconnus au reste du monde; & malgré ce langage ténébreux, elles ne confient pas leurs dépêches dépositaires des complots, au service public, & emploient des voies de communication aussi mystérieuses que leurs chiffres.

Ces Cercles ont des voyageurs anonymes. Ce sont ordinairement des hommes d'un extérieur simple, espèce de Gens de Lettres, affectant la philanthropie. Ils vont épier les secrets des Cours, des Collèges, des Tribunaux, des Chanceliers, des Consistoires, des Familles, & reviennent enrichir les Cercles d'un amas de délations, de notes sur le caractère des Gens en place, sur les foiblesses des Princes; ils révèlent les occupations & les défauts des Philosophes, qu'ils appellent les ennemis; les murmures imprudens, mais inévitables, de ceux qui se voient constamment oubliés, les plaisanteries déplacées sans doute, mais nullement séditieuses, dont aucun Gouvernement n'est à l'abri; les projets d'a-

vancement des pères pour les fils, ou de chaque individu pour arriver à un meilleur sort; les plans politiques d'agrandissement ou d'association.

Tout est mis sous les yeux du Cercle qui, profitant des odieux résultats de cette ténébreuse inquisition, apprend ainsi à connoître les objets de ses prédilections ou de ses vengeances; qui doit être desservi ou préconisé, qui l'on doit élever ou perdre, ou du moins ceux dont il faut se défier ou cultiver les fanatiques dispositions. Cette perfidie ne s'exerce pas dans une Ville, dans une Province, mais dans tout un Royaume, mais dans les Etats les plus reculés, de sorte qu'il est possible que l'Empereur ait le double des dépêches du Cabinet de Versailles, & que celui de Potzdam connoisse les projets de la Russie comme les siens propres.

Ces connoissances, ainsi dérobées aux Rois comme aux Particuliers, circulent, comme par un fil électrique, d'un lieu à un autre, & forment la base de cette administration secrète, dont nous n'apercevons pas les effets. De là vient que nous passons de surprise en surprise, lorsque nous voyons paroître certains Personnages dans les affaires du Gouvernement, comme arrive un Dieu de l'Olympe à l'Opéra, excepté que celui-ci descend du séjour de la gloire, & que l'autre monte souvent du sein de la fange.

Dès que l'on est aussi complètement instruit, on peut tout prévoir; & dès-lors tout empêcher, tout préparer, & faire tout réussir.

Comment s'est opérée cette espèce de prodige politique? Rapidement, puisque la superstition a commencé par s'emparer des Princes; ceux-ci ont ouvert leurs trésors, & avec

un fanatisme & un trésor , on peut changer la face du globe.

Par quel enchantement les Princes ont-ils été amenés à cette croyance ? Le voici. Il ne reste à désirer à ceux qui possèdent tout , que la certitude ou l'espoir de jouir long-temps ; il importe à ceux qui jouissent de tout , de jouir sans remords. Or , on promet aux Rois une vie prolongée au-delà des bornes ordinaires par des élixirs ; & la paix avec eux-mêmes par des interprétations favorables à leurs penchans.

En général , ce système de perversité ouvre le champ le plus vaste à toutes les passions des hommes ; le Chrétien véritable , & dès-lors un peu enthousiaste , y aperçoit une ressource sûre pour réchauffer tels esprits en faveur de son culte un peu délaissé , & pour ressusciter l'antique confiance dans les Prêtres trop abandonnés & presqu'avilis depuis qu'une raison curieuse a démasqué leurs artifices. L'aimant frénétique de la liberté y entrevoit un moyen d'abaisser les Rois devenus à ses yeux des despotes altiers , qui pèsent sur le globe , & abusent de l'empire que nos aïeux faciles leur laissèrent prendre. Le fauteur de l'esclavage , au contraire , croit déjà voir les peuples garrottés , ne connoissant plus , ni leurs droits imprescriptibles , ni leurs moyens formidables , ni le besoin dont ils sont , & redevenus plus que jamais des instrumens ferviles dans la main de fer qui les conduit à la mort ou à la charrue ; l'impositeur se félicite d'une époque propice à ses vues , où son langage , son affluce sont des ressorts devenus nécessaires , & s'exercent avec opiniâtreté à l'hypocrisie , à la dénonciation , à tous les vices de son exécrationnable métier : dans
une

une sphère plus élevée, les Catilina, les Cromwel, les Machiavel, les Richelieu, voient arriver leur moment; ces êtres meurent, mais ne disparoissent pas de la terre, & jamais le systême de la Métempycose ne s'est si bien réalisé. Les uns préparent leur perfide éloquence, les autres des ouvrages empoisonnés; ceux-ci la chambre des avortemens, ceux-là le falon des oubliettes (Note VII.) Ce tableau, tout effrayant qu'il est, ne paroitra pas exagéré, si l'on a toujours sous les yeux, qu'il s'agit d'une secte où la bonne foi est une duperie, le génie un obstacle invincible, le mensonge un talent précieux, & l'ignorance une qualité requise; d'une secte qui a conçu le projet de faire des folies humaines autant de spéculations de fortune; qui, ayant besoin de talens inégaux, s'est assujetti toutes les classes de la société, & a attaché la chaîne au plus bas étage de la vie civile jusqu'au plus élevé, pour circonscrire les Rois depuis le moment où ils voient le jour jusqu'à celui qui les rend au sommeil éternel.

La Maçonnerie, prêta sans le savoir, ses mystères, son langage énigmatique, ses signes, ses chiffres, la considération que bien des siècles lui avoient value, à ce détestable projet, & servit à éprouver les Candidats. Les tabliers, les rubans, les figures tantôt sépulcrales, tantôt pastorales, devinrent tout-à-la-fois des pièges & des récompenses. Sous prétexte de réforme ou de perfectionnement, il se forma d'autres sectes dont on retira le même avantage. Tels furent les Frères Initiés de l'Asie, & d'autres dont nous ferons obligés de rappeler la ridicule & funeste histoire.

■ Pourquoi tant de préparatifs? Le voici. Il

falloit hier tellement la Religion à la politique, que la première se changeoit en un ressort pour conduire l'autre; établir un espionnage si secret, si soutenu, si vigilant, si invisible, qu'il ne restât rien d'inconnu aux chefs de l'audacieuse entreprise; puiser les moyens essentiels dans les grandes passions, de manière que les Grands abandonnassent leurs volontés à qui sauroit caresser leurs goûts; affoiblir du moins ceux dont on ne pourroit dompter l'opiniâtreté; gouverner la pensée & maîtriser les vues de ceux que la nature avoit organisés pour penser, pour voir par eux-mêmes.

Des projets si téméraires ne pouvoient être confés sans imprudence. De là les initiations apparentes: je dis apparentes, car on n'entenoit pas moins les cathécumènes à une distance incommensurable du sanctuaire des perfidies. On tâcha d'en imposer par des noms illufres; on acheta le silence des mécontents; on mendia la protection des puissans, on taxa la multitude crédule, qui devoit payer non-seulement le plaisir de satisfaire une curiosité puérite, mais se soumettre à une cotisation arbitraire, avec laquelle des mains plus habiles élevèrent l'édifice. On paroissoit ouvrir le temple avec trop de facilité, mais on n'observoit pas que la foule demouroit dans le parvis, & se contentoit de demi-confidences, de signes extérieurs, de mots mystérieux que l'on se laissoit arracher un à un, de repas où l'on ménageoit une sobriété extrême, un silence adroit, pour rendre plus piquante la récréation qui le suivoit.

Ces préludes nécessaires furent suivis de réformes fastueuses; sous prétexte de tendre à une plus grande perfection, on diminua

les grades, on simplifia les cérémonies, on fupprima des coutumes antiques; les feftins devinrent plus rares & moins fomptueux; on imagina des comités, première atteinte portée à ce principe bienfaifant, l'égalité parfaite. Les Anglois, réputés fondateurs de l'Ordre, furent accusés de le laiffer dégénérer, les François de le travestir en scènes d'amusemens. Sur le débris des régimes anciens s'élevèrent plusieurs systêmes sous le nom de *Stricte observance*, des *Loges éclectiques*. Les Orateurs se montrèrent plus obscurs & plus pathétique. Des exclamations, des sons de voix prolongés, de grands gestes, des pleurs font bien plus d'impression que des raisons déduites avec clarté & même avec chaleur. Les changemens occasionnèrent des querelles; les imaginations s'échauffent, le zèle se rallume, le fanatisme l'embrase; au milieu de ces convulsions l'on apprend à connoître les têtes fougueuses, capables de tout braver, les âmes pusillanimes, prêtes à tout abandonner; les hommes adroits, trouvant, à travers les troubles intestins, une route vers la fortune; les hommes indécis, flottant sans cesse entre leurs sentimens intérieurs & les impulsions étrangères. Quelques Princes se jetèrent au milieu des ces extravagances religieuses. Les uns prêterent un nom illustre, je ne fais pourquoi, il est vrai, mais enfin il l'étoit; les autres des secrets prétendus, qui pouvoient rendre inutiles les dons périodiques du Pérou & du Chily. Ceux-ci une éloquence qui auroit séduit, si elle eût moins fatigué; ceux-là des secours pécuniaires, genre d'argumens bien plus efficaces que les ressources de l'esprit; ici des asiles où l'impos-
 ture, ailleurs démasquée, venoit se faire ou-

blier de la multitude, pour agir encore sur quelques amis de l'erreur; à des protections contre la vérité qui s'armé quelquefois des foudres de l'éloquence, & livre au mépris public des aveugles volontaires.

Parut alors une espèce de catéchisme manuscrit, auquel on supposoit la plus haute antiquité; les plus habiles, ou plutôt les plus charlatans, se mirent à l'interpréter. On communiqua, sur la foi du serment, les versions tronquées. Le vulgaire des Maçons ignore jusqu'à son existence; mais quelques hommes de mœurs austères, d'une physionomie béate & d'un caractère intolérant, furent reconnus pour des commentateurs profonds. Ils firent connoître des parcelles de leurs ouvrages à quelques *Frères voyageurs*; ceux-ci, dans leurs rapports, exagérèrent la beauté du texte, supposèrent un génie extraordinaire à ceux qui s'en occupoient, hâtèrent leur célébrité en leur prêtant des prodiges qui jamais n'existèrent. C'est ainsi que, degrés par degrés, on mûrit l'esprit humain pour le fanatisme, & que l'on établit les fameux cercles, mouvement principal de toute la machine.

L'homme destiné à les former, doit avoir une de ces physionomies qui ne se décomposent jamais, soit qu'on lui annonce le malheur qui abat, ou le succès qui enivre; la contrariété qui désespère, ou la condescendance qui lève tous les obstacles. La trempe de son esprit doit être d'observer, plutôt que de briller; de convaincre, plutôt que de plaire. Il lui faut un caractère impénétrable, peu sensible au blâme public, ou aux phrases de la renommée; une ame de glace pour les plaisirs, de feu pour la fortune;

un cœur indifférent aux doux sentimens de l'amitié, mais non aux conseils altiers de la vengeance; des dehors modestes, mais non négligés, plus de politesse que de franchise, plus de penchant à l'économie qu'à l'ostentation, plus de méditation que d'étude: des mœurs assez pures, un mépris réfléchi pour l'espèce humaine, l'activité de l'intrigue, une extrême modération dans l'usage des sentimens paternels ou filiaux, & de ceux qu'inspire la nature: il doit se croire capable de recevoir tous les dons du Ciel, susceptible sur-tout de la grace invisible, & pour cela afficher hautement que la science des hommes n'est qu'erreur, que la lumière est ténèbres, & sur-tout abjurer entre les mains des Chefs Illuminés, tout principe quelconque reçu dans l'enfance, adopté par l'âge qui la suit, consacré par l'habitude, de manière qu'il ne demeure aucune trace réelle du catholicisme pur ou réformé.

L'homme que je viens de peindre, n'est ni l'homme de la société, ni l'homme de la nature: c'est un composé peu estimable, mais rare, & là où il existera, il fera essentiellement dangereux.

Chaque membre d'un cercle appartient également à tous les autres, de sorte qu'un Vénitien arrivant pour la première fois à Breslaw, introduit dans le cercle de cette ville, est admis aux mêmes secrets que ceux qui le composent depuis dix ans, & se trouve aussi intimement lié que s'il avoit la même patrie & les habitudes nées dans l'âge heureux de l'innocence.

Ces cercles font donc les points de correspondance, les fanaux posés sur cette mer d'iniquités; & pour faire mieux saisir cette

chaîne invisible , j'entrerais dans un détail plus circonstancié. Francfort sur le Mein , par exemple , instruit Mayence , Darmstad , Neuvied , Cologne , Weimar. Weimar éclaire Cassel , Gottingen , Wetzlar , Brunswick , Gotha. Gotha porte sa lumière à Erfort , à Leipfick , à Halle , à Dresde , à Dessau. Dessau se charge de Torgau , de Vittenberg , de Mecklemboug , de Berlin. Berlin communique avec Stettin , Breslau , Franckfort sur l'Oder. Franckfort prend soin de Königsberg & des villes de la Prusse. En suivant cette échelle , on voit clairement qu'il y a des liens assez resserrés entre Mayence & la Pologne , & que tout un pays est bientôt connu dans ses parties les plus cachées.

Que le Lecteur maintenant étende cette communication de Royaume à Royaume , & qu'il suppose un centre où aboutiroient les plans de ceux qui administrent l'Europe , on voit alors quels sont les véritables maîtres de chaque pays. Cet aperçu ne fustit pas cependant pour faire apercevoir la profondeur du précipice où la Secte entraîne les humains ; il faut pénétrer plus avant dans ce labyrinthe d'horreurs.

CHAPITRE VII.

Des épreuves usitées pour constituer un Illuminé Membre d'un Cercle.

Par quel régime peut-on enchaîner la volonté des hommes , & les rendre fideles à l'exécution d'un projet aussi neuf ? Telle est l'objection la plus puissante aux yeux de la plupart des hommes. Il seroit aisé de l'assoi-

blir en rappelant ce qu'a produit le fanatisme dans tous les temps. Cela nous jetteroit dans une trop longue digression, & je passe tout de suite aux faits.

Je tiens ces détails effrayans de deux hommes d'abord séduits par l'apparence des vérités, devenus Maçons de bonne foi; parce qu'un Ordre qui a la charité & l'égalité pour base en imposera aux cœurs sensibles, comme aux esprits bien faits. Sur le point de vendre leur opinion, d'enchaîner leur liberté, de profiter leur conscience, ils reculèrent glacés d'une juste horreur à l'aspect des loix qu'on alloit leur imposer; tous deux, à différentes époques, m'ayant raconté les mêmes faits, sans être convenus de m'en instruire, dans des villes éloignées, sans pouvoir deviner que les événemens nous réuniroient plusieurs années après. Leur récit est devenu pour moi une espèce de preuve mathématique. Il est des choses que l'on n'invente pas; le caractère moral ajoute aux raisons de crédibilité; & mes Auteurs ont le suffrage même de ceux dont ils n'ont pu ni dû embrasser les principes funestes.

Lorsqu'un homme bien zélé, bien crédule, a passé par tous les degrés qui, d'illusions en illusions, de promesses en promesses, mènent à croire que des mots sont des choses, que de chimères sont des réalités, que des corps sont des esprits, ou plutôt lorsqu'on s'est assuré qu'un homme a les funestes qualités dont on a besoin, on lui propose de se donner à l'Ordre & de consacrer sa résolution, réputée chancelante, par des sermens. On ne lui en communique pas la formule, dans la crainte bien fondée qu'il reculeroit d'effroi; il est averti seulement qu'il

va faire un pacte avec le Ciel , le Ciel ! qui a remis aux hommes son glaive vengeur, pour le tourner contre ceux qui enfreindraient leurs paroles.

Si le Récipiendaire mal instruit , accepte, sur la foi de celui qui le prépare à l'initiation, il est conduit au travers d'un sentier ténébreux dans une salle immense, dont la voûte, le parquet & les murs sont couverts d'un drap noir, parsemé de flammes rouges & de couleuvres menaçantes. Trois lampes sépulcrales jettent de temps en temps une mourante lueur, & laissent à peine distinguer, dans cette lugubre enceinte, les débris des morts soutenus par des crépes funèbres ; un monceau de squelettes forme, dans le milieu, une espèce d'autel ; à côté s'élèvent des livres, les uns renferment des menaces contre les parjures, les autres l'histoire funeste des vengeances de l'esprit invisible & des invocations infernales, qu'on prononce longtemps en vain.

Huit heures s'écoulent ; alors des Fantômes traînant des voiles mortuaires traversent lentement la salle & s'abîment dans des souterrains, sans qu'on attende le bruit des trappes ou celui de leur chute. On ne s'en aperçoit que par l'odeur fétide qu'ils exhalent.

Ainsi l'Initié demeure vingt-quatre heures dans ce ténébreux asile, au milieu d'un silence glaçant. Un jeûne sévère a déjà affoibli sa pensée. Des liqueurs préparées ont déjà commencé par fatiguer & finissent par exténuer ses sens. A ses pieds sont placées trois coupes, remplies d'une boisson verdâtre. Le besoin les approche des lèvres, & la crainte involontaire les en repousse.

Enfin, paroissent deux hommes qu'on prend

pour des Ministres de la Mort. Ils ceignent le front pâle du Réciendaire avec un ruban aurore, teint de sang, & chargé de caractères argentés, entremêlés de la figure de Notre-Dame de Lorette. Il reçoit un crucifix de cuivre de la longueur de deux pouces, (observez que ce sont des Luthériens & des Réformés qui font usage de ces images & reliques, si sévèrement prosrites dans leur culte). On suspend à leur col des espèces d'amulettes, revêtues d'un drap violet. Il est dépouillé de ses habits, que deux Frères Servans déposent sur un bûcher, élevé à l'autre extrémité de la salle. On trace sur son corps nud des croix avec du sang; & un esprit vêtu en blanc lui vient lier les testicules avec un cordon rose & ponceau. Dans cet état de souffrance & d'humiliation, il voit s'approcher de lui à grands pas cinq fantômes armés d'un glaive, couverts de draps dégoûtans de sang. Leur visage est voilé; ils étendent un tapis sur le plancher, s'y agenouillent, prient Dieu, & y demeurent les mains étendues en croix sur la poitrine, & puis prosternés la face contre terre dans un profond silence. Une heure se passe dans cette pénible attitude. Après cette fatigante épreuve, des accens plaintifs se font entendre; le bûcher s'allume, mais ne jette qu'une lueur pâle; les vêtemens y sont consumés, une figure colossale & presque transparente sort du sein même du bûcher. A son aspect, les cinq hommes prosternés entrent dans des convulsions insupportables à voir; images trop fidelles de ces luttes écumantes où un mortel aux prises avec un mal subit, finit par en être terrassé.

Alors une voix tremblante perce la voûte,

& articule la formule des exécrables sermens qu'il faut prononcer : ma plume hésite , & je me crois presque coupable de les retracer.

„ Au nom du Fils crucifié , jurez de briser
 „ les liens charnels qui vous attachent en-
 „ core à Père, Mère, Frères, Sœurs, Epoux,
 „ Parens , Amis , Maîtresses , Rois , Chefs,
 „ Bienfaiteurs , & tout Etre quelconque à
 „ qui vous aurez promis , foi , obéissance,
 „ gratitude ou service.

„ Nommez le lieu qui vous vit naître , pour
 „ exister dans une autre sphère , où vous n'ar-
 „ riverez qu'après avoir abjuré ce globe em-
 „ pesté , vil rebut des Cieux.

„ De ce moment vous êtes affranchi du
 „ prétendu serment fait à la Patrie & aux
 „ Loix ; jurez de révéler au nouveau Chef
 „ que vous reconnoissez , ce que vous aurez
 „ vu ou fait , pris , lu ou entendu , appris
 „ ou deviné , & même de rechercher , épier
 „ ce qui ne s'offrirait pas à vos yeux.

„ Honorez & respectez l'Aqua Tossana , com-
 „ me un moyen sûr , prompt & nécessaire
 „ de purger le globe par la mort ou par
 „ l'hébétation , de ceux qui cherchent à avilir
 „ la vérité ou à l'arracher de nos mains.

„ Fuyez l'Espagne , fuyez Naples , fuyez
 „ toute terre maudite. Fuyez enfin la tenta-
 „ tion de révéler ce que vous entendez ; car
 „ le tonnerre n'est pas plus prompt que le
 „ couteau qui vous atteindra en quelque lieu
 „ que vous soyez.

„ Vivez au nom du Père , du Fils , & du
 „ Saint-Esprit. „

Si le patient se soumet à prononcer exacte-
 ment les mêmes paroles , on place devant lui
 un candelabre garni de sept cierges noirs : à
 ses pieds est un vase plein de sang humain,

où on lave son corps ; il en boit la moitié d'un verre , & il prononce les paroles fatales. On lui délie ensuite les testicules. Une sueur froide découle de ses joues livides. A peine il se soutient sur les jambes défaillantes. Les Frères se prosternent ; & lui tremblant , déchiré de remords , jeté dans une espèce de délire , attend sa destinée. Tels sans doute sont les scélérats revenant du meurtre : tel Oreste retirant le couteau des entrailles de sa mère.

Aussitôt que la cérémonie est finie , le Récipiendaire est jeté dans un bain , au sortir duquel on lui sert un repas composé de racines.

J'atteste l'Honneur , la Vérité , le Ciel , que le contenu de ces horribles sermens m'a été révélé par des personnes égarées dans les ténèbres des Illuminés. La proposition d'entrer dans une pareille conspiration leur a rendu la raison & le courage. Ce crime , présenté dans toute sa difformité , épouvante & glace d'horreur.

Il existe donc au milieu de nous un amas d'hommes inconnus qui , pour ainsi dire , ont abjuré l'humanité , & sont devenus étrangers à tous les liens qui unissent les hommes. La juste défiance va donc bannir de la terre la fureur , la concorde. Car enfin l'homme , dans le sein duquel on épanche ses secrets , n'est peut être plus maître de lui-même ; il s'est vendu à d'impérieux tyrans , qui se sont emparés de son être entier , jusqu'à sa pensée. Peut-être sommes-nous surveillés par des Génies malfaisans ou par des Esclaves timides qui , pour n'être pas inutiles , suppléent à ce qu'ils ne voient pas.

Si l'on relit tout ce qui a été écrit depuis six ans sur les Illuminés , si l'on rapproche la

lettre de M. R. Rollig, que nous ne voulons pas extraire, de crainte qu'on ne nous accuse de la tronquer ou de l'embellir, mais que l'on trouvera toute entière dans les Pièces Justificatives; si l'on se rappelle cette quantité de faits rapportés dans un grand nombre d'ouvrages publiés depuis dix ans, & que le Journal de Berlin (Note VIII) a fait connoître avec autant de courage que d'impartialité; si l'on considère l'invincible horreur que conçoit pour cette Secte les hommes honnêtes, sensés, patriotes, l'homme le plus incrédule s'alarmera, & du moins voudra examiner pas à pas le danger de l'influence d'une pareille Société: sans s'égarer dans des craintes chimériques, il soupçonnera cependant que la raison, l'honnêteté, l'amour du vrai, ne se font pas confédérés pour rien; & qu'eux, qui ne voient pas ordinairement le mal où il est, ne l'auroient point aperçu où il n'est pas.

CHAPITRE VIII.

Que la Secte des Illuminés doit nécessairement détruire le Royaume où elle sera protégée.

Tout en parlant contre l'enthousiasme, nous nous garderons bien d'y tomber. C'est après avoir médité long-temps que nous nous sommes décidés à avancer une assertion où les gens les plus froids trouveront du premier coup-d'œil une forte exagération. Examinons si j'ai abondé dans mon sens; exposons la manière dont j'ai envisagé les objets.

Toutes les Nations de l'Europe sont liées aujourd'hui par des intérêts réciproques. El-

les font dépendre leur mutuelle tranquillité de ce qu'on appelle l'équilibre. Dès qu'il survient une querelle entre deux grandes Puissances, la plupart ne peuvent plus s'en tenir à cette neutralité qui a quelquefois si prodigieusement enrichi les Nations qui y demeuroient fidelles. Il n'est plus même possible qu'un peuple demeure dans un état de stagnation ; tandis que les autres avancent dans la carrière des connoissances humaines, où ce peuple stationnaire deviendra bientôt la proie de qui daignera s'en emparer.

Le commerce est aujourd'hui l'occupation première de toutes les Nations. Elles tendent à s'affranchir de l'indépendance. Chez les unes, il suppose une double marine ; chez les autres, une simple marine marchande. L'une & l'autre exigent des lumières de tout genre. Les peuples, auxquels leur position défend d'en avoir, entretiennent d'immenses armées, elles exigent des connoissances de toute espèce ; & quoiqu'il ne soit pas essentiel que chaque Officier soit complètement instruit, du moins faut-il qu'il y en ait un très-grand nombre qui soient vraiment savans.

Les finances ne font plus l'art facile de colliger les deniers où ils se trouvent ; les peuples, à force d'avoir été victimes de la rapacité, ont appris à défendre leurs propriétés contre l'avidité des traitans. Il y a donc un art d'amener les peuples à des contributions nécessaires, sans les fatiguer, sans les décourager. Pour asséoir les impôts sur des objets réels, pour les répartir avec équité, pour simplifier la perception, il faut pousser loin les ressources de la science économique. En Angleterre & en France, ces opérations

exigent peut-être du génie , & partout une habileté réelle.

Les sciences, en général, agissent beaucoup plus qu'on ne croit dans l'administration des Etats. Les Mathématiques, pour la guerre, la marine, l'artillerie, les inventions mécaniques, la navigation, &c. ; la Physique, pour l'agriculture, les engrais, les mines, l'hygiène, la teinture, les verres, les arts, ceux sur-tout qui exigent le feu pour premier agent; . . . la Logique, pour l'éducation primitive, la jurisprudence, les négociations, l'usage de la pensée, &c. L'expérience journalière nous prouve que les nations les plus avancées rendent leurs rivales tributaires.

Outre les connoissances essentielles que chaque peuple tâche de s'approprier, il existe encore depuis environ cinquante ans, une autre science qu'on appelle économique. Elle embrasse la théorie de l'impôt, le tableau gradué de la population, le système des banques, la balance du commerce, l'usage de l'or, les droits du peuple, les fautes des administrations. La contrée où ces grands objets sont les mieux discutés, prend nécessairement sur les autres une supériorité qui les tient toutes à la seconde place.

Or, la secte des Illuminés tend par essence à détruire les germes de ces connoissances, & à les faire tout-à-fait disparaître d'un pays; elle ne peut supporter le jour de la raison; les plus épaisses ténèbres peuvent seules assurer ses projets. Que deviendrait aux yeux des savans, & bientôt dans l'opinion publique, une société où il est question de spectres, où tout est l'inspiration d'une puissance cachée, en vertu de laquelle les hommes ne sont plus que des machines mues par d'invisibles ressorts?

Il faut établir un nouvel ordre de choses, & faire croire ce que jusqu'ici l'on a rougi d'adopter. Il faut déposséder du suffrage universel les hommes dont jusqu'ici nous avons recueilli avec respect les opinions & les pensées. Il faut démontrer que les Académies, les Universités, les Bibliothèques répandent l'erreur, & que la vérité réside chez une petite portion d'hommes nouveaux, qui, par leur rapport immédiat avec des substances plus épurées, ont su dans quelques années ce que la terre avoit ignoré. Est-il possible de supposer que les hommes feront le sacrifice d'idées acquises à tant de frais? n'est-il pas plus naturel de prévoir que les disputes s'allumeront, ramèneront sur la terre la discorde qui s'éloigne, mais ne disparoit jamais tout-à-fait; ou que les dépositaires des véritables lumières désertent un pays d'insensés, & le livreront à l'empire de l'erreur?

Jusqu'ici les hommes ont su que l'application conduisoit à la capacité, & la capacité aux places. Dans cet espoir, chacun s'est rendu capable, aussi dans chaque carrière rarement est-on embarrassé lorsqu'il s'agit de remplacer les vides que laïssent la vieillesse, la mort ou l'inconstance; mais du moment qu'il sera prouvé que l'habileté est une chimère, & que pour parvenir, il suffit de croire ce que personne n'a cru, ou renoncer à l'étude stérile, on ira implorer la fortune sous des climats moins injustes.

Il est même impossible que le zèle ou le talent se fassent jamais jour. Supposons que le choix des Souverains se portât en secret sur un individu cité pour son expérience & son amour du travail, & que l'intention bienfaisante du Monarque soit

surprise ou devinée par les Illuminés, ils commencent de loin à inquiéter sa confiance, à semer de légères préventions contre l'objet de leur jalousie, sans afficher ouvertement le projet de nuire. On convertit les malheurs en imprudences, les imprudences en torts, les torts en fautes, les fautes en crimes. S'il est gai, on l'accuse de légèreté; s'il est grave, on soupçonne sa franchise; s'il est ardent, on le croit dangereux; s'il est timide, on suspecte sa capacité; on pèse d'autant plus sur ses défauts, qu'on est censé ignorer les projets qu'il a inspirés. Par la raison contraire, on vante avec le même désintéressement apparent, les qualités de celui que l'on veut placer; son éloge se trouve par-tout, quoique son nom soit à peine prononcé. Quand on dispose dans un pays de l'imprimerie, de la poste & des chaires, il n'est rien qu'on ne puisse faire croire, même avec une habileté fort ordinaire. Un Roi, homme comme tout autre, ne peut juger que sur ce qu'on lui présente. S'il est tellement circonvenu que toutes les vérités lui soient déguisées, & que l'univers soit pour lui concentré dans la sphère soudoyée qui l'entoure, & si tout ce qui l'entoure a un intérêt égal à le nourrir de fausses opinions, n'est-il pas évident que le peuple est à la merci d'une horde ambitieuse qui le dévorera?

Cet amour sacré de la patrie, qui, dans tous les âges, exhaussa la hauteur naturelle de l'homme & agrandit ses facultés morales, s'éteindra, car il n'y aura plus de patrie. On rougira d'un pays où l'ignorance sera naturalisée, d'être gouverné par des chimères dégoûtantes, jusqu'à ce qu'enfin on s'accoutume tellement à être l'objet du mépris des nations
penfantes,

penfantes, qu'on ne sentira même plus sa turpitude.

Que deviendroit une armée où la gloire, les distinctions seroient pour les adeptes d'une secte persécutrice déclarée de la loyauté & de la franchise ? où le soldat, justement effrayé, croiroit voir sans cesse autour de lui les ombres menaçantes de ceux qu'il a dû immoler la veille, le poursuivre, comme les Furies déchiroient Oreste.

Victimes volontaires, qui vous offrez à la patrie, & qui bravez la mort sous l'œil de l'honneur, n'est-ce donc pas assez d'exiger votre vie ? faut-il encore attrister vos derniers instans, & élever autour de vous les nuages de l'incertitude ? Et vous, nobles compagnons de la gloire, accoutumés à mettre en commun les palmes & les dangers, & dont l'état brillant repose sur la franchise, jusqu'au milieu des camps on porte la défiance ; ce n'est plus l'ennemi que vous avez à redouter ; à vos côtés veille la trahison. Gardez-vous de ces momens de joie qui compensent les jours de fatigue. Si dans cette ivresse permise, un mot échappe de votre bouche imprudente, il est recueilli, conservé, révélé ; votre vie entière expiera dans les grades obscurs l'expression d'un mécontentement passager.

Non ! les drapeaux ne les retiendront pas. Celui qui est capable de se dévouer pour la patrie, fuira avec horreur un assemblage perfide d'espions & de délateurs.

Parcourez les états de la société ; ceux qui tiennent la balance de Thémis, ceux qui impriment au commerce cette bienfaisante activité, les dépositaires des sciences, les administrateurs de la chose publique, les défenseurs ou les gardiens de la Religion, & les

censeurs des mœurs , tous agens nécessaires dans la vie civile , ne peuvent concilier leurs fonctions avec les statuts de l'ordre des Illuminés : que deviendra un Royaume sans tribunaux protecteurs des loix , sans le commerce intérieur qui répartit avec une égalité précieuse les premiers besoins de la vie , sans ces hommes laborieux qui tiennent leur patrie au courant de leur siècle , c'est-à-dire , qui transportent sur le sol qu'ils habitent , tout ce qui se découvre , se réalise , se perfectionne dans le reste du globe ?

Un simple rapprochement mettra cette vérité dans un grand jour. Quel est celui que l'on doit charger du timon des affaires ? Quel est l'homme sur qui doit reposer la confiance publique ? Je veux désigner par cette expression sévère un homme de génie , dont l'expérience ait mûri le savoir , un homme de caractère , dont les événemens aient éprouvé les qualités , un homme de travail , que la multiplicité des affaires n'ait pas lassé ou usé ; j'entends un homme heureux , fécond en ressources , élevé dans ses vues , ferme dans l'exécution , clair dans ses exposés , habile dans ce qui appartient à l'art de négocier ; au-dessus de la louange , de l'intérêt , de la gloire , de l'instabilité , du malheur , de la calomnie ; attaché à ses maîtres , mais vendu à sa patrie , zélé pour la gloire du Trône , mais passionné pour le bien public , serviteur fidèle , mais surtout l'homme du peuple.

A côté de cet homme rare , placez un Illuminé parfait , c'est-à-dire , un être foible , crédule , enclin à croire tout ce qu'on lui dit ; un esprit bercé de visions , de chimères , de conjectures , d'idées hors nature , fermé à tout ce que renferme l'histoire des siècles précédens ,

rejetant ce qui n'est pas annoncé par les oracles ou revêtu d'une formule miraculeuse ; un homme qui ne voit rien par lui-même & n'obéit qu'à la voix des délateurs, ou dont les guides principaux sont des conseillers fantastiques. Lorsqu'on fait profession de vivre dans un autre monde, on n'a ni vues, ni spéculations pour celui-ci ; l'illuminé est sans patrie, sans parens, sans concitoyens ; il a brisé tous les liens qui l'attachoient à la Société, & éteint le flambeau qui éclaire les hommes d'Etat, la raison.

Vous nous avez dit plus haut, objectera-t-on, que les Sectaires ne croient pas intérieurement ni aux esprits révélateurs, ni aux Dogmes ; cela est incontestable, les Chefs savent à quoi s'en tenir. Alors ce n'est plus l'illuminé dont je viens de tracer le portrait, c'est un imposteur conjuré contre le genre humain ; c'est l'assassin de l'Etat ; il ne faut pas le plaindre, mais le proscrire.

Ainsi, sous quelque jour que l'on envisage les membres de cette coupable institution, les Royaumes doivent succomber sous les coups de l'imposture, ou par l'incapacité de l'ignorance. Il y en a qui, par leurs forces, résisteroient à vingt ans d'une mauvaise Administration ; tels sont la France, les Etats de l'Empereur ; il en est qui regorgent de talens, de lumieres, si j'ose m'exprimer ainsi, telle est l'Angleterre, la Suisse ; il en est dont personne ne s'inquiète, & qui n'excitent ni alarmes, ni envie, tels que le Danemarck & la Sardaigne ; mais il en est qui ont besoin de tous les ressorts d'une excellente Administration pour se maintenir à côté de les rivaux, & qui baisseront dès qu'ils cesseront de monter.

S'il est vrai, comme a voulu le prouver un

avant Académicien, que la force d'un Etat dépend du caractère de son Gouvernement & du caractère national de ses habitans (*), qu'espérer d'un Illuminé, c'est-à-dire d'un homme qui n'a point de caractère, ou qui doit essentiellement nuire ?

O vous ! que la puissance invisible qui dirige les mondes, a mis à la tête des Nations, jetez les yeux sur ces vérités ! Ne nous sacrifiez pas à une poignée d'insensés fanatiques. Ne regardez nos livres que comme un avertissement salutaire d'un grand danger. Pourquoi troublerions-nous notre existence ? Pourquoi nous livrerions-nous au danger qui menace les plumes courageuses, si nous ne connoissions toutes les calamités qui s'amassent sur vos têtes ? Si nos intérêts vous trouvent insensibles, que le vôtre du moins éveillez les craintes salutaires, & vous appelle à un examen réfléchi. Car vous serez les premières victimes immolées à l'idole de la superstition : vous, qu'on aime & qu'on plaint, Monarques prévenus, n'en croyez pas à nos assertions ; mais allez interroger la vérité au fond des cœurs vrais & incorruptibles ; ils se comptent sans doute, mais il n'est pas impossible d'en trouver.

(*) Nous sommes loin d'adopter tout ce qui se trouve dans cette brochure ; mais il seroit curieux de la lire & d'en faire l'application au sujet que nous traitons. Si par hasard il se trouvoit des Illuminés dans les Etats Prussiens, ce seroit la plus forte satire que l'on ait écrit contre eux. Son estimable auteur n'a jamais été soupçonné de favoriser une Secte aussi méprisable aux yeux de tout homme qui a cultivé sa pensée.

C H A P I T R E I X.

*Les Rois sont les plus intéressés à détruire la
nouvelle Secte.*

IL n'est pas aisé de marquer la différence qui se trouve entre un Royaume & un Roi dans la matière que nous traitons ; car si le pays est détruit, il est clair que le trône sera renversé ; il faut en conséquence un peu mieux détailler nos idées, & les fixer de la manière la plus claire. Nous ne voulons pas dire que le pays où régneront les Illuminés cessera d'exister ; mais qu'il tombera dans un tel degré d'humiliation, qu'il ne comptera plus dans la politique ; que la population diminuera, que les habitans qui résisteront au penchant de passer dans une terre étrangère, ne jouiront ni du bonheur d'être considérés, ni des douceurs de la société, ni des préfens du commerce. Oubliés du reste de la terre, leur vie obscure ne sera qu'une longue végétation. Etrangers aux arts consolateurs, coulant des jours tristes sous la domination d'êtres fantastiques, il semble que ces demeures ténébreuses, séjour des expiations, existent déjà pour eux.

Or, qu'est-ce qu'un Roi qui règne sur des hommes ainsi dégradés, qui ne participent aux êtres immatériels que par des frayeurs ? Quels services trouvera-t-il dans des êtres qui reconnoissent un maître au-dessus de lui ? ou il fera admis à ces funestes secrets, & il autorisera cet abominable régime ; alors il s'éveillera avec l'idée qu'il vit au milieu des traîtres, & que de plus grands intérêts peuvent

le faire sacrifier , comme on lui découvre à lui-même tout ce qu'il veut savoir. S'il n'est pas initié à ces horribles mystères, il est donc le jouet d'une horde ambitieuse & fanatique, qui s'est emparée de sa volonté; le voilà donc condamné à servir les passions de tout ce qui l'entoure, à enrichir des Dissipateurs avides, à élever des hommes dégradés, à profiter son jugement par des choix qui déshonorent sa prudence, à rougir des liens qu'il aime & n'ose avouer; s'il ne fait que soupçonner, il s'égaré dans les nuages de l'incertitude; tout ce qu'il fait, c'est que cette vérité, l'idole des hommes mêmes qui l'immoient, qu'on prend sans cesse à témoin, n'approchera jamais de son trône; c'est que cette vertu, la plus douce des illusions qui a formé les Trajan, les Marc-Aurèle, les Antonin, les bons Princes, est changée ou abandonnée pour une perfection imaginaire, & pour une Divinité austère qui n'existe que pour le malheur du monde. C'est qu'il ne connoitra jamais ce sentiment enchanteur, l'amitié avec laquelle seule le Créateur auroit acquitté tout ce qu'il devoit à ceux qui reçurent de lui le jour & une pénible existence.

Maîtres du monde, jetez les yeux sur une multitude désolée, écoutez ses cris, ses pleurs, ses vœux. La mère vous redemande un fils, une femme vous demande un époux, vos cités les beaux arts fugitifs, la Patrie des citoyens, les champs des cultivateurs, la religion un culte, & la nature des êtres qu'elle puisse avouer.

Ce ne sont pas tous les maux qui menacent les Souverains protecteurs de cette funeste croyance.

Obligés de concentrer dans un petit nombre

d'hommes les emplois importants, les grandes charges & les places subalternes de confiance, ils ne peuvent réunir un nombre suffisant de gens capables; (espèce rare dans tous les temps & dans tous les pays) l'ignorance alors obtient des postes où elle multiplie les bévues, elles amènent les murmures, les murmures conduisent au désordre, le désordre enfante le discrédit, du discrédit naît le défaut de considération. Dans cette situation humiliante, on est attaqué, blâmé de toutes parts; les alarmes s'emparent de celui qui a contre lui la voix publique, l'inquiétude perce, les Flatteurs, pour la dissiper, redoublent d'encens & de mensonges, font composer des éloges, gagnent des Poètes, bercent l'Idole d'une réputation qu'elle n'eut jamais, l'endorment dans ses vices, lui présentent la volupté pour le distraire, & l'amènent insensiblement à cet état de dégradation où l'on ne pense plus que par autrui. Si quelques Sujets fideles tentent un dernier effort pour rappeler la gloire fugitive, ou le Monarque abusé les écoute sans les entendre, ou les prévient avec hauteur, ou les humilie avec acharnement, ou les exile avec dureté, ou s'en défait avec de feintes caresses. Les grandes routes sont couvertes d'Emigrans; le succès continuel de la bêtise use l'ame de l'homme de mérite. L'un va se donner à une autre terre; l'autre ne pouvant emporter ses Pénates, se sauve de l'ennui cruel par des absences répétées, & le Monarque insensiblement ne voit autour de lui que des esclaves chèrement achetés. Spectacle pénible, rappelant sans cesse que l'on ne doit rien à soi, & que sans un trésor on seroit isolé ou à charge aux humains!

Ce tableau, sans doute, paroîtra chargé;

c'est ainsi qu'ont paru ceux qui ont annoncé de malheurs semblables. Les Pauliciens qui en vinrent au point de bâtir des villes, & de prendre les armes contre leur Prince, n'étoient, dans l'origine, que quelques perturbateurs du repos public; & pendant un siècle & demi ils désolèrent les Empereurs de leurs temps. Ce fut la marche de l'esprit humain. Les hommes commencent par séduire, ils finissent par enchaîner; les Chefs brisent leurs liens, faussent un moment propice, & font égorger les usurpateurs de leur autorité. C'est ce qui arriva à ces mêmes Pauliciens (Note IX) dont l'Impératrice Théodora fit égorger cent mille; le reste fut se jeter dans les bras des Sarrasins qui les menèrent à la boucherie dans leurs guerres contre les Grecs. Si les Rois, au lieu de conserver des meubles riches & précieux, faisoient décorer leurs Palais de tableaux de l'histoire, leurs regards se fixeroient quelquefois sur d'étranges scènes. Peut-être troubleroit-elles cette sécurité, un des grands prodiges qui occupent la pensée du Philosophe.

Il est vrai, cependant, que cette secte est entièrement dirigée contre cette autorité dont les hommes, en tous les temps, se sont montrés si jaloux. Elle n'attaque pas une croyance, parce que toutes lui sont indifférentes; elle n'en veut ni à Dieu ni à son culte, mais aux Rois & à leur sceptre. Ce n'est pas un corps isolé, qui veut détourner sur lui le cours des grâces, c'est une institution, à la faveur de laquelle les ambitieux s'éleveront au-dessus de tout ce qui les entoure, sans même se charger du poids d'une reconnaissance apparente, dont les autres erreurs se sont accréditées, en se faisant un nom & des parti-

fans par ses talens , son éloquence & l'éclat de sa faveur. Ici la réputation est dangereuse , la faveur inutile ; on fait sa fortune par son silence. Au lieu de partisans , il faut des ennemis qui aient l'air de vous persécuter , afin que cette haine apparente suscite des vengeurs. L'autorité anéantit autrefois les Templiers , elle a presque éteint le régime des Jésuites (Note X). Ici elle est nulle , puisqu'elle même seroit renversée , si elle conspiroit contre la secte qui lui commande en paroissant la servir , & de temps en temps l'effraie , pour assurer son pouvoir. Dans les querelles nées des hérésies qui successivement ont paru sur le globe , c'étoit société contre société , ville contre ville , les Catholiques contre les Huguenots , les Arméniens contre les Gomoristes , les Guelfes & les Gibelins , &c. ; mais chez les Illuminés , c'est le vice contre la vertu , la perfidie contre la sincérité , l'ignorance contre les lumières , l'audace contre l'autorité. Elle mine le corps social , assassine lentement ses victimes , & frappe à la fois , mais sans bruit , toutes les classes de la société.

Les nations rivales , qui assistent à la décadence de celles qui succombent sous les coups de la secte , les laissent avancer leurs malheurs ; & prenant conseil de ce qu'on appelle la politique , c'est-à-dire , l'art d'écraser le plus foible , elles saisissent le moment propice pour consommer leur ruine. Un chef est comptable à ses sujets , de leur pays , de leur honneur , de leur sûreté. On l'accuse des maux de la patrie. Ceux même qui l'ont jeté dans le précipice , lui reprochent leur humiliation. On l'on rétracte ses sermens , ou l'on porte le joug avec horreur. Si l'ame du Monarque infortuné a perdu tous ses ressorts , il est trop

heureux qu'on lui permette de traîner son sceptre. S'il refuseite un reste de courage, il devient un tyran d'autant plus difficile à apaiser, qu'il a des raisons apparentes de frapper, & que la justice semble quelquefois l'avoir armé de son glaive: & dans l'un & l'autre cas, il entre dans la postérité, chargé du mépris ou de l'horreur du genre humain.

Ce seroit tromper les Rois que de leur cacher une vérité nouvelle; les hommes leur rendent aujourd'hui des respects plus éclairés. On ne courbe plus son front dans le poussière devant une tête couronnée, mais on baise les traces d'un Prince bienfaisant, laborieux & juste; on examine les administrations, parce que l'on est convaincu que c'est de son affaire que l'on s'occupe, quand on se mêle de celles des Rois. On excuse les défauts, on pardonne les foiblesses; on les retire des dangers où les a jetés leur imprudence; on leur rend les services qu'exige leur triste condition; mais on n'a pas fait serment d'être constamment le jouet de leur caprice, les martyrs de leur opiniâreté, & les victimes de leurs erreurs volontaires; ou du moins, si l'on est forcé de l'être, on proteste contre la tyrannie, & l'on dévoue dans la postérité, à l'indignation des siècles futurs, ceux qui ont avili leur nation. Que celui donc qui a le vertueux désir d'être aimé & la noble ambition de laisser un nom glorieux, apprenne qu'il manquera ce double but, s'il refuse de s'éclairer.

Si les peuples qui emploient toute espèce de moyen pour troubler sa dangereuse tranquillité, qui ne ménagent ni les avis publics, ni le silence expressif du sage mécontent, ni

les murmures imprudens, sans doute, mais quelquefois nécessaires, la satire, moyen violent mais efficace si le malade conserve encore quelques ressorts, finiront enfin par ne plus voir dans leurs Chefs que des automates couronnés, ou des administrateurs étrangers à la chose publique & à leurs intérêts : alors il se répand dans les esprits une espèce de consternation ; on ne concourt plus à la prospérité de la Patrie ; la nation entière se repose ; on laisse passer un moment funeste, l'industrie perd son activité, l'agriculture languit ; on existe, mais on ne vit pas : tous les projets sont pour l'avenir. Or, celui à qui il ne reste que l'inutile ressource d'ordonner, éprouve bientôt que l'autorité est composée de deux ressorts ; l'un qui commande aux esprits, & l'autre qui les dispose. Le grand art des Rois est de disposer en leur faveur la voté générale, la force n'y supplée point.

Or, la secte des Illuminés donne des principes entièrement opposés ; elle persuade que le peuple docile bénit son joug. Ce n'est pas dans la nature des choses, dans l'expérience du passé qu'elle puise des règles de conduite, c'est dans un système tout nouveau, accommodé tout entier à l'égoïsme de quelques Chefs, qui n'ont ni patrie, ni intérêt à la félicité des étrangers qu'ils gouvernent, ni à la gloire du Monarque dont ils portent la livrée en public, à condition que lui-même, en secret, portera leurs fers. Cette expression est-elle trop forte, du moment qu'il est prouvé qu'un homme abjure sa pensée, sa volonté, & ne se meut qu'à la voix d'une puissance fantastique ?

CHAPITRE X.

Que la Secte des Illuminés détruiroit la Société elle-même, si elle pouvoit être détruite.

LA Société ne s'est épurée qu'après bien des siècles ; mais enfin l'homme est parvenu à un degré de civilisation, dont il est plus aisé de prévoir la décadence que la perfectibilité. Non-seulement les animaux féroces respectent nos demeures ; les inondations, autrefois dévastatrices, ne sont plus qu'une incommodité passagère ; des hordes de barbares ne viennent plus à l'improviste désoler des cantons paisibles, mais la terre le rassure sur sa subsistance ; la famine est devenue un fléau presque chimérique ; les maux sont adoucis, s'ils ne sont pas tout-à-fait extirpés ; les beaux arts décuplent les années & les consolent. L'homme a presque glacé la foudre dans la main de Jupiter ; du moins il éteint sa colère & fait expirer sa vengeance à l'endroit qu'il a marqué ; s'il ne peut prévenir ces effrayantes convulsions qui agitent inopinément les entrailles du globe (Note XII), il en devine l'explosion & trouve dans un éloignement salutaire un abri contre le danger : le vaisseau du hardi navigateur enchaîne les vents, les assujettit à ses projets, franchit les immenses plaines des mers, & vole enrichir les deux hémisphères. La main de l'industrie sise les métaux comme la soie, crée tout ce que l'homme désire ; &, par une continuelle reproduction, fait, du lin que l'agronome a semé, l'asile immortel de la pensée du philosophe, & des beautés d'Homère.

Des connoissances d'un plus haut prix fournissent à l'homme les mets dont il se lasse le moins, les ornemens dont il se pare, les liqueurs qui le fortifient ou le rafraîchissent. Tout cela n'est encore que l'ébauche des bienfaits de la Société; l'homme naît, des maîtres s'emparent successivement de sa mémoire, de son esprit, de sa volonté, de sa raison. Ils ornent, ils forment, ils dirigent, ils éclairent ces brillantes facultés; & dès l'instant qu'elles peuvent agir, leur premier mouvement est un sentiment de reconnoissance vers l'Être immortel. Tout en cultivant sa pensée active, ils donnent aux membres de son corps de l'aplomb, de l'élasticité, & lui apprennent à se défendre contre la force, & à défendre sur-tout l'honneur & les droits de l'amitié. Ils lui enseignent l'art de commander à ce coursier fougueux qui doit le porter au chemin de la gloire, l'art plus doux de s'approprier ces sons enchanteurs qui rassurent l'esprit & calment les passions. Après que l'homme a prêté quelques instans de sa jeunesse à ces utiles exercices, les maîtres lui proposent de choisir entre le casque de Bellone, la balance de Thémis, le caducée de Mercure, le soc de Triptolème, le trident de Neptune. Dès qu'il a nommé sa carrière, mille secours arrivent pour la rendre brillante. Il la fournit; si c'est avec éclat, la Renommée publie ses exploits, la Gloire les couronne. Pour un temps plus calme, combien de jouissances la Société ne lui a-t-elle pas préparées? La sculpture a fouillé dans les ruines de l'antiquité, & puis égalé les modèles qu'elle a ressuscités; la peinture, privée des mêmes secours, n'a pas moins surpassé Xéuxis. La plus belle des inventions, l'imprimerie, a mul-

tiplié les productions du génie, & naturalisé sur la terre Platon, Virgile, Tacite, Horace. L'aimant nous a conduits au sein du globe, où nous avons saisi un nouveau règne. Chaque année enfante une découverte, ou ressuscite une idée perdue; l'esprit humain se dégage des préjugés. La guerre même met des bornes à ses fureurs; & jusques sur les lieux qui en font le théâtre, l'humanité en diminue la barbarie. Si quelque tyran appesantit son joug sur la portion d'êtres que les Dieux vengeurs ont dévoués aux malheurs, du moins a-t-on la douceur consolante d'entendre les Nations voisines le dévouer à la publique exécution; les Rois, ses égaux, le défavouent; l'histoire implacable le dénonce aux siècles futurs. On voit enfin la jurisprudence devenue plus avare de sang, la charité devenue presque indifférente, prodiguer ses secours aux infortunés, & même à ceux qui abusent: le théâtre corriger le ridicule en épurant les mœurs. Sans doute nous n'en sommes pas à l'âge d'or; mais au moins la civilisation est portée au point où la naissance est un bienfait & la mort un chagrin.

Et c'est à ce moment précieux que s'éleve une secte qui attente à ce bel ordre, & travaille lentement à détruire l'ouvrage de dix siècles, pour rendre la terre aux préjugés, aux visionnaires, aux nécromantiens. La société est une vaste famille qui se soutient par l'accomplissement de devoirs réciproques. Les peuples vivent dans la flatteuse certitude d'être protégés; le Souverain cède au doux besoin d'être aimé. Cet heureux concert est troublé, puisque toute l'affection dont un Souverain peut être susceptible, se trouve concentrée dans un petit nombre d'hommes qui ont



des intérêts opposés à la félicité générale. Pour s'en convaincre, parcourons tous les Etats; le magistrat qui n'obéit qu'à la voix de la loi, se défie des inspirations arbitraires. Le guerrier franc & courageux, ne connoît que la gloire & son épée, combat & meurt sans penser s'il se survivra à lui-même. Le ministre des autels, indigné du travestissement de sa bible & de ses rites, déteste une erreur qui lui enlève son culte & la considération. Le savant instruit de la coupable facilité avec laquelle tous les siècles ont produit les mêmes impostures, voudroit sauver les humains des maux qu'elles laissent à leur suite. Le commerçant, dont l'art & les succès reposent sur la bonne foi, redoute moins les mers inconstantes que le danger de hasarder sa confiance; le citoyen s'afflige en contemplant les ruines de sa patrie, & assiste en idée à son entière décadence.

L'Illuminé, seul contre tous, devient l'ennemi de ses semblables, appesantit sur eux le joug de l'administration, sème cette défiance qui engendre les haines.

Chacun se craint, l'amitié paroît une imprudence; les faillies de la gaîté sont converties en crimes d'Etat, l'alarme devient générale & frappe tous les Ordres. Le riche, à même de voyager, porte ailleurs ses ennuis; le pauvre concentre ses murmures dans le sein de sa famille; l'homme de lettres expose sa liberté & satisfait au besoin pressant d'exhaler son désespoir. Ainsi se brisent les liens sociaux; ainsi l'homme s'isole & finit par invoquer la mort.

Alors les arts dégèrent, languissent, demeurent sans honneur. La jeunesse qui ne calcule jamais l'avenir, obéit au penchant inné

de voir ce qui se passe sur le globe, & se fait une patrie là où sont encore l'émulation & la liberté; insensiblement les consommations diminuent, le commerce perd son activité, la population des villes baisse; les uns tournent les yeux vers l'Amérique, tenant des champs toujours prêts pour quiconque veut les cultiver; les autres dirigent leur pas vers la Suisse, où la Nature & le Gouvernement font tout pour quiconque veut jouir d'un beau ciel & de la liberté. La plupart refoulent vers les Capitales dévorantes, Londres, Paris, où l'industrie entasse les humains de toutes les Nations.

Dans ce pays défolé par tant d'émigrations, la Société ne conserve plus l'équilibre, la source de tous ses biens. Lorsqu'elle éprouve des vides dans certaines parties, c'est toujours aux dépens de l'ensemble. On dira, ces inconvénients n'attaquent pas la classe du Peuple, ni même celle des Artisans. Le peuple n'est pas acteur, mais il est victime. Son intérêt exige l'accroissement perpétuel de l'industrie. Plus elle agira, moins le sol paiera; son intérêt veut l'accroissement de la population; car plus il y a de bras pour porter un fardeau, plus il est léger. L'accroissement des lumières fera que le travail sera plus facile, la répartition des charges plus équitable, les guerres plus rares.

Ce que nous appelons la prospérité des empires n'est autre chose que le meilleur état possible de la société. Cette harmonie que nous admirons dans les corps célestes, cette sage distribution dans les dons de la nature, le bel ordre dans lequel ils se succèdent, est le grand modèle que l'Intelligence suprême a donné aux humains. Tout ce qui s'éloigne
de

de cette marche noble & sûre, tend à la destruction. Or, que peut-il résulter de ce mélange d'êtres incorporels & d'êtres humains, d'une législation qui anéantit l'expérience, les dogmes religieux & les principes de la raison?

Ces maux s'accomplissent insensiblement; les uns les prévoient sans s'en embarrasser, les autres s'en occupent sans pouvoir les prévenir. Ceux dont ils font l'ouvrage, les consomment avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'ils en moissonnent tous les jours les coupables fruits.

CHAPITRE XI.

Quels seroient les moyens de détruire la Secte des Illuminés.

LE tableau des malheurs devient plus noir encore, lorsqu'on n'entrevoit pas dans l'avenir le terme où ils disparaîtront. Il seroit essentiel d'en anéantir la trace dès leur origine; mais comme dans l'origine tout est zèle, comme tous les esprits sont pleins de feu, les efforts de la raison échouent contre la chaleur de l'enthousiasme. Autre difficulté: les sectes qui ont divisé le monde, répandoient publiquement leur doctrine; on connoissoit leurs organes, on combattoit des adversaires qui descendoient dans l'arène. Ici personne n'ose se montrer, les erreurs ne sont pas déposées dans un livre avoué, les rêveries de Swedenborg, les obscurités mystiques & calculées des erreurs de la nature, sont des émanations de la Secte des Illuminés, mais n'en forment pas le code, les principes; de sorte qu'on paroît aux yeux de la multitude combattre

E

des chimères, semer des illusions, se nourrir de craintes exagérées. On pourroit bien se justifier aux yeux des nations trop incrédules; mais alors on révéleroit des crimes secrets, qui seroient une calomnie sans preuves, ou on soulèveroit les peuples, si on les administroit. Peu de personnes ont le courage de publier ce qu'elles ont surpris dans ces ténébreuses iniquités. Tôt ou tard les Illuminés égorgent leurs victimes; malheureusement plus d'un chef de nation est imbu de ces principes funestes: & depuis que les Rois ont mis au rang des crimes de leze-majesté la franchise avec laquelle on leur parle de leurs erreurs, on est réputé séditieux, rebelle, criminel, si on leur découvre la profondeur de l'abyme où la séduction les entraîne. Enfin, comme cette Secte embrasse toutes les erreurs possibles nées & à naître, il faudroit réfuter, expliquer, commenter tout ce qui s'écrit de relatif aux opinions nouvelles; car nous vivons à une époque où nul écrivain quelconque ne peut se flatter de faire lire de volumineux ouvrages sur cette matière si triste, si fatigante, si péniblement absurde. D'ailleurs, on réfute des choses, des axiomes, de faux raisonnemens, mais non des mots, des suppositions, des systèmes vagues; peut-être même ce combat laisseroit-il soupçonner une espèce de parité entre les partis; & les Illuminés, déjà hypocrites par essence, se donneroient pour des objets de persécution.

Malgré les obstacles qui semblent favoriser la Secte perfide, il ne faut pas moins chercher les moyens de la détruire. Le premier qui se présente, seroit une ligue entre tous les hommes qui exercent leurs plumes sur des matières philosophiques. Elle auroit pour but

d'apprendre à la société entière ce qui se machine contre elle. Rien de douteux, rien d'exagéré; point d'invectives, point d'injures, mais une exposition claire, un récit fidele, donnant pour certain ce que l'on aura vu, pour vrai ce qui aura été certifié par des hommes dignes de foi, pour vraisemblable ce qui sera né d'un amas de conjectures appuyées de quelques faits; n'avoir égard ni au rang, ni à la fortune, ni aux services passés, ni aux suites.

De même qu'il y a une coalition pour dérober tous les secrets, de même qu'il y a une armée d'espions répandus sur le globe, il y aura une association pour divulguer les mysteres & pour détourner les maux dont les peuples sont menacés. Les principes des Illuminés sont si importans, ils contristent tellement la nature, ils blessent si cruellement l'honneur, qu'il suffit de les faire connoître pour les décréditer; les exposer, c'est les avilir. Aussi la plupart des adeptes sont dupes; & si l'on excepte un certain nombre de scélérats consommés, que les gibets & les bûchers revendiquent, les autres ne le sont que parce qu'ils se croient des martyrs, ou appellés à jouer un rôle extraordinaire, & surtout parce qu'ils marchent à la lueur des flambeaux des Illuminés au temple de la fortune.

Il faut surtout attacher un œil observateur sur le pays qui sera réputé le berceau de la Secte, ou du moins son principal théâtre. S'il en existoit un, par exemple, où tout ce qui est place de confiance ne fût donné qu'à des Sectaires, où tout homme devint nul ou proscrit dès qu'il n'adopteroit pas le nouveau dogme, où les enfans de la Patrie se

verroient à chaque instant supplantés par des usurpateurs dont le mérite unique est une apparence ou une aveugle crédulité; si l'âge, l'expérience, les plus importans services, la fidélité éprouvée, le talent le plus universellement reconnu, s'anéantissoient devant un intrus tiré d'une loge; si, dis-je, il existoit un pays tel que celui que vient de représenter une imagination en délire, ce seroit celui auquel il faudroit appliquer ses pinceaux, dans l'espoir que les images réfléchiroient au loin le jour de la vérité. On a crié contre le régime de la Compagnie de Jesus; elle a été supprimée. On s'est élevé contre l'abus du Monachisme, les couvens ont été diminués. On a plaidé la cause des Potelans, ils ont été rétablis dans les droits de Citoyens. On demande la proscription des lettres de cachet, l'autorité ne tardera pas à en faire le sacrifice. On a pris en main la cause de l'humanité dans la personne des Negres, nos neveux verront tomber leurs chaînes. Il n'est pas d'abus capables de résister à la force, à la raison, à l'éloquence combinées. Voyez les Agioteurs honnis & dispersés, voyez les monopoles détruits, voyez les Turcaret & les Mondor bannis du système financier; & puis osez vous défier de vos forces, vous à qui le ciel a remis le pouvoir de la raison, & l'empire de l'éloquence! Mais loin de nous des ménagemens timides, cette politesse qui s'introduit dans nos écrits aux dépens de la vérité. On doit des égards à l'erreur, lorsqu'elle n'est pas volontaire, mais non à des conspirateurs. A-t-on accusé Démosthene d'avoir manqué d'urbanité envers Philippe? Cicéron pour Catilina? & Philippe cependant n'avoit fait que ce que font les Conquérens. Il avoit détruit

Olynthe ; il avoit gagné les villes voisines par ses largesses, c'est ce que nous avons vu, & ce que nous venons de voir en Hollande. Sa politique fut cruelle, & ses moyens barbares (Note XII). Les Athéniens éleverent une statue à Démosthène pour avoir montré le rare courage qui brise les volontés des tyrans. Nous rendons encore hommage à la vertu de Cicéron, pour avoir découvert la conspiration de Catilina, prêt à rougir ses mains du sang de ses concitoyens ; on lui en fait d'autant plus honneur, que César favorisoit secrètement ce complot. Y a-t-il moins de gloire aujourd'hui à démasquer des perfidies cent fois plus dangereuses que celle de Catilina, & protégées par plus d'un César.

La gloire un jour ouvrira son temple à quiconque aura eu le bonheur d'étouffer la Secte dans son berceau. Il ne faut ni armées, ni verser le sang, ni persécutions sourdes, il suffit de publier ce que l'on s'efforce de tenir sous le voile épais des secrets les plus importants.

Il s'agit de revêtir de tous les caractères de la vérité un fait essentiel, de le mettre sous les yeux de la multitude intéressée à le vérifier & de lui dire :

Accipe nunc Danaum insidias & crimine ab uno

Difce omnes.

VIRG. *Enéid.* l. II.

CHAPITRE XII.

Ce que l'on a pensé des Illuminés, & ce que l'on en pense aujourd'hui.

UN des moyens les plus dignes de l'esprit

humain seroit de se reporter dans les siècles écoulés, & de se convaincre par le témoignage auguste de l'histoire, que ce qui occupe aujourd'hui avec tant de succès les visionnaires, a déjà paru dans la doctrine de leurs prédécesseurs. Après s'être convaincu de cette vérité, il seroit juste d'examiner comment ils ont fini, & à la réputation qu'ils ont laissée après eux. Ceux qui les imitent, ou qui les surpassent, liroient, dans ce qui s'est passé, les décrets de la postérité, ce que déjà pensent leurs contemporains. Si la haine des nations poursuit depuis dix-sept siècles les ombres des Néron, des Tibère, des Domitien; si le ridicule accompagne encore les noms du diacre Pâris, de Gassner, de Schreëpfer, ils poursuivront avec le même acharnement leurs successeurs.

Agapie, vers la fin du quatrième siècle, forma une société dont un des dogmes étoit qu'il n'y avoit rien d'impur pour des consciences pures, qu'il valoit mieux jurer & se parjurer, que de découvrir les mystères de leur société. On nous raconte aujourd'hui que le corps n'est rien qu'une chétive enveloppe, qu'il peut faire tout ce qui lui plaît, sans que l'âme prenne part à toutes ses sottises. Agapie mourut folle, & la secte est anéantie.

Gabriéli, Prélat Romain, se laissa séduire par les sortilèges d'un docteur mystique nommé Oliva. Ils tenoient des assemblées nocturnes, dans lesquelles ils offroient au démon du sang humain. Dans les mystères modernes nous avons vu qu'on le fait boire, & que si le démon n'est pas l'idole du temple, du moins se fait-il représenter par de grands fantômes noirs. Le Pape Alexandre VIII déclara Gabriéli & Oliva incapables de posséder

des bénéfices , & les fit enfermer dans un château.

Le Comte de Saint-Germain , si hautement protégé , a-t-il fait autre chose que d'imiter Guillaume Postel , dont la manie étoit de se faire plus vieux qu'il n'étoit. Pour en imposer à ceux qui l'avoient connu , il se fardoit , se noircissoit les cheveux , & s'appelloit en conséquence *Postellus restitutus*. Comme ses successeurs , il affuroit que l'ange Rafael lui avoit révélé des secrets divins. Qu'en disent aujourd'hui les Biographes les plus modérés ? „ Il eût fait beaucoup d'honneur aux lettres , „ si à force de lire les Rabbins & de cons- „ templer les astres , il n'avoit pas perdu la „ tête. „

Jean Ruremonde ne fut que le précurseur d'Emmanuel Swedemborg , inspiré de Dieu , comme lui , pour rétablir la pure doctrine , prêchant que dans peu le royaume de la nouvelle Jérusalem seroit fondé. L'Apôtre Suédois ne l'imita pas dans ses autres folies , parce qu'il vivoit à une époque où l'on ne fait pas impunément une distribution égale de tous les biens , quoiqu'on ait reçu l'épée de Gédéon. Mais le fond de la doctrine conduisoit aux mêmes conséquences : Ruremonde fut brûlé.

Cardan réveilla , dans les derniers siècles , la philosophie secrète de la cabale & des cabalistes. Dès-lors elle peuploit notre globe d'esprits invisibles , auxquels on pouvoit ressembler en se purifiant. On nous dit aujourd'hui qu'il y a des êtres intermédiaires entre nous & la divinité , & que les mauvais esprits sont les agens secrets de tous les maux qui nous tourmentent. Sous quelle forme les historiens nous ont-ils transmis ce prototype des folies modernes ? Le voici : „ Il avoit la

Lisez l'histoire de Valentin Creatrik, irlandois, qui vivoit en 1665. ; C'étoit un homme
 „ d'une assez bonne maison, qui avoit été
 „ Lieutenant d'une Compagnie pendant la
 „ guerre d'Irlande, & qui avoit ensuite exercé
 „ quelques charges dans le Comté de Corck.
 „ Il voit une grande apparence de simplicité
 „ dans ses mœurs. Il sembloit avoir le don
 „ de guérir.... Cet imposteur, moitié prophète,
 „ moitié médecin, attribuoit toutes les
 „ maladies aux esprits; toutes les infirmités
 „ étoient pour lui des possessions démoniaques...
 „ Le Roi lui fit ordonner de se rendre à Whitehal,
 „ où la Cour ne fut pas trop persuadée de son don
 „ des miracles.... Il ne put persuader les philosophes,
 „ on écrivit contre lui avec force; mais il eut aussi ses
 „ défenseurs. Il publia une lettre dans laquelle
 „ il fait une histoire abrégée de sa vie. Son crédit
 „ diminua à mesure qu'on le connut. Bientôt sans
 „ adeptes, sans secours & sans estime, il fut
 „ obligé de disparaître.

Qu'on joigne à ces exemples l'aventure tragique
 de Mademoiselle de la Palus, initiée par le curé
 Gaufredi..... Sans doute c'est affreux de brûler
 un fou; mais voilà les effets de cette secte.....
 le projet ridicule du bibliothécaire de Richelieu,
 Jacques Gaffarel, voulant donner l'histoire du
 monde souterrain, c'est-à-dire, des esprits habitant
 l'enfer & les limbes.... l'infortuné Martin
 Gonzalves, brûlé par l'inquisition, pour lui
 apprendre à se dire l'ange Michel.

O détestables créateurs! ô folie de l'esprit
 humain! Ces exemples viendroient vous attester,
 si cette nomenclature ne devenoit à la fin monotone
 & fastidieuse, grands hommes du jour! Vantez-vous
 de votre origine, glori-

ſiez-vous de vos fondateurs & de vos modèles. Etrange aveuglement ! nous n'oſons dénoncer, proſcrire, anathématiser les mêmes ſcandaleuſes turpitudes que les ſiècles paſſés ont couvertes d'ignominie. Nous ſommes avertis par l'hiſtoire, ſoutenus par le conſeil des gens ſenſés, nous ſommes guidés par l'expérience, & nous ne ſavons pas abattre les idoles modernes, ou les faire expirer ſous les fouets du ridicule.

*Committant eadem diverſo crimina fato,
Ille crucem ſceleris pretium tulit, hic diadema.*

On diroit peut-être que parce que des inſenſés ont abuſé de la doctrine, il n'en faut pas conclure contre elle, & que la chimie, la poéſie ont fait perdre la tête à bien des gens. Pour répondre à cette objection, il ſuffit d'expoſer ce que dans tous les temps on a penſé des ſciences occultes. On peut remonter juſqu'aux myſteres de Cérés, qui préſentent pluſieurs points de rapprochement avec les Illuminés. Dans les deux aſſociations il y a des initiés, des ſecrets, des aſſemblées nocturnes, des ſermens, & on peut appliquer à toutes deux ce vers de Lucrece :

Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque.

Comme (Note XIII) de nos jours les hommes les plus vertueux étoient proſcrits s'ils n'avoient pas été initiés ; tel fut Epaminondas, un des plus grands héros de la Grece. Comme de nos jours les Hiérophantes vendoient à des hommes crédules la puiffance d'un monde qui n'étoit pas à eux.

Voyons ce qu'on penſoit en Grece des initiés. Depuis leur établiffement, „ le mépris „ pour les ſermens & les contrats les plus fa-

„ crés fut toujours en augmentant, au point
 „ que Polibe avoue fans détour qu'il n'y
 „ avoit plus dans la Grece l'ombre de la bon-
 „ ne-foi. On y voyoit des malheureux se par-
 „ jurer cent fois en un jour, sous prétexte
 „ que le ciel leur avoit été assuré par les
 „ Hiérophantes.... Il est absurde, leur di-
 „ soit-on, de célébrer pendant la nuit des
 „ mysteres qui seroient encore fort dange-
 „ reux quand on les célébreroit en plein jour.
 „ Il est absurde d'exiger le silence le plus ab-
 „ solu touchant une doctrine qui ne sauroit
 „ être trop publique, si elle est vraie; & si
 „ elle n'est pas vraie, vous êtes les plus cou-
 „ pables des mortels en la prêchant. „

N'est-ce pas ce, qu'on pourroit dire aux Il-
 luminés? „ Il falloit bien, ajoutoit-on, pro-
 téger par une grande force des choses si foi-
 bles d'elles-mêmes, & qui n'auroient pu se
 soutenir s'il eût été permis de les discuter
 selon les regles ordinaires & les notions com-
 munes; mais comme il étoit défendu aux
 initiés, sous peine de mort, (ainsi que de
 nos jours de parler des mysteres) ceux qui
 avoient été victimes des Hiérophantes, n'o-
 soient s'en plaindre, ni arrêter ceux qui al-
 loient être entraînés dans le même abyme;
 & c'est par des moyens si extraordinaires que
 la superstition conserva si longtems son énergie
 & perpétua si longtems son empire (*).

Dans tous les temps, dans tous les pays,
 les magiciens, devins, forciers, alchimistes,
 visionnaires, êtres quelconques commerçant
 avec le diable, ont été réputés malfaisans,
 fous, fripons, dupes: en parlant de Jambli-

(*) Recherches Philosophiques sur les Grecs, tome II,
 partie III, page 217 & suivantes.

que, de Plotin, de Porphyre, un auteur célèbre dit: c'est de leurs cendres qu'on a vu naître au milieu du dix-huitième siècle, les „ illuminés, les Mystiques, les Physionomistes, les Adeptes, les Jongleurs, les Prestigiateurs, & tout ce qu'on peut imaginer „ d'hommes infames & dangereux chez un „ peuple civilisé. Quelques contrées de l'Europe paroissent menacées de tomber non- „ seulement dans les absurdités de la théurgie, mais dans un état complet de démence & d'imbécillité. „

C'est de la bouche même des Sectaires, que je voudrois entendre ce qu'ils pensent les uns des autres; tous s'égarent, mais ce n'est pas dans les mêmes erreurs. Or, avec quel acharnement ne s'entredétruisent-ils pas? Ecoutez les Visionnaires couvrir de ridicules les magnétiseurs spirituels, c'est-à-dire ceux qui font un alliage superstitieux de l'influence immédiate de Dieu & d'une cause purement physique. Voyez les Illuminés proprement dits, proférer avec une fanatique audace, les disciples crédules de Swedenborg. Avec quelle dureté le pieux Lavater est-il traité par ses Antagonistes? Je ne parle pas des vrais Philosophes, qui ont dû le confondre nécessairement avec tous ceux qui attentent à la raison; je ne parle que des Sectaires ennemis de leur croyance. Tous considèrent le monde entier comme leur domaine, dont leurs rivaux sont les usurpateurs. Tous se croient appelés à opérer une révolution; tous la préparent. Tous réussissent plus ou moins; tous sont replongés dans le néant. Mais tant que dure le paroxysme, la terre souffre, un nouveau fléau la tourmente, le sang coule, la nature gémit, la Société se

décompose, & la calamité frappe tout ce qui existe à ce période.

Telle est l'histoire de toutes les Sectes. Ainsi finira celle des Illuminés. Que de maux prévient celui qui l'étoufferoit au berceau, & qui justifieroit un moment de violence par les loix que lui impose le passé, dépositaire infructueux de toutes les leçons salutaires.

A quoi servent donc notre littérature, nos historiographes, nos académies, si ce n'est pour conserver les souvenirs utiles. Nous nous louons à plaisir; nous vantons sans cesse nos progrès; nous élevons notre siècle au-dessus des autres; que signifient ces vaines apologies? Nous redonnons les mêmes scènes que nos prédécesseurs, & de plus ridicules encore. Je ne fais quel écrivain nous a dit que les sottises des pères étoient perdues pour les enfans. Jamais cette vérité n'a été mieux sentie que dans le moment présent. A lire nos brochures modernes, à écouter les docteurs du jour, ils semblent parler de découvertes, tandis que ce ne sont pas de fastidieuses répétitions. Un Professeur allemand nous a prouvé même que le magnétisme étoit renouvelé des Grecs. Je ne prétends pas mettre cette branche curieuse de la physique au rang des rêveries des Illuminés; mais prouver seulement que ce que nous croyons le moins connu a déjà occupé ceux qui nous ont précédés sur ce globe, qui ne fait que reproduire les mêmes idées dans des cerveaux différens.

CHAPITRE XIII.

Ce que l'on pense des Fondateurs de la Secte Moderne.

TOUTES les associations, sous quelque nom qu'elles ayent existé, se sont glorifiées de leurs Chefs. Les Ordres religieux se sont vantés d'avoir donné des Papes à l'Eglise & obtenu l'apothéose de leurs Fondateurs. Les honneurs de la canonisation n'entraînent pas le culte des hommes raisonnables; mais du moins n'ont-ils jamais été prodigués à des hommes immoraux, & le suffrage de la Nation avoit précédé les décrets de Rome.

Dans la Secte des Illuminés, où tout est bisarre, les chefs de la Secte ont laissé le nom le plus équivoque, pour ne pas dire tout-à-fait proscrit. Arius, pere d'une des erreurs qui a regné avec le plus d'empire dans les premiers siècles du Christianisme, & qui depuis est dégénérée en socinianisme, Arius, dis-je, étoit doué d'une grande éloquence, & respectable par l'austérité de ses mœurs.

„ Quesnel avoit un cœur au-dessus de sa naissance & de sa fortune, un talent singulier pour écrire facilement, avec onction, & élégance. „ Il n'étoit pas extraordinaire de céder à la douce persuasion de Fénelon qui se trompoit de si bonne foi. Luther avoit une imagination forte, secondée par l'esprit, nourrie par l'étude. Calvin se fit des partisans par son esprit, & se les conserva par son zèle, son activité & son adresse. Mais quels hommes que ceux dont je vais rappeler pour la dernière fois la méprisable existence! ou plutôt,

pourquoi donner une espee d'existence à des hommes qui auroient plutôt mérité l'animadversion des loix, que de la confiance; aventuriers sans naissance, sans éducation, sans esprit naturel, sans talens acquis; sortis de la lie, errant sous des noms supposés, n'ayant pour protecteurs que des imbécilles, pour adeptes que des fanatiques, pour soutiens que des dupes. Quel bizarre & monstrueux assemblage de principes! Se perdre dans les hautes régions de la spiritualité, relever la condition humaine, jusqu'à la mettre en rapport avec ces puissances dépouillées de toute enveloppe matérielle, & lui donner pour tout travail, toute récompense, le vil métier d'épurer, de transmuter les métaux; associer, pour ainsi dire, les dons de la Divinité, tels que la pensée, la connoissance des choses célestes, avec les présens de la terre; comme si, aux yeux du simple naturaliste, il y avoit quelque différence entre les diamans & la terre, entre l'or & le cuivre.

Ce Saint-Germain, après avoir scandalisé trente villes & dupé deux cents apprentis chimistes, rencontre un Grand, né libéral & sensible: il résout de terminer par lui le cours de ses jongleries. Voici le discours qu'il lui tint: „ Depuis près de quatre-vingts ans, (il „ en avoit alors soixante-dix-sept) je cherche „ un homme, un homme dont je puisse faire „ un vase d'élection, & remplir de la céleste „ rosée que j'ai ramassée dans la terre promise. Il doit ne rien savoir, & être propre à „ tout. D'autres connoissances tiendroient „ dans sa mémoire la place de celles que je „ dois y introduire; & la lumière & les ténèbres, le pur & l'impur, Dieu & l'homme „ ne s'allient pas ensemble. Je vous connois

„ peu par moi-même, & beaucoup par ceux
 „ que vous ne connoissez pas, mais que vous
 „ connoîtrez un jour. Le Ciel mit dans vo-
 „ tre ame pure les germes de toutes les qua-
 „ lités; laissez-moi les développer; devenez
 „ le récipient céleste dans lequel découleront
 „ les vérités surnaturelles. Vous êtes invité,
 „ ou du moins vous le ferez, à gouverner des
 „ royaumes; prêtez vos soins & votre génie
 „ aux humains, mais donnez votre temps &
 „ votre étude au Maître Suprême. A l'âge de
 „ vingt-sept ans, vous vous trouverez, dans
 „ peu de mois, en avoir quatre-vingt-dix.
 „ J'aurai excité, travaillé, réalisé pour vous;
 „ devenu un prodige pour le reste des hu-
 „ mains, vous ne ferez rien aux yeux de
 „ Dieu, si vous vous contentez d'être la lu-
 „ mière d'une planète. Dépositaire des plus
 „ étonnans secrets, vous pourrez arrêter la
 „ marche des étoiles, & tiendrez dans vos
 „ mains le destin des empires; mais la science
 „ n'est un trésor qu'autant que celui qui la
 „ donne en dirige l'usage. ,

Le Grand, étonné d'être un génie, enchanté
 de devenir un prodige, hors de lui en pen-
 sant qu'il alloit régenter l'Europe, baissa les
 yeux, se prosterna, & ne se relève que pour
 aller faire préparer un château digne du Thau-
 maturge. Quand il fut bien établi, les pré-
 parations commencèrent, & le grand jour
 fut fixé. Quels sont les secrets que l'on vit
 éclore? L'art de donner au cuivre plus d'é-
 clat & de ductilité, la manière d'épurer les
 pierres fines, deux merveilles que trois Chi-
 mistes Allemands ont enseignées dans leurs sa-
 vantes leçons. Que vit-on encore? Un purga-
 tif que chaque Pharmacopole compose & vend
 au peuple: une foule de liqueurs, dont plus
 d'un

d'un Distillateur avoit déjà payé le secret en France & en Italie. D'ailleurs les étoiles roullèrent comme à l'ordinaire, l'Europe n'éprouva aucune révolution, pas même une très-petite partie qui s'obstina à refuser la médecine politique qu'on lui préparoit. On vécut de promesses pendant plusieurs années, rien ne s'effectua ; on surprit même le Dieu dans ses fonctions très-humaines. Jamais les yeux ne se dessillèrent, & tout en enterrant le Prophète, on crut à son ascension miraculeuse.

Qu'étoit-ce que ce Schröpfer (Note XIV), le Dieu des Illuminés de nos jours? Un joueur de gobelets, dix fois moins adroit que Jonas & Pinetti. Charlatan punissable, qui, pour surprendre votre confiance, commençoit par attaquer votre raison. Comment un homme qui a fait *boire du punch*, n'est il pas démasqué? Et n'est-il pas cent fois plus apparent qu'on est plutôt son complice que sa dupe? Il étoit si facile de se convaincre que ses miracles étoient dus à l'électricité; mais au lieu de ne voir en lui qu'un Précurseur de Comus, on s'acharna à y trouver un Réformateur inspiré.

Qu'est-ce que l'Ordre des Chevaliers & Frères Initiés de l'Asie (Note XV), dans lequel l'Harmonica a publiquement favorisé les supercheries, & où un esprit appelé *Gablydone* joue un des rôles principaux. Il semble que l'on ait voulu imiter les derniers efforts du délire, & déshonorer tout-à-fait la raison humaine.

Parmi ceux qui ont épousé hautement les principes d'institutions, partageant leurs loisirs entre des tours d'eserc & des tours de Visionnaires, y a-t-il un seul homme que les Sciences avouent, que les Univerités reconnoissent, dont l'Allemagne ait consenti la ré-

putation, dont les ouvrages, marqués au sceau du génie & de la raison profonde, fassent admirer un grand Ecrivain ou plaindre un grand Homme égaré ? Est-ce donc sur la foi d'esprits vulgaires, abjects par leur ignorance, ridicules par leurs prétentions, inconnus à tout ce qui pense, qu'il faudra adopter un nouvel ordre de choses ? Un siècle suffit à peine pour nous familiariser avec les idées sublimes de Newton, pour tirer parti des découvertes de Franklin, pour convertir la Chimie en un art utile, pour apprendre à penser dans Bayle, dans Shaftsbury, dans Locke, & nous deviendrons les Disciples de qui . . . ? Suppléez, Lecteurs, & rapprochez les noms célèbres que je cite, des noms méprisables que je tais. Vous voyez, comme moi, dans quelle effrayante galerie je pourrois vous conduire. Peut-être devrois-je réunir en un lieu les portraits des Charlatans modernes, leur arracher le masque ! Ce n'est pas le courage qui me manque ; mais aux yeux des Lecteurs timides, les personnalités affoibliroient ce que j'ai dit ; & pour quelques victimes qu'il seroit juste d'immoler, il en est qu'il faut encore plaindre & tâcher d'éclairer.

Une seule réflexion produiroit cet heureux effet, si la réflexion n'étoit pas devenue la chose la plus rare, parmi la plupart des hommes. Même parmi les Sectaires, le nom d'illuminé est devenu une injure. On veut bien être connu pour Hernhute, pour un Anabaptiste, pour un Quaker, pour Juif même. Mais on veut voir des esprits & n'en être pas soupçonné. Sur cent Sectaires il n'en est pas deux qui osassent soutenir publiquement qu'ils ont vu des êtres immatériels, comme ils l'af-



serment entr'eux. Il n'en est pas un sur mille qui voudrât raconter en public ce qu'il fait dans les séances nocturnes. Or, qu'est-ce qu'une Doctrine dont on rougit? qu'est-ce qu'un culte qu'on défavoue? Enfin, je connois tel Illuminé que la Société rejette de son sein, auquel on refuse le plus petit emploi; qui s'est attiré le mépris universel, & qui, dans l'administration de l'Ordre, est revêtu de charges importantes, & l'auteur avoué d'une vaste correspondance. Comment soupçonne-t-on avec un homme quel'on n'oseroit aborder à la promenade? le crime n'est donc pas un sujet d'exclusion dans cette abominable confrérie.

CHAPITRE XIV.

*De l'état où se trouvent les Contrées réputées
protectrices de la Secte.*

LE désir de connoître l'atôme de boue sur lequel nous nous agitions, fait que nous promenons, sans cesse, nos regards sur les Nations; qui nous environnent; alliées ou ennemies, dans la sécurité de la paix, ou dans les horreurs de la guerre; dans une langueur léthargique, ou dans une activité prospère. Ce moment nous offre la France donnant au monde le spectacle d'une révolution dont il faut bien connoître les motifs avant d'en juger les moyens; l'Angleterre méditant quelques grands projets, invoquant, en secret, bien moins la victoire que la paix; la Pologne semblant vouloir secouer le joug de l'oppression; la Hollande, où l'on voit la tranquillité de l'impuissance, mais où l'on entend les sours mur-

mures du désespoir. Au milieu d'intérêts si étrangers au sujet que nous traitons, on seroit tenté de croire que le système des Illuminés est un point à peine visible. Nos craintes paroissent des chimères, nos tableaux passent pour des exagérations. Ah! si les incrédules habitoient certaines contrées, ils verroient combien nos pinceaux, trop prudents peut-être, sont foibles de couleur.

Oui, il est des contrées où il existe cent Cagliostro, élevés en grades, favorisés des dons de la fortune, qui n'ont qu'à parler pour être crus. On révèle leurs coupables iniquités; l'imposture d'un ventriloque pensionné, la fumigation frauduleuse à travers desquelles les corps paroissent des ombres; l'incroyable bêtise d'un sexagénaire amoureux, certifiant à sa maîtresse infidelle, qu'un esprit lui révèle, par le tuyau de la cheminée, l'histoire de ses nombreuses perfidies. On divulgue dans vingt livres divers l'horreur de leurs initiations, le crime de leurs sermens, l'infamie de l'espionnage. Les Journaux, les Gazettes sont remplies des folies d'un Peuple égaré. Personne ne contredit ces assertions; les Curieux en sont témoins, beaucoup en sont les victimes, les ames honnêtes en sont déchirées. Eh bien! les auteurs de ces calamités désastreuses jouissent paisiblement de la confiance de leurs Maîtres, ou plutôt de leur autorité. Il se trouve des hommes assez foibles, des plumes assez vénales, des lecteurs assez bêtes, pour prendre leur défense.

Sans doute ils ne porteront pas le fer & le feu dans les Royaumes. Nous ne sommes plus au temps des guerres civiles. D'ailleurs, ce ne sont pas les guerres civiles qui détruisent les Empires; c'est la confusion des bons & des

mauvais principes ; c'est le désordre intérieur dans toutes les parties de l'Administration ; c'est l'extinction de tout sentiment patriotique ; c'est l'infame commerce du sang humain qui dépeuple le sol , qui importe sans enrichir les pays où les machines stipendiées sont transplantées ; c'est la stagnation des connoissances , des arts , de tout ce qui compose la Société éclairée.

Il est des contrées où le commerce, distributeur de toutes les puissances, est suspendu dans sa marche. On assassine l'industrie nationale, on proscriit ce qu'il faut permettre, on tolère ce qu'il faut défendre, on a l'air de rendre la liberté, & on consomme la gêne. D'où viennent ces étranges méprises ? De l'ignorance profonde des Chefs. On n'a pu choisir que parmi des êtres incapables, & pour avoir pris les moins ineptes, on n'a pas eu des hommes instruits. C'est un point sur lequel on ne peut trop peser. Quels sont les disciples de cette religion nouvelle ? Des hommes imbécilles, bavards ou intrigans. L'un écrit des lettres mystiques, ou du moins les signe ; l'autre péroré & va toujours vantant les secrets qu'il n'a pas, ou déroband ceux dont il abuse : celui-ci, toujours en l'air, vole de Cours en Cours, épie, catéchise, & scelle sa mission divine, par des promesses qui tiennent lieu de miracles ; celui-là fait de son pays le rendez-vous de tous les fous de l'Europe, qui encore paroissent sages à côté de lui. *Pauséas*, sous un air bénin, avec des cheveux plats, le regard hypocrite, un ton mielleux, ses poches pleines de topiques contre la goutte, insulte aux Philosophes, met un père de famille incrédule à la mendicité, colporte des libelles mystiques, & tâche de

convertir les sermons des Prêtres en discours féditieux. *Mézarion* se promet bien d'étonner l'Europe par une révolution complète, & se familiarise tous les jours avec les esprits divins qui doivent un jour se rendre ses coopérateurs. Quels sont les dignes instrumens qui font agir les sérénissimes machines? Des fripons chamarrés de rubans, des Officiers qui vendent des filles, des chanoines qui jouent la comédie, des musiciens littérateurs, & des financiers qui singent le désintéressement, des prédicateurs énergumènes, des théologiens tour-à-tour athées & déistes, un histrion philosophe, un abbé impur, passant le jour au banquet & la nuit chez Messaline. Voilà les grands hommes du jour, les précepteurs des nations, les lumières du nouvel Evangile.

Ciel! à quels plats Tyrans as-tu livré le monde?

Quel choix faire parmi cet amas dégoûtant de vices, de foiblesse, d'imbécillité? Aussi, dans tous les genres, les contrées sont frappées de stérilité! A peine compte-t-on quelques ames énergiques, & telles que ces plantes qui croissent sur un sol étranger, on voit qu'elles étoient nées pour des jets vigoureux, mais chaque année elles dégèrent. Les extrémités sont telles que la calamité est à son dernier période, puisque l'on rougit de sa patrie. Ah! pourquoi en rougit on? Parce qu'on calcule tous les degrés de sa décadence. Souffrir est beaucoup, mais déchoir est tout. L'homme habitué à se glorifier de son pays, éprouve un chagrin profond quand il voit une dégradation précoce, l'ouvrage d'un siècle renversé en un jour. Les maux ne sont pas consommés, sans doute, dans un si court

espace, & cela même est un mal. Dès que la machine est ébranlée, on est certain de sa chute, & l'on a la douleur de voir chaque jour se détacher une partie de l'édifice.

Si tous les malheurs sont déjà si sensibles, à une époque où la secte ne fait que de se montrer avec succès, que fera-ce quand le temps aura familiarisé les hommes avec les absurdités? Car tel est l'esprit humain; le temps l'accoutume aux objets les plus bizarres. Les mystères se célèbrent aujourd'hui dans des lieux retirés & presque inconnus; dans vingt ans ils se célèbreront dans des temples. Pour quiconque observe, le changement est rapide. Nous voyons aujourd'hui des hommes parvenir, qui s'étoient volontairement plongés dans une utile obscurité; des panégyristes effrontés, s'attacher au char de ceux qui s'estimoient heureux quand ils obtenoient de l'indulgence; des militaires, jusqu'ici placés au temple de la gloire, aller brûler leurs lauriers aux pieds de gens qui les caressent pour les avilir, ne pouvant se déguiser que leurs louanges entachent quiconque les accueille.

Nous voyons encore des hommes qui, dans les commencemens d'une époque nouvelle, se déclaroient généreusement pour le parti de la vérité, le désertent peu à peu, trouver possible ce qui leur avoit paru absurde, se lier, sous prétexte de se faire instruire, devenir un apôtre zélé, en croyant n'être qu'un défenseur équitable.



CHAPITRE XV.

Moyens divers d'affoiblir le crédit de la Secte.

C'EST vous que la terre implore, vous, dépositaires des sciences & du génie! Loin de vous les ménagemens calculés sur les orages de l'avenir. Ce n'est ni par des vérités générales, ni par des allusions dont l'amour propre détourne le sens, ni par des allégories au-dessus de la sagacité du vulgaire des lecteurs, qu'il faut combattre un fléau menaçant les Rois, les nations, la société; c'est en démasquant les sectaires, c'est en les dénonçant. Que cette guerre exigera peu de courage, si les gens de lettres réfléchissent que les Rois ont bien plus besoin de leurs lumières créatrices, qu'eux n'ont besoin de leurs chétives pensions. Que seroit un pays sans Jurisconsultes, sans Prêtres, sans Médecins, sans Ingénieurs, sans Architectes, sans Arithméticiens, sans Artistes, sans Gardiens de l'Histoire. Le Peuple immense que les sciences forment, polissent, existeroit sans Rois; mais les Rois n'existeroient pas sans lui, ou ils régneroient sur des brutes, sur des champs agrestes, sur la terre de feu. Que l'homme honnête, sincère & vraiment instruit apprenne donc à s'estimer, non pour se livrer à un fol orgueil, qui obscurceroit ses talens & affoiblirait ses moyens; mais pour nourrir ce courage de l'ame, qui est la première des vertus, ou plutôt le foyer où toutes s'épurent & se renforcent.

PREMIER MOYEN.

Ecrits des Gens de Lettres.

Quels moyens emploiera-t-il ? D'abord il faut malheureusement employer la génération présente : les soins doivent se porter sur celle qui la suit. C'est en faisant adorer & respecter la vérité, c'est en représentant la Religion sous les traits de la Sagesse, c'est en substituant l'art de raisonner juste aux puérités des premières écoles, aux fictions poétiques, & aux figures de l'éloquence trop prises. C'est en faisant des hommes, & non des Rhéteurs ; des Jurisconsultes, des Naturalistes, que l'esprit prendra une forme rebelle aux erreurs qui s'en emparent avec tant de facilité.

SECOND MOYEN.

Inspirer le goût de la lecture.

Pourquoi les absurdités les plus révoltantes trouvent-elles un si facile accès ? C'est, il faut l'avouer, parce que personne ne lit. Je souffrais tout-à fait les peuples semés dans les campagnes ; & j'ose avouer qu'il n'y a pas dix personnes sur mille qui cultivent leur esprit. Il n'y en a pas cinq qui soient éclairés, il n'y en a pas un sur mille qui soit profondément instruit (Note XVI). Ce calcul effrayant n'est malheureusement que trop juste. La première cause de cette indifférence pour la lecture, c'est qu'il y a trop peu d'avantage à dévouer la jeunesse à l'étude. Les places qui rapportent vulgairement de l'honneur, sont aussi les plus lucratives, & presque toutes réservées pour l'ignorance titrée. La seconde cause,

c'est que rien n'est plus rare que des Professeurs qui sachent communiquer leurs lumières. Le talent d'enseigner est le dernier période de la clarté de l'esprit. Peu de Maîtres connoissent l'art difficile d'éveiller le desir de savoir. Dans les éducations privées, les Précepteurs sont pédans ou ils ne sont rien. Et de toutes les conditions de la vie, peut-être n'en est-il pas une où il soit aussi rare de trouver un homme au niveau de sa place.

TROISIEME MOYEN.

Nouvelle Education.

Une éducation soignée conduiroit à un remède bien efficace. C'est un voyage sagement dirigé, pour ceux à qui la fortune le permet, & il en est à qui leur position l'ordonne. Les idées s'agrandissent dans les espaces qu'on parcourt. On apprend en Angleterre à rougir de la crédulité; & quoique cette Isle célèbre renferme des espèces de Sectes, toutes aussi humiliantes pour la raison que le Janénisme, les Moraves, les Hernhutes, du moins tient-elle les Saint-Germain, les Cagliostro à une grande distance. Elle renferme, au besoin, les Gordons. Dans d'autres pays l'application au commerce, en Suisse l'agriculture, le plaisir en France, les beaux arts en Italie, l'histoire naturelle dans quelques contrées de l'Allemagne, le fanatisme de la liberté en Amérique, distraient de ces pensées sombres & fanatiques, qui exercent leur empire avec trop de succès dans quelques parties du Nord.

QUATRIEME MOYEN.

Réforme dans l'Ordre des Francs-Maçons.

Je ne balancerai pas à présenter pour remède une grande réforme dans la Maçonnerie. Mais cet article délicat est susceptible d'une explication bien détaillée ; & je prie le Lecteur de peser scrupuleusement mes paroles.

L'Ordre des Francs-Maçons peut être moins ancien qu'on ne croit (Note XVII), mais répandu sur toute la terre , a pour objet la charité , l'égalité des conditions , & la parfaite harmonie. L'Angleterre est son berceau, quoique les observations de l'Historien d'Alsace aient cependant répandu quelques doutes. Leur régime a été tour-à-tour gâté , épuré , réformé , perfectionné. L'Anglois plus constant obéit aux mêmes loix depuis des siècles ; le François , toujours avide de plaisir , mêle un peu de gaîté aux choses les plus saintes. Le Germain , plus solide , a voulu porter l'institution à un degré plus sublime. Les assemblées ont un but estimable. Un seul individu plein de zèle est souvent réduit à des vœux stériles ; car que peut un seul homme contre le malheur général ? Mais le grand nombre qui contribue à telle & telle opération peut beaucoup ; & c'est au point que deux Loges dans une ville en ont fait quelquefois disparaître la mendicité.

Après cette profession de respect bien sincère , je me permettrai d'observer que des abus s'y sont glissés. Quelquefois il a servi de prétexte à la dissipation outrée , comme d'asile au fanatisme , & plus souvent prêté son régime , ses temples , ses orateurs , à la secte des

Illuminés , ainsi que nous l'avons plus am-
 plement établi. Il s'agiroit donc de conser-
 ver cette société bienfaisante , & de prévenir
 les abus (Note XVIII) , & d'imiter plutôt
 l'Empereur qui la garde avec des modifica-
 tions , que Naples qui la chasse avec igno-
 minie. Ne seroit-il pas possible de diriger les
 Francs-Maçons même contre les Illuminés,
 en démontrant que pendant qu'ils travaillent
 à conserver l'harmonie dans la société, ceux-
 ci jettent par-tout les semences de la discorde,
 & préparent la destruction des Francs-Maçons
 dans tout pays où la succession des règnes
 amenera seulement une fois un Souverain phi-
 losophe (Note XIX). Si dans les beaux jours
 de Frédéric on eût mis sous ses yeux le ta-
 bleau du mal, il eût porté la coignée à la
 racine , & renversé l'arbre , au lieu de cou-
 per les branches parasites. Les Francs-Maçons
 remédieroient donc à de grands maux s'ils dé-
 truisoient , 1^o. les chapîtres, les assemblées
 mystérieuses des hauts grades ; 2^o. s'ils sup-
 primoient les contributions extraordinaires,
 & se bornoient aux modiques dépenses de
 l'entretien d'une Loge ; 3^o. si les Loges Ecof-
 foises obtenoient des Gouvernemens la sup-
 pression des Loges Eclectiques , Sinzendorf-
 fiennes, Réformées ; 4^o. s'ils ne choisissent
 pour orateurs que des personnes connues pour
 avoir un peu de philosophie dans les princi-
 pes , & de vraies lumières , pour démasquer
 au besoin les vues hypocrites des Illuminés.
 L'effet de ces moyens ne sera ni rapide ,
 ni complet ; mais il commencera une révolu-
 tion. Si les Francs-Maçons ne peuvent exister
 avec les modifications , je le dis à regret,
 alors il vaudroit mieux qu'ils n'existassent

pas. Le bien qu'ils font ne peut-être comparé au mal qu'ils occasionnent.

CINQUIEME MOYEN.

Le Ridicule.

C'est au Théâtre qu'il faudroit confier l'anéantissement de cette Secte ténébreuse. Les Souverains protecteurs ne permettroient pas sans doute qu'elle fût jouée sous leurs yeux. Mais il existe encore des contrées d'où les Illuminés sont proscrits. Si deux ou trois Théâtres en faisoient justice, les plaisanteries circuleroient, on feroit par-tout l'application de traits heureux; on citeroit le nouvel Aristophane. Le ridicule entache, la considération baïsse, & bientôt l'on déserte un Parti devenu le sujet des sarcasmes universels. Ce n'est pas un paradoxe de dire que l'État a besoin d'un Molière, peut-être plus que d'un Bourdaloue. Nous jouïssons tous les jours des bienfaits du premier, & nous ne voyons plus de traces de l'éloquence du second. Je n'insiste pas sur une doctrine dont il est si facile d'abuser & si difficile de démontrer l'erreur.

Si jamais les hommes ont fourni un beau sujet à la verve comique, c'est dans la bizarre association des Vilionnaires. La foiblesse de la crédulité, le travers des esprits faux, ce que nous appelons *bêtise*, c'est-à-dire l'impuissance de mettre deux choses ensemble, les détours de l'hypocrisie, la mal-adresse des menteurs, les frayeurs ridicules deviendroient une source féconde de plaisanteries sous les pinceaux de quelque Plante moderne. Et tandis que l'honnêteté, la délicatesse, nous reprochent quelquefois le ris que nous

arrache l'image de nos défauts présentée avec une spirituelle malignité, ici la vertu, la probité, devroient se réjouir d'entendre crier les victimes sous le stylet de l'épigramme ou sous la verge de la satire. La commiseration alors deviendrait une espèce de crime; & ceux à qui la nature n'a pas donné le talent d'aiguïser une épigramme, doivent s'en dédommager par la publicité de leurs suffrages, & l'ivresse de leurs applaudissemens.

La Nation qui a le plus besoin de remèdes est peu sensible au sel de l'ironie, & sa langue est peu propre à le répandre. On voit naître cependant l'aurore d'un goût plus épuré; & quatre ou cinq Pièces, depuis quelques années, font présumer que le Théâtre pourroit employer le langage de la raison soignée & de l'esprit délicat.

En vain l'on s'efforce de rabaïsser les Ouvrages périodiques, ce sont ceux cependant qu'on lit; c'est histoire du moment, des découvertes, des belles actions. Les Témoins existent; les Personnages sont en scène. Ils confirment ou démentent les présages; ils entretiennent l'espérance. Les Journaux sont les annales des Nations; c'est ce dépôt historique tant vanté chez les Chinois, & moins réalisé peut être que parmi nous. Il y en a de consacrés à l'Art Militaire, à l'Agriculture, au Commerce, à la Physique, à la Religion; pourquoi n'y en auroit-il pas un qui enregistreroit les erreurs de l'esprit humain, & spécialement celles qui tendent à la destruction de la Société? Les Ephémérides du Citoyen en France ont inspiré le goût de l'économie rurale. Cette science s'est étendue sur différentes branches du Gouvernement; on a étudié sa marche mystérieuse, vérifié les



abus soupçonnés, présenté les remèdes. De la les ouvrages sur la Théorie de l'Impôt, sur les Droits du Peuple, sur la Perception. MM. Quéfnay, de Mirabeau, Beaudeau, le Thrône, Dupont, Turgot, & tant d'autres, ont rendu des services répétés à leur patrie. Pourquoi ne pas espérer le même succès d'un ouvrage dirigé par des plumes réfléchies, contre des ennemis si foibles, quoique si dangereux, qui, semblables à ces oiseaux nocturnes, perdent leur existence à l'aspect du soleil. Il ne faut pas les combattre, mais les faire connoître. Rien ne peut mieux servir un tel projet, qu'un ouvrage qui, par sa nature, est l'ouvrage de tout le monde, où chacun est appelé à déduire ses preuves; ouvrage qui, sans être approuvé du Gouvernement, a cependant une espèce de sanction, & distribue promptement les vérités dont on le rend dépositaire.

Ces moyens sont foibles, incertains; qui plus que moi est pénétré de leur insuffisance! Ils seront augmentés par des Citoyens qui ne désespèrent pas encore de la Patrie. Quant à moi, que les circonstances ont mis dans la nécessité cruelle d'approfondir la perversité de la Secte & de connoître l'étendue de ses ravages, j'avoue que mon espoir chancelle & que mon courage est presque abattu; je vois toutes les passions intéressées à soutenir le système des Illuminés; je vois les Chefs des Nations précipiter leurs Peuples dans l'abyme; & le mal est d'autant plus irremédiable, qu'il croient verser sur eux des torrens de lumière & rehausser leurs conditions; je vois que les Chefs de la Secte, devenus aussi les dominateurs des Rois, devraient abdiquer l'autorité qu'ils ont usurpée & renon-

cer aux trésors dont ils disposent. Je vois que tous les grands ressorts dont la Société fait un usage précieux pour retenir les penchans des hommes , tels que la Religion , la Loi, sont sans force pour rompre une association qui s'est fait un culte , & se met au-dessus de toute législation humaine. Je vois enfin un enchaînement de calamités dont le terme se perd dans la nuit des âges , semblables à ces feux souterrains dont l'insatiable activité dévore les entrailles du globe , & qui s'échappent dans les airs par une explosion violente & dévastatrice.

Eh ! pourquoi , s'écriera-t-on, nous inspirer votre découragement ? Vous, répondriez-vous que vos craintes ne sont pas exagérées ? que nous reste-t-il à tenter, si le mal est sans remède ?

La plupart des hommes sont si loin de pouvoir répéter cette objection, qu'à peine croient-ils à l'existence du fléau qui les accablera. Dès l'instant qu'on en fera convaincu, le coup essentiel est porté à la Secte. Les hommes vrais, voués à la Patrie, amis de la vertu, feront une ligue contre tout ce qui sera suspect. Je sonne l'alarme, non pour que l'on épouse mes craintes & que l'on suive ma bannière, mais pour qu'une inquiétude salutaire descende dans tous les cœurs. Pour se délivrer de ce trouble secret, chacun interrogera ses oracles: de cette multitude de réponses naîtra un accord d'opinions qui soulagera les esprits. Le mal même est pire que le vague désolant de l'incertitude. Un des hommes les plus savans de ce siècle, répondit à un de ses amis qui lui disoit; Est-ce donc un si grand mal que cette association des
Théosophes;

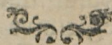
Théosophes ; „ ce n'est pas un mal , c'est
 „ l'assemblage de tous les maux.

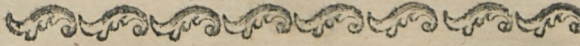
Si l'on pouvoit dire tout ce que l'on fait,
 en ne disant cependant que le vrai, quel ef-
 frayant tableau on offriroit! Mais cela même,
 qu'on est obligé de se taire, qu'annonce-
 r'il ?

Au reste, si dans le cours de cet Essai, où
 je n'ai pas dû penser au style, je m'étois
 éloigné de cette sage modération, qui est
 presque toujours aux dépens de l'utilité géné-
 rale, peut-être serois-je excusable, si l'on ré-
 fléchit que je suis à chaque instant interrom-
 pu par une calamité nouvelle. Tantôt c'est
 un Être retiré de la boue, du mépris, pour
 être remis en lumière, & pour enlever une
 place à ceux qui avoient le droit d'y préten-
 dre; tantôt c'est le conseil de l'ignorance il-
 luminée, qui précepte une Nation dans des
 démarches dont un siècle peut-être n'effacera
 pas l'imprudence. C'est toujours un nouveau
 pas vers la décadence, spectacle d'autant
 plus désolant, qu'il ne laisse pas même l'es-
 poir d'un meilleur fort.

O toi qui remplis la terre des hauts faits &
 des grandes vertus, Renommée! porte ailleurs
 ta trompette harmonieuse, & plains la desti-
 née de l'Autrichien & du Hongrois, qui vont,
 pour une cause étrangère, braver le feu du
 canon, les horreurs de la peste, & la cruau-
 té de l'esclavage; dis le courage magnanime
 de ces Magistrats, qui emportèrent l'honneur
 des Loix dans les langueurs de l'exil, & ai-
 mèrent mieux sauver les débris de la Magistrature
 pour les rassembler dans des temps plus
 heureux, que de légitimer le coup qui les
 frappoit en en reconnoissant l'autorité; ra-
 conte aux Nations amies de la liberté, que

les Patriotes se préparent à renaître de leurs cendres, & amassent la vengeance pour la faire éclater dans des temps plus prospères; apprendis à l'Europe timide par l'exemple d'un Pontife raisonnable, l'usage qu'elle doit faire de ces trésors, inutiles à la gloire des Saints, qui, s'ils existent, méprisent les pué- rilités de la terre. Mais ensevelis dans un silence salutaire, les honteuses opérations de l'incapacité orgueilleuse, les barbaries & les pillages des brigands stipendiés, les outrages multipliés, faits aux manes de Grands Hommes. Ne publie jamais qu'un Capitaine, encore plus emporté que va- leureux, compte pour rien les victimes immolées à son ambition, pourvu que leur sang fasse croître les lauriers; laisse dans un officieux oubli des noms indignes d'être connus, & le plus grand de tes bienfaits sera de leur épargner la honte de paroître dans l'Histoire; étends un voile épais sur les odieu- ses intrigues filées par des hommes qui ont conspiré la honte des Souverains, manœuvres indignes qui laissent les services sans récom- pense, la vertu sans honneur, le talent sans protection, la vérité sans hommage, la Pa- trie sans gloire, le Trône sans appui, le génie sans emploi, la Société sans harmonie, les cœurs sans amitié, l'esprit sans ressort, la raison sans exercice, le malheureux sans asile, le sage sans espoir, & les Rois mêmes sans sûreté.





N O T E S.

NOTE PREMIERE.

Et vingt autres Théosophes, dont les noms devoient avoir le sort de leurs talens, c'est-à-dire, demeurer à jamais inconnus.

ILS sont répandus dans toute l'Allemagne & connus par des livres mystiques, ou des correspondances hiéroglyphiques. Il existe à Weimar un M. B.... Pontife révééré de cette nouvelle Eglise, honnête homme d'ailleurs, mais tourmenté du désir de jouer un rôle; à Schleswick, deux frères qui jugent de la validité des miracles & canonisent les Saints de la Franc-Maçonnerie éclectique; à Breslau, un militaire fanatique, plein de vertu & de courage, mais tellement aveuglé par les Coriphées de la Sette, qu'il se battoit pour eux comme il s'est battu pour la patrie; à Hambourg, une Société ignorée de la multitude, mais faisant des profélytes qu'elle disperse dans la Prusse & dans la Suede. Peu de villes en un mot où il n'y ait des chaires d'erreur.

NOTE II.

Un banquier met Melchisedech au dessus de Jesus-Christ.

CE n'est pas ici le lieu de faire une dissertation complète; mais le Banquier n'est pas le premier qui ait risqué une pareille opinion. Il est vrai que ses partisans disent que Melchisedech est un personnage allégorique, qu'ils revêtent de caractères propres à la divinité. On peut, sur ce sujet, appaiser sa curiosité dans la disser-

tation sur Enoch , dont Voltaire a fait usage dans ses questions sur l'Encyclopédie.

N O T E I I I .

On ne peut pas dire que le Système visionnaire ait remplacé la Philosophie.

IL est vrai que des femmes , jadis aimables , au lieu de donner dans la dévotion , se jettent dans la Théologie ; que les gens du monde se mettent à faire les théologiens , & qu'il y a une disposition à la crédulité , inconnue même sous la fin du règne de Louis XIV. Il semble que les hommes ne puissent jamais que changer d'erreur , & qu'ils soient condamnés à être dominés par des philosophes audacieux ou par des raisonneurs crédules.

N O T E I V .

Ils étoient gouvernés par un seul homme plus despotiquement que par le Monarque le plus absolu.

MALHEUREUSEMENT il faut convenir que c'est ainsi qu'on doit gouverner les hommes , quand on veut les employer avec utilité. La justice doit être sévère ; en matière de gouvernement , l'extrême sévérité n'est guere que le despotisme. Les royaumes , les armées , les grands corps ne peuvent subsister que lorsqu'ils sont tenus par une volonté ferme. Je sais bien que ce raisonnement admet beaucoup de nuances , mais je sais mieux encore que dans la pratique elles s'effacent.



NOTE V.

Ou les séances de la rue Platrière.

IL y a eu dans cette rue une espèce de Temple dont le grand-sacrificateur étoit M. d'E****, celui qui vient de s'opposer à l'enregistrement de l'Edit en faveur des Protestans. Le Magnétisme étoit le prétexte, mais le but étoit une exhortation à remonter aux sources cachées de toute lumière, renfermées dans la Théosophie. On distribuoit un petit imprimé, sur lequel étoit aussi un amas de gravures hiéroglyphiques. On se moqua du billet, du prédicateur, de l'institution; & elle est tombée, du moins pour le moment. M. d'E**** dressera ses treteaux, quelqu'autre part. Il faut qu'il *prêche* ou qu'il *remontre*. On commence cependant à lui rendre la justice qui lui est due; si les visionnaires s'approchent, les gens sensés se retirent.

Cet homme a diminué de beaucoup le bienfait que le Gouvernement destinoit aux non-Catholiques. A force d'ameuter, de crier au scandale, il a formé un parti; pour appaiser un Corps toujours prêt à prendre feu, on a cherché des tempéramens & affoibli une grace qui ressembloit à une justice. Si des plumes courageuses avoient mis M. d'E**** à sa place, on lui eût ôté le pouvoir de nuire: mais tout est libelle aux yeux de certaines gens. Les méchans & les imbécilles ont tant de protecteurs, qu'ils jouissent de la liberté qu'ils enlèvent aux autres.

NOTE VI.

Ou les nocturnales de Berlin.

„ MONSIEUR de accablé sous les affaires d'Etat, & qui ne peut donner de son temps précieux qu'à

des Banquiers juifs , a cependant trouvé le moyen de décorer dans la maison une salle mystérieuse , pour évoquer les esprits , & faire les cérémonies du culte reçu dans le jésuitisme. Cette maison a été vendue au Roi , qui doit en faire présent à M. *Dubosc* , l'un des Grands-Prêtres de cette religion. Dès l'avènement du Roi au trône , ce lieu fut consacré aux opérations magiques. Mais comment réunir Jésus & Bélial ? Cette question n'embarrasse pas des apôtres qui savent faire des profélytes à leur religion par une douceur hypocrite. La forme de cet appartement enchanté est carrée ; l'un des côtés est garni de petits fourneaux , dans lesquels se consume le mystère de la fumigation. Au milieu de ce temple est une petite élévation , sur laquelle paroît l'Esprit sous un voile blanc , voile tissé en France , & qu'on fait venir de ce royaume où l'on trouve seulement les qualités qu'on lui attribue. Ce voile dérobe aux yeux des spectateurs aveugles , un homme qui s'introduit sur la monticule , lorsque l'heure des charlataneries approche : l'imposteur qui se prête à cette tromperie grossière , est ventriloque , & imite assez bien le langage que la crédulité a prêté aux esprits. Non content de cette innocente supercherie , les coins du temple sont garnis de miroirs magiques , dans lesquels se représentent ceux que l'on conjure. Un grand Seigneur assiste souvent à cette cabale d'un nouveau genre ; mais l'impression est si forte sur lui , qu'il ne peut y résister qu'avec le secours de gouttes restaurantes. Elles sont de la composition du ventriloque *Steinert* , qui reçoit cinq cents écus de pension de cet auguste profélyte , pour l'art de distiller ce philtre magique & confortatif. Il est sous-entendu qu'on donne à cette jonglerie tous les dehors d'une fête religieuse , qu'on met dans la bouche muette & éloquente du ventriloque des expressions ascétiques , & qu'on prend toutes les précautions pour envelopper le tout des nuages du mystère. Que penser maintenant d'un état où les Chefs de cette imposture combinée tiennent le premier rang , soit dans les

affaires civiles, soit dans les militaires ? Que dire, quand on voit que c'est par ce cabinet d'épreuves que doivent passer les sujets que placent les B... & W.... Ces messieurs ont un art perfide pour séduire les esprits tendant à la crédulité, & à les conquérir au jésuitisme. Ils font un mélange adroit de leurs connoissances occultes & de leur crédit connu ; ils promettent la fortune ou des distinctions, s'emparent des premiers de l'Etat, & assurent ainsi un certain nombre de suffrages à leurs coupables opérations. Enfin ils cachent leur ambition esfrénée sous une apparente modération, & confondent la Maçonnerie, les Illuminés & les Martinistes ; ils emploient les erreurs populaires à leur système, & s'élevant au-dessus, se nomment citoyens du monde ; ils graduent les confidences, les préparations avec beaucoup d'art, & même redoublent de prudence, depuis que des adeptes ont été transfuges de leur ordre, ne pouvant appaiser leur conscience révoltée à la vue des horreurs qui sont naturalisées dans cette secte. Mais ces vertueux apostats n'ont pu révéler les mystères, soit parce qu'ils avoient proféré des sermens, soit parce que leurs jours étoient menacés ; c'est ce qu'on a vu dans la maniere dont ils ont masqué leurs vrais sentimens.

„ L'exemple des Cagliostro, des Lavater, prouve que les Rois, les Ducs, les Grands de ce monde ont un invincible penchant pour ce qui est surnaturel, mais sans en devenir plus sages ou plus humains. Quel peut donc être le motif qui fasse descendre l'orgueil des Rois à ces viles confréries, où, malgré les dehors du respect, on ne fait que basouer leur ignorance & leur crédulité. S'il y avoit un secret dans cet ordre, ce seroit précisément les Grands qui ne l'apprendroient pas. Comment peuvent-ils être fascinés par des gens qui jamais ne peuvent servir un Etat, puisque leur correspondance, leurs machinations, leur apostolat doivent prendre un temps que les affaires réclament ; ils veulent faire revivre les magiciens d'Egypte ; mais le siecle des Pharaons est passé, & malgré leurs efforts, il ne s'en trouvera pas

un second. Dès qu'ils apprennent que , dans quelques parties du monde que ce soit , il y a un homme instruit , ou réputé tel , ils l'appellent ; & ce nouveau fardeau pour l'État , lui pèse en raison de sa naissance & de son habileté. „

(*Lettres secretes ou Correspondance sur les premiers temps du règne de Frédéric-Guillaume.*)

NOTE VII.

Ceux-là le salon des oubliettes.

MAISON de plaisance du Cardinal de R. , château situé à Ruelles , bourg à deux lieues de Paris. Un financier depuis en est devenu possesseur. Il imagina qu'un trésor y étoit enfoui ; ordonna des recherches , trouva un puits fermé , au fond duquel étoient les ossemens d'environ quarante cadavres. C'étoient autant de victimes immolées à la sûreté du tyran.

(*Corresp. litt. secreta.*)

NOTE VIII.

Et que le Journal de Berlin a fait connoître.

Nous voulons parler de *Monatschrift* , fort supérieur à tous les Journaux de Berlin , & à la plupart de ceux de l'Europe. On lui a reproché de trop s'appesantir sur les affaires des Illuminés. Y a-t-il aujourd'hui un sujet plus important pour l'Allemagne ? Quand cet ouvrage périodique y seroit consacré tout entier , ce seroit un grand bien pour la raison & pour l'humanité. Assez d'autres nous apprendront que Damis a fait une comédie , que Cléon a donné un joli roman : qu'il y ait au moins un homme d'esprit , vrai philosophe , à la poursuite de l'erreur. C'est ce Journal qui nous a conservé l'anecdote suivante.

Lettre sur une anecdote de Swedenborg.

Dans le N^o. de Janvier 1788, il est question de Swedenborg, de ses sentimens mystiques, de ses prétendues apparitions, & de l'imbécille fanatisme qui, de nos jours, accrédite pareilles extravagances. Je n'appartiens pas à la secte des visionnaires, je n'ai pas pris ouvertement parti contre eux, quoique je regarde leurs chimères, comme nuisibles, & que je mette au rang des devoirs, d'empêcher, autant qu'on le peut, les progrès de l'erreur. C'est dans cette vue que je vous communique l'anecdote suivante.

En 1771, une personne que je ne puis nommer, après m'avoir vanté les opinions de Swedenborg, me prêta un extrait de ses œuvres. Dans la préface se trouvoit un de ses miracles très avéré, c'étoit celui-ci.

„Peu la Reine de Suede Louise Ulrique avoit chargé Swedenborg de savoir de son frere, mort depuis quelques années (*), la raison pour laquelle il n'avoit pas répondu à une certaine lettre qu'elle lui avoit écrite. Vingt-quatre heures après, Swedenborg apprit à la Reine le contenu de sa lettre, que personne, excepté son frere & elle, ne pouvoit savoir. Confernée, elle fut forcée de reconnoître dans ce grand homme une science miraculeuse. „

Que répondre aux faits, surtout quand ceux qui les rapportent, appellent en témoignage des personnes encore vivantes ? Peu de temps après je fus à Stockholm ; j'entendis parler rarement de Swedenborg : ses chimères y avoient peu de partisans, & l'on ne racontoit ses merveilles que comme des folies. Malgré cela, j'ai des raisons de croire que dès-lors la société qui se nomme philanthropique, existoit, & travailloit à illaminer les esprits ; mais jetté dans le tourbillon de la Cour & du grand monde, je m'occupois

(*) Le feu Prince de Prusse, mort en 1758, frere de Frédéric II, & pere du Roi d'aujourd'hui.

fort peu des assemblées mystiques. J'eus cependant occasion de parler à la Reine-mere de Swedenborg; elle me raconta avec une forte persuasion, l'anecdote de la lettre, & quiconque a connu cette sœur éclairée du grand Frédéric, sait qu'elle n'étoit rien moins que fanatique, & que la trempe de son esprit étoit toute opposée à pareilles chimères. Cependant elle parut si convaincue des connoissances surnaturelles de Swedenborg, qu'à peine avois-je le courage de hasarder quelques doutes, ou des soupçons sur une intrigue secrète d'ailleurs; un *je ne suis pas facilement dupe*, termina toute contradiction.

Il fallut me taire, & attendre un moment plus favorable. Le lendemain, j'allai voir le vertueux chevalier *Beylon*, chez lequel je trouvai un des Suédois les plus éclairés, le comte F. La conversation tombe sur Swedenborg. Je raconte ce que la Reine m'avoit dit. Le vieux Chevalier regarde le Comte: tous deux sourient, comme s'ils connoissoient les ressorts secrets de cette histoire; je montraï de la curiosité, & voici comment M. Beylon éclaircit le mystere.

On regardoit la Reine comme le mobile principal de cette révolution survenue en Suede, l'an 1756, & qui coûta la vie à MM. de *Brahé* & de *Horn*. Peu s'en fallut que le parti qui triomphoit alors, ne lui demandât compte du sang versé. Dans cette situation critique, elle écrivit au Prince de Prusse son frere, pour lui demander le secours de ses conseils. La Reine ne reçut point de réponse. Le Prince étant mort peu après, elle n'apprit jamais la cause de son silence. Lorsqu'elle chargea Swedenborg, devant les sénateurs Comte de T. & de H., d'aller le demander aux esprits, le Comte de H., qui avoit intercepté la lettre, savoit aussi bien que le Comte de T., pourquoy Sa Majesté n'avoit pas reçu réponse. Tous deux résolurent de profiter de cette singuliere circonstance, pour faire parvenir leurs avis à la Reine, sur diffé-

rens objets qu'ils espéroient lui rendre véritables. Ils vont, en conséquence, trouver le visionnaire pendant la nuit, & lui disent sa réponse. Swedenborg, au défaut d'inspiration surnaturelle, saisit cette révélation, court le lendemain chez la Reine, & dans le silence de son cabinet, il lui dit que l'ame du Prince son frere lui est apparue, & l'avoit chargé de lui annoncer, qu'il n'avoit pas répondu, parce qu'il avoit désapprouvé sa conduite; que sa politique imprudente & son ambition étoient cause du sang répandu, qu'il lui ordonnoit de sa part de ne plus se mêler des affaires d'Etat, & surtout de ne plus exciter des troubles dont tôt ou tard elle seroit la victime.,,

„ La Reine, jettée dans la plus grande surprise, de ce moment crut aux Esprits, à leur interprete Swedenborg, sans cependant entrer dans aucuns détails qui passent confirmer ce qu'il avançoit. Les Seigneurs Suédois qui venoient d'administrer à la Reine cette médecine morale & politique, se gardèrent bien d'en parler, puisqu'elle ne leur eût jamais pardonné, même après la révolution de 1772.,,

„ Tant que la Reine a vécu, peu de personnes, en Suede, ont su cette anecdote, & voici comment elle s'est découverte.,,

„ Le vieux chevalier Beylon, qui par hasard passa à trois heures du matin par le *Sudermann*, où Swedenborg demouroit, vit les deux sénateurs sortir furtivement de sa maison. Il avoit été présent lorsque la Reine donna la commission à Swedenborg: d'après cela il devina facilement le plan, se tut, content de ce que la Reine avoit reçu cette façon.,,

„ Voilà la clef d'une histoire, qui vraisemblablement a valu plus d'un adepte à la secte théosophique. J'atteste la vérité de cette histoire qui, depuis, m'a été confirmée par une personne d'un rang supérieur.,,

„ Le chevalier Beylon m'a raconté beaucoup d'autres traits de Swedenborg qu'il avoit connu. Les uns

sont effacés de ma mémoire, les autres sont publics ; le plus grand nombre ne sont pas fort importants ,,

„ Il dépend de vous, Monsieur, de me nommer, si quelqu'un élève des doutes sur la vérité de ce récit ; si personne ne le contredit, je demeurerai sous le voile de l'incognito. Dans la solitude que je me suis faite, il ne me convient guere de rompre des lances avec les habitans de la nouvelle Jérusalem : avant de faire corps avec eux, j'attends qu'on ait trouvé la belle ville aux murs de jaspe, & qu'on ait donné une partie du pavé d'or pour caution ,,

Je suis, &c.

9 Février, 1788.

L'histoire de la Reine Ulrique a été si souvent racontée, qu'une explication étoit fort désirable, dans un moment surtout où le Thaumaturge trouve tant de sectateurs. L'auteur anonyme avoue des faits si clairs, & les appuie de circonstances si particulieres, que peu de personnes élèveront des doutes sur l'authenticité de son récit. Cependant, pour être tout-à-fait impartiaux, nous devons ici publier qu'une autre personne, également digne de foi, nous a éclairci le même fait d'une manière différente, c'est-à-dire en niant son existence d'après ce qu'il tenoit de la bouche même de la Reine. Telle est donc la seconde version :

„ Je trouvai à Stockholm ce bruit généralement accrédité. Swedenborg avoit donné à la Reine douairiere des nouvelles de feu le Prince de Prusse. On assure qu'elle n'avoit donné cette commission que pour éprouver la vérité de ses visions ; mais quel fut son étonnement, lorsque le Prophete, admis publiquement à une conversation, lui apprit tout ce qu'elle avoit demandé ,,

„ Ayant un libre accès auprès de la Reine, je saisis un jour l'occasion de lui demander la vérité des faits énoncés. Elle me répondit, en fouriant, qu'elle n'ignoroit aucun des écrits qui se répandoient, ni

les motifs des personnes qui les accréditoient contre leur propre conviction. „

Swedenborg s'étoit offert de prouver à la Reine la vérité des visions sur lesquelles sa croyance chanceloit étrangement. Elle parla des plans secrets d'après lesquels on avoit eu dans des tems de trouble, des intentions bien profanes à propos du don céleste de faire des miracles. Ceci se rapporte à la première version, qui suppose le Thaumaturge devenu l'organe d'un parti secret.

Ne se pouvoit-il pas que dans le premier moment la Reine eut cru sincèrement au pouvoir céleste de Swedenborg; mais que la réflexion l'amena à chercher une explication plus naturelle, & pour cacher ses soupçons, peut-être parut-elle croire toujours à la voie miraculeuse qui avoit tout révélé. Qui fait si Swedenborg ne lui a pas avoué toute l'intrigue (*).

L'abbé Pernetti, éditeur des Œuvres de Swedenborg, raconte que la Reine de Suede demanda au Théosophe, pour éprouver ses connoissances, le contenu d'une lettre qu'elle avoit écrite à son frere, & que Swedenborg l'avoit pleinement satisfaite; que dans son dernier voyage de Berlin, elle avoit admis quelques Académiciens à sa table: ceux-ci, lui demanderent la vérité de l'histoire de la lettre révélée, elle répondit: Oh! pour ce qui regarde l'histoire de la Comtesse de Mansfeld, celle-là est véritable. On lui redemanda une somme qu'elle avoit déjà payée; mais dont elle avoit égaré la quittance. Elle s'en plaignit à Swedenborg, qui, vingt-quatre heures après, lui dit que feu son mari lui avoit apparu pour lui apprendre où étoit la quittance. Elle se trouva en effet au lieu qu'il désigna. La vérité est que le papier

(*) C'est ce qui n'est point à supposer. Jamais Illuminé ne s'est confessé coupable de mensonge. L'aveu d'une seule imposture décréditeroit sa vie entière. Il est essentiel de passer pour infallible. Il n'y a pas de milieu entre le rôle d'homme divin & celui d'imposteur.

avoit par hazard servi de marque à un livre mystique, que le Comte avoit prêté à Swedenborg; & comme cette espece de livre se tenoit renfermé dans une armoire uniquement destinée à cet usage, le Prophete n'eut pas de peine à désigner le lieu dépositaire de la quittance.

Cette maniere de répondre prouve assez que la Reine ne croyoit point aux prophéties de Swedenborg. Elle l'appelloit fou, visionnaire, ce qui est assez synonyme; & quoiqu'elle lui reconnût des qualités, des lumieres, ce n'étoit pas un homme qu'elle estimoit. Si l'on résume ce que conta M. Beylon, & ce que la Reine a dit depuis, il n'est pas difficile de conclure qu'elle auroit découvert ou fortement soupçonné la fraude. Cela ne fait pas une démonstration; mais toute autre opinion est infiniment moins vraisemblable, & malheureusement c'est à quoi se réduisent nos connoissances historiques. Il suffit de prouver que les faits les plus généralement répandus chez les Illuminés ne soutiennent pas un moment le flambeau de la critique, & qu'on ne doit que le plus profond mépris à ces mal-adroites impostures ou à ces contes absurdes.

NOTE IX.

C'est ce qui arriva à ces mêmes Pauliciens, dont l'Impératrice Théodora fit égorger cent mille.

THEODORA se résolut de procurer efficacement la conversion de ces Pauliciens, ou d'en délivrer l'Empire, s'ils s'opposoient opiniâtement à leur véritable bonheur. Il est vrai que ceux à qui elle en donna la commission, & des forces pour y travailler, en usèrent avec trop de rigueur & de cruauté, parce qu'au lieu de s'appliquer d'abord à les ramener doucement & avec charité, à la connoissance de la vé-

fité, ils se saisirent de ces misérables, qui étoient épars dans les villes & dans les bourgades, & l'on dit qu'ils en firent mourir près de cent mille hommes dans toute l'Asie, par toutes sortes de supplices; ce qui obligea tout le reste à s'aller rendre aux Sarrasins, qui furent bien s'en servir quelque temps après contre les Grecs. Mais l'Impératrice, qui n'eut pas de part à cette inhumanité de ses Lieutenans, ne laissa pas d'en tirer cet avantage que l'Empire du moins fut nettoiyé de cette vermine durant son regne de quatorze ans..... *La Reine n'eut pas de part, quelle infipide flatterie!*

(*Mainbourg, Histoire des Iconoclastes, livre VI, page 263, édition de Hollande.*)

NOTE X.

Elle a presque éteint le régime des Jésuites.

BIEN des gens imaginent qu'ils existent encore sous des noms différens; que la Russie en conserve la sémence; & que dans chaque pays il y a des hommes dépositaires des loix, des principes, des secrets de la Société de Jésus. Qu'est-ce qu'une Religion sans culte? Comment des hommes ambitieux demeureroient-ils depuis vingt ans sous l'ombre, en attendant le moment incertain de la résurrection, & puis les temps de la vengeance? Il est imprudent de tout nier; mais aussi n'est-il pas injuste de tout croire? Si les Jésuites subsistent encore, du moins n'est-ce pas d'une manière propre à alarmer les Souverains. Sans la bulle destructive de Ganganeli, peut-être les armerions nous contre les Illuminés, comme Louis XIV & Madame de Maintenon les lancerent contre les Jansénistes.

NOTE XI.

S'il ne peut prévenir les effrayantes convulsions qui agitent les entrailles du globe, il en devine l'explosion.

MONSIEUR Dominique Salfano, horloger & mécanicien de la ville de Naples, a inventé un sismometre.

C'est un pendule dont la verge est longue de huit pieds & demi de Roi, depuis le centre d'oscillation à celui de la lentille, qui est en forme de poids. Il est soutenu par une sorte barre de fer enfoncée dans un mur principal.

Le poids est de trente-six livres de plomb sous le laiton qui le couvre.

Au bout du poids est attaché un pinceau de miniature, qui teint de telle liqueur que ce soit, par exemple d'encre de la Chine, marque la direction des impulsions terrestres sur un papier posé sur la boussole placée horizontalement & réglé par l'aiguille.

Quatre ou cinq pouces au-dessus du poids est suspendue une cloche du diamètre de quatre pouces, & de la figure de celle des pendules horaires.

Aux quatre points cardinaux de la périphérie, restent pendans, à égales distances, quatre battans attachés par des fils à la barre qui soutient le pendule. Ces battans frappant sur la cloche, servent à avertir l'observateur au moment des secousses.

Le premier essai de cette machine fut très-imparfait ; le second acquit de la perfection ; le troisième, que nous venons de décrire, fut achevé dix jours après les premières nouvelles de la secousse du 5 Février à midi & demi. Le pendule, jusqu'à présent, est resté immobile à tout autre ébranlement que ce soit, particulièrement

particulièrement à celui causé par le passage des voitures dans la rue très fréquentée de Maddalone au Jésus, & au coin de celle de la Cisterna d'ell'olio, où le respectable & modeste auteur travaille. C'est lui qui a ajusté dernièrement des pendules de Ramsden & y a ajouté du sien.

Le dernier tremblement qui renversa la Calabre, à la réserve de peu de jours, cette machine a été dans un mouvement continuel, tantôt plus tantôt moins, & quelquefois dans une direction & quelquefois dans une autre. Ce qui a été remarquable plus particulièrement, est que les coups les plus forts revenoient depuis dix heures & demie, environ jusqu'à une heure & demie après midi. Mais les plus violents venoient à midi. Ils recommençoient ordinairement depuis cinq jusqu'à huit heures, & depuis dix heures & demie du soir jusqu'à une heure & demie après minuit, toujours avec la même gradation.

(*Journal des Gens du Monde*, tome 7,
1784.)

NOTE XII.

Et c'est ce que nous venons de voir en Hollande.

C'EST sans doute pour verser moins de sang que dans le dernier pillage de la Hollande, les Prussiens avoient gagné, acheté, corrompu, comme on voudra, des régimens au service de ceux qui tenoient encore pour la Patrie. „ Qui n'ont tourné leurs armes que contre „ les lâches Stipendiaires du Stathouder. „ Ils ont résisté aux Prussiens entrés dans leurs pays contre la foi des traités, contre le droit des gens. . . . Ce font eux qui ont ruiné, pillé & saccagé des maisons; qui ont fait verser des larmes de sang à des épouses déso-

H

mères ; qui ont fait des veuves , laissé des mères éplorées en emmenant leurs enfans , en violant leurs filles.

(*Précis Historique sur la révolution qui vient de s'opérer en Hollande. pag. 26.*)

NOTE XIII.

Tel Epaminondas , un des plus grands héros de la Grèce.

Voici maintenant à quoi se réduisoit le prétendu secret qu'on révéloit aux dévots. Le Hiérophante leur annonçoit que ceux qui avoient d'abord été lavés dans les eaux de l'Ilisse & conduits enfin en procession au sanctuaire de Cérés, habiteroient , après cette vie mortelle , des Bosquets fortunés au fond des Champs Elysées , & y jouiroient de plaisirs ineffables qui ne devoient plus avoir de fin ; tandis que tous les autres humains , c'est à dire ceux qui n'avoient pas été initiés, seroient plongés dans les bourbiers du Ténare , & tourmentés à jamais par les supplices toujours renaissans de l'enfer poétique.

On n'exceptoit pas même du nombre de ces profcrits , le plus grand héros & l'homme le plus vertueux que la terre de la Grèce eût vu naître , c'est-à-dire Epaminondas qui n'avoit jamais été initié & qui ne pouvoit l'être selon les loix de son pays ; car les Thébains avoient , par un édit perpétuel & irrévocable , interdit tous les mystères nocturnes , & toutes les initiations nocturnes , quelque nom qu'on pût leur donner , & sous quelque prétexte qu'on cherchât à les introduire.

(*Recherches sur les Grecs , par M. de Paw , page 211 , tome 2.*)

*

NOTE XIV.

Qu'étoit-ce que Schroepfer, le Dieu des Illuminés.

MONSIEUR (*),

JE me flatte qu'un vieillard accablé de maladies & d'afflictions, paroîtra excusable à vos yeux, s'il répond un peu tard à la lettre dont vous l'avez honoré, il y a près de trois mois. En réfléchissant sur la matière dont vous me parlez, & qui mérite, sans contredit, l'attention la plus sérieuse, j'ai cru devoir jeter un coup d'œil sur la façon dont on pense aujourd'hui. Le Pyrronisme, suivant lequel d'anciens philosophes ont cru que, pour trouver la vérité, il falloit commencer par douter, ce principe que la paresse ou la crainte sembloient avoir endormi dans les siècles passés, s'est réveillé de nos jours, & encouragé par la liberté de penser & de dire tout ce que l'on pense, est, pour ainsi dire, devenu un principe général, au moyen duquel on se flatte de n'être plus, comme autrefois, la dupe des opinions vulgaires. Mais comme il arrive souvent que le remède qu'on emploie pour guérir un mal, en produit un autre, ce même principe, qui doit à servir à éloigner d'anciens préjugés, expose à en adopter de nouveaux. Le Sceptique, qui doute de tout, admet nécessairement la possibilité du vrai, aussi bien que du non vrai, & pendant qu'il doute de l'existence d'une chose, il doute aussi de sa non-existence; de manière qu'il est également disposé à ne rien croire, & à croire trop. C'est alors que l'incrédulité devient la mère de la superstition, & que le

(*) Cette lettre, dont nous ne pouvons nommer l'Auteur philosophe, est une pièce qui acquerrait un grand degré d'intérêt, s'il étoit permis de dire de quelle plume elle est sortie.

ridicule trouve des défenseurs, ou du moins des adhérens. On voit des esprits forts se lever de table parce qu'ils s'y trouvent treize. J'ai vu le marquis d'Argens fort inquiet, à cause d'une salière renversée, croyant que cela lui portoit malheur. Enfin, on a vu des hommes supérieurs, de grands génies, des philosophes profonds, régler leurs démarches sur les prédictions d'un visionnaire, assister très-dévotement aux assemblées d'un magicien, & se prêter aux artifices les plus grossiers d'un imposteur; le tout, parce que celui qui dit, peut-être que cela n'est pas, dit aussi, il se pourroit que cela fût. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans un siècle qui passe pour éclairé, on croie encore aux spectres & aux revenans. C'est avec raison que le sage doute, mais il ne s'en tient pas là: il examine, il pèse, il tâche de découvrir la vérité. Convaincu des bornes de son esprit, il n'entreprend jamais d'approfondir les mystères de la divinité, il respecte la vérité de l'Évangile, dont la doctrine pure & simple est si raisonnable, si consolante pour son cœur, si propre à le rendre meilleur, qu'il n'a garde de révoquer en doute cette source de sa félicité; & il s'abstient d'en former sur des dogmes peu essentiels, dont l'explication téméraire ne serviroit qu'à troubler son repos & celui d'autrui. Il ne foumet à ses recherches que les sujets qui en sont susceptibles, & dont le résultat peut être de quelque utilité. De ce nombre est, ce me semble, l'apparition des spectres; ou l'opinion qu'il arrive par fois que des esprits se font voir, revêtus, sans doute, d'un corps matériel, sans lequel ils ne seroient pas visibles. Je n'en conteste pas la possibilité, puisque je ne connois pas assez les propriétés de ces êtres incorporels, pour pouvoir juger s'ils ont ou s'ils n'ont pas la faculté de prendre un corps, soit aérien ou autre, qui les rende perceptibles à nos yeux: je me contente d'examiner les faits qu'on rapporte, & les témoins qui en déposent. Il n'est que trop probable que plusieurs de ces faits nous paroïtroient moins miraculeux, si nous connoissions mieux la nature, l'é-

tendue de ses loix , & le secret de ses ressorts. Vous avez entendu parler du fameux Schroeffer , qui , dans nos contrées & presque dans toute l'Allemagne , a tant fait de bruit. Ce cafetier , prétendu réformateur de l'Ordre des Francs-Maçons , vint à Dresde , où , au moyen de certains phénomènes , il fit tourner la tête à des Princes , à des ministres & à bien des personnes dont il avoit l'adresse de fasciner les yeux , & qui lui attribuoient des dons extraordinaires de la divinité , pendant que le docteur Crusius , plus heureux dans l'explication de la métaphysique que dans celle de l'apocalypse , le prit pour un émissaire du Diable , qui , par sa magie , confondoit l'esprit des humains. Il n'étoit cependant que bon physicien & trompeur hardi , qui , dans ses assemblées nocturnes , pour lesquelles il faisoit de longs préparatifs , où il n'admettoit que des élus & rassembloit force miroirs & lumières , fut produire de certaines formes que l'imagination des assistans , échauffée par le punch qu'on y buvoit & par toutes sortes de simagrées religieuses , prirent pour des ames évoquées de l'autre monde , dont il soutenoit que tous les habitans étoient à ses ordres. J'ai parlé à quelqu'un qui , y étant présent , a eu le courage de passer le doigt par une de ces figures ou ombres. Il m'a dit qu'il sentit d'abord un grand coup électrique , mais l'ayant , quelque temps après , lorsqu'il suoit & que sa main étoit humide , passé une seconde fois , le coup étoit bien moins fort ; ce qui semble prouver que l'électricité entroit dans ces opérations , & que ce n'étoit qu'une magie fort naturelle. Ledit Schroeffer , après avoir excroqué bien de l'argent à ses sectateurs , alla à Leipsick , & s'y tua d'un coup de pistolet. Ce suicide , que ses amis regardoient comme une suite malheureuse de l'abus qu'il avoit fait des dons que Dieu lui avoit octroyés , fut , avec plus de raison , expliqué par d'autres comme l'effet du désespoir où l'avoit mis la crainte que ses impostures ne fussent découvertes , attendu que les som-

mes immenses qu'il affairoit que les esprits apporteroient incessamment, n'arrivoient pas, & que dans un coffre qui, selon lui, devoit renfermer de grands trésors, & qu'un curieux avoit eu l'audace d'ouvrir, il ne s'étoit trouvé que de vieilles paperasses. Les hommes sont naturellement portés à croire au merveilleux & à le débiter, ce qui est la source de nombre d'exagérations & de mensonges. Par la même raison, on saisit avec empressement les circonstances qui frappent, sans faire attention à celles qui rendent la chose explicable. Les moins crédules ont rarement l'occasion de faire les recherches nécessaires; quelquefois ils en sont même empêchés par des ordres supérieurs, qui suppriment tout ce qui a rapport à une apparition qui pourroit alarmer les personnes dont on croit qu'elle menace les jours. La reine de Prusse vient de donner un pareil ordre, à l'occasion de la femme blanche, qu'elle, aussi bien que ses dames, croient avoir vue, & qui paroît, dit-on, toutes les fois que quelqu'un de la famille royale doit mourir. Tout Berlin s'occupe actuellement de cette femme blanche, dont on n'a jusqu'ici pu parvenir à découvrir la chaussure, ce qui est très important, vu qu'elle se présente en bottes pour annoncer la mort d'un prince, & en pantoufles pour celle d'une princesse. On a tiré son portrait du temps de Frédéric premier, & on trouve que sa physionomie n'est pas changée du tout, ce qui prouve que les femmes de là haut se conservent plus long temps que celles d'ici bas. Je n'ai jamais vu de spectre, & j'avoue que tous ceux qui prétendent en avoir vu, ne m'ont pas paru des témoins irrécusables, sans compter qu'ils n'ont pas eu la hardiesse de toucher & de bien examiner l'objet qui se présentait à leurs yeux. On ne connoît que trop les effets de l'imagination qui, quand elle s'échauffe, transporte pour ainsi dire aux sens extérieurs les objets qu'elle conçoit intérieurement, de manière que l'homme fait illusion à ses propres sens. Je soupçonne que le bon vieux Gleditsch, à Berlin, a été

dans ce cas, lorsqu'il a cru s'appercevoir à l'académie de la figure du défunt président. Il s'y trouva seul, passa dans une chambre attenante, & rentrant dans la salle, il n'y vit plus rien. Lorsqu'il revint au logis, il avoua à sa femme qu'il avoit été saisi de frayeur, & par conséquent hors d'état de s'approcher du prétendu spectre, & de le bien examiner. Les enthousiastes, surtout, dans l'esprit desquels il y a plus de chaleur que de lumière, sont sujets à de pareilles visions. Il faudroit donc, pour constater la vérité d'une apparition, le témoignage de plusieurs personnes courageuses, bien organisées & véridiques, qui l'eussent toutes vue à la fois, & examinée de sang froid; & j'avoue que jusqu'ici je ne sache aucun fait qui ait été prouvé de cette manière. Qu'il me soit donc permis, sans que je veuille, comme je l'ai dit, nier la possibilité de la chose, que j'ose douter de la vérité des histoires qu'on débite, jusqu'à ce que j'en sois convaincu par des preuves telles que je crois pouvoir les exiger, par les raisons ci-dessus alléguées. Je m'aperçois, trop tard, à la vérité, qu'au lieu d'une lettre j'ai fait une dissertation. Pardonnez, Monsieur, si ma prolixité vous a ennuyé; la richesse de la matière m'a entraîné. Mes yeux sont si foibles, que je suis obligé de dicter; je ne puis pas même relire ce qui a été écrit; votre indulgence excusera les fautes.

J'ai l'honneur d'être avec une considération infinie,
Monsieur, &c.

NOTE XV.

L'Ordre des Chevaliers & Freres initiés de l'Asie.

CET Ordre vient d'être connu tout nouvellement par deux petits ouvrages (*): son origine paroît très-

(*) I. Nouvelles authentiques des Chevaliers & Freres initiés de l'Asie, pour l'examen des Francs-Maçons.

II. Reçoit-on, peut-on recevoir des Juifs parmi les

moderne. Le premier qui en fit la découverte, suppose qu'il prit naissance à Vienne. Leur langage est hiéroglyphique theflalonique. Ce nouvel Ordre, si peu connu d'abord, s'est cependant déjà étendu depuis l'Italie jusqu'en Russie. Les hiéroglyphiques paroissent tous être pris de l'hébreu. La direction supérieure s'appelle *le petit & constant Synedrion* de l'Europe. Les noms des Employés, par lesquels ils se dérobent à leurs inférieurs (*), sont hébreux. Les marques du troisième grade principal sont *Lurim & Thumin*, qu'il faut porter attachées à la poitrine, desquelles l'ancien & véritable type original se conserve à Vienne. Cette dernière notion est sur-tout agréable dans ce moment où l'on a de nouveau disputé sur la véritable forme de ces ornemens sacerdotaux. Voici encore quelques détails du premier livre, qui contient les loix, les statuts, &c. Déjà l'Ordre envoie voyager ses apôtres. L'habit consiste dans des hautes-chausses & vestes à l'espagnole; le manteau est, d'après les différens degrés, noir, noir & blanc, pourpre.

Le triangle & la croix diffèrent également. On reçoit sans égard à la naissance & à la religion, chaque honnête homme qui croit en Dieu & le confesse publiquement. On exige seulement qu'il ait passé les trois premiers grades de la Franche-Maçonnerie dans une loge de S. Jean ou de Melchisédech. Il est connu que les Loges de S. Jean ne sont que pour les Chrétiens; celles de Melchisédech, toutes aussi bonnes &

Francs-Maçons? Occasionnés par l'ouvrage d'un Anonyme, pour l'examen des Francs-Maçons.

Nouvelles authentiques de l'Asie, par Frédéric de Bascamp, nommé *Lazapsloki*.

(*) Au surplus, il est ordonné que les mêmes noms restent dans l'Ordre; „ Si un Frere meurt, son nom & sa place restent à celui qui le remplace; „ ceci augmente l'impossibilité de connoître l'individu qui est caché sous telle dénomination.

conformes à la loi, existent, en grande quantité, en Italie, en Hollande, en Angleterre, en Portugal, en Espagne, & reçoivent des Juifs, des Turcs, des Perses & des Arméniens. Cet Ordre est pour toute l'Europe destinée au grand but de l'union. Les infirmes de nature, boiteux, borgnes, ne peuvent, sans dispense, parvenir aux grades élevés (comme la prêtrise). L'Ordre a les véritables secrets & les éclaircissimens moraux & physiques des hiéroglyphes du très-vénérable Ordre de la Franche-Maconnerie. Il y a cinq degrés de l'Ordre, sous les noms suivans: les *Chercheurs*, les *Souffrans*: ceux-ci ne sont que des degrés d'épreuves; après viennent les trois principaux, les *Chevaliers & Frères Initiés de l'Asie en Europe*, les *Maîtres des sages*, les *Prêtres royaux*, ou véritables Frères Rose-croix, ou le grade de Melchisédech.

Quand l'on est parvenu au degré principal, on est obligé, par son serment, de *rester & de vivre dans l'Ordre, d'après les loix*. Le Synédriion consiste en soixante & douze membres. Le nombre du troisième degré principal est aussi fixé à soixante & douze. Mais le Synédriion a aussi des détachemens, l'un de trois, l'autre de cinq, un de sept & un autre de neuf. On paye à la réception deux ducats & une contribution d'un florin par mois. La lettre de constitution pour la maîtrise coûte sept ducats. Pour une maîtrise supérieure, douze ducats. Pour un chapitre provincial, vingt-cinq; & pour un chapitre général, cinquante ducats. Le plus essentiel, ce sont les points de soumission qu'un Frère Initié doit signer envers le Synédriion.

Les titres de ce dernier sont:

Les Supérieurs en dignité, mérite & sagesse, Pères & Frères des sept Eglises inconnues de l'Asie, pourvu que les Pères même ne soient pas inconnus.

L'Initié promet une parfaite soumission & une véritable & inaliénable obéissance aux loix de l'Ordre. Comme tous les mystères de l'Ordre sont une véritable lumière, il promet de les suivre fidelement, & ceux qui

ne lui font pas encore connus, jusqu'à la fin de sa vie, sans jamais demander qui les lui a donnés (*), d'où ils font venus, d'où ils viennent effectivement, d'où ils viendront à l'avenir; car quiconque voit la clarté de la lumière, ne doit pas s'inquiéter d'où elle tire son principe. Il promet de ne persécuter aucune des différentes branches de la Franche-Maçonnerie, mais d'aimer & d'honorer tous les Frères des différens systèmes, & de leur faire du bien à tous, quelque différens qu'ils soient. Ceci marque le grand but de l'union. On doit tolérer aussi les différentes sectes, qui pourtant entre elles se traitent d'hérétiques, & pourroient être dissimées & persécutées. Il déclare plus loin que de toutes ses forces il protégera & travaillera avec autant d'activité que d'honnêteté, à l'agrandissement du très-vénéralable Ordre des Chevaliers & Frères Initiés de l'Asie, d'en soutenir les membres étudiés. Il promet encore d'instruire sans délai, avec vérité & honnêteté, le vénérable Ordre, le très-respectable petit constant Synedrion, le Chapitre général de l'Ordre, le Chapitre de la province. Les Grands-Maîtres destinés au grand but de l'union, restent *maîtres* & sont surs de leurs secrets, qui ont directement rapport à leur Ordre. Ceci est un point remarquable. Ainsi, il existe pourtant encore des secrets dont les chefs qui possèdent tous les véritables mystères (comme il est dit plus haut), ne savent rien, & que chaque Frère qui en apprend quelque chose, est forcé de leur rapporter. De cette manière, ils pourront peut-être soutenir avec commodité leurs titres de *Préposés les plus hauts & supérieurs en sagesse*, car ils apprendront bien à peu près tout ce qui parviendra à leur connoissance. Comment un

(*) Qui a donné à l'Ordre ces (soi-disans) secrets? Voilà la grande & captieuse question pour les Sociétés secrètes. Mais aussi l'Initié qui reste, & qui doit rester éternellement dans l'Ordre ne l'apprend jamais. Il n'ose pas seulement le demander; il faut qu'il promette de ne le jamais demander. De cette manière, ceux qui font participer aux secrets de l'Ordre demeurent maîtres.

bon Frère scrupuleux ne préférera-t-il pas de faire trop plutôt que trop peu ? Il a donc été obligé de promettre de dénoncer tout ce qui pourroit avoir rapport avec l'Ordre, mais qui, dans l'enchaînement des choses, peut toujours prévoir si un événement un peu remarquable n'aura pas d'influence sur une autre chose remarquable & sacrée ? Pour cela, il faut que les notions soient données sans délai ; & comme il n'y a pas assez de temps pour réfléchir, on prend le parti le plus sûr, & l'on demande au sage possesseur des véritables mystères tout ce qui peut y avoir le rapport le plus éloigné. Oh, que de jongleries !

Outre ce premier ouvrage que nous venons de citer, qui, comme l'on voit, contient des dépositions & des faits, de même qu'une préface remarquable, il en parait un second, écrit avec beaucoup de véhémence, où l'on ne nie pas l'authenticité des actes rapportés, mais seulement on se moque de la publicité, qui pourtant est si utile ; & à la page 14, on donne, d'après des suppositions, un plan du système des Initiés, ce qui, sans doute, comme l'affirme cet auteur, doit faire que ce système est plus approuvé que blâmé. Cet écrit ne contient que deux points remarquables. Sans doute les Juifs peuvent être reçus parmi les Francs-Maçons, (ce que nie l'autre Anonyme en citant des Loges de Melchisédech) : pour preuve, on dit que le Juif de Hambourg, David-Moyse Heriz, a été reçu à la Loge de Calcédonie à Londres ; ce que l'on a prouvé par un témoignage de la grande Loge Angloise, du 26 Juillet 1787. Il dit aussi qu'il n'y a que le premier article de l'ancien livre de constitution, composé par ordre du Frère Duc de Montague, par le Frère Jacob Anderson, & imprimé à Londres en 1722, qui demande qu'un Franc-Maçon connoisse les trois grands articles de Noé, à quoi on ajoute expressément qu'il n'est pas nécessaire de professer la Religion Chrétienne. Cet auteur dit encore que ce ne sont pas seulement les Loges constituées de l'Angleterre

qui soient conformes à la loi. L'autre Anonyme avoit trouvé parmi les papiers qui concernent l'Ordre des Initiés de l'Asie, l'adresse de M. le baron *Ecker de Eckerhof à Schleswig*. Son adversaire assure très-bien connoître M. le Baron, & son frère ne nie point ses relations avec l'Ordre des Initiés; mais donne seulement, en faisant beaucoup d'éloges, quelques nouvelles d'eux aux deux frères. L'aîné de ces Messieurs s'appelle Jean-Henry, Baron Ecker de Eekofen; il est Conseiller Privé de *Hohenlohe Weldburg*; il a vécu long temps à Vienne; il vit depuis peu à Schleswig. Le cadet, Jean-Charles, Baron Ecker de Eekofen, est de la même Cour Conseiller-Intime de Légation & Chargé d'affaires. Depuis dix ans, il vit à Hambourg. L'Auteur les défend vaguement contre certains traits qui doivent avoir couru parmi les Francs-Maçons, principalement contre l'aîné. Certaines liaisons dans lesquelles ils sont entrés paroissent en être le sujet. Dans la justification, ce trait me paroît remarquable (page 64); jamais on ne fit un crime au Maçon de chercher la vérité où il crut la trouver & quand il fit agir la vérité reconnue où il put. Les deux Messieurs sont Grand-Croix, (le cadet aussi Chancelier) de l'Ordre temporel de la Fondation des Chevaliers de la plus haute ou divine Providence; comme depuis peu on a parlé de cet Ordre dans plusieurs écrits, j'en citerai quelques points.

Cet Ordre s'appelle depuis quelques années (du moins depuis 1786) l'*Ordre de Saint-Joachim*. Il n'y a peut-être que quelques Lecteurs, qui connoissent une relation imprimée de cet Ordre, des extraits de ses statuts consignés dans le Journal Ecclésiastique (Lubeck gr. 8) second cahier 1785, à la page 1 & suivante. Selon ces notices, l'Ordre a été établi à Leutmeritz en Bohême en 1756. A la page, on trouve les cérémonies de la réception. La procession va à la chapelle de l'Ordre, le Candidat reste à la sacristie; les Chevaliers entrent dans la chapelle, ou l'Ecclésiastique tient un



discours. Après cela on introduit le Candidat, & on lui demande si c'est encore sa libre volonté, & si il veut sérieusement entrer dans l'Ordre; après l'avoir affirmé, on l'exhorte à réfléchir mûrement, & on le reconduit. Ramené après cela, questionné encore & reçu après, il fait serment & reçoit l'habit de l'Ordre; à la fin on chante le *Te Deum*. Page 10, on dit:

„ Les Membres Protestans de l'Ordre doivent sortir de la chapelle jusqu'à ce qu'on commence le *Te Deum*. „ Ainsi, à juger d'après ces paroles, ils n'ont pas se trouver présens pendant que le Grand-Maître exhorte le Candidat, ni quand celui-ci fait ses protestations & ses sermens sur ses obligations à remplir. Cette différence est bien forte pour un Ordre qui consiste dans des membres des deux Religions.

Un Ordre sans nom ou cérémonies, dans lequel on paroît se servir de l'Harmonica. La chose est singulière, & les détails si intéressans, que mes Lecteurs les verront avec plaisir extraits d'une petite brochure. M. Rolig (*) vient de faire imprimer à Berlin un fragment sur l'Harmonica, dans lequel aussi se trouvent des lettres antérieures écrites depuis plusieurs années. Les deux premières sont datées de Vienne. En voici une très-remarquable.

„ Vous m'avez procuré, par votre recommandation à M. N. Z. une connoissance très-intéressante; il parut déjà être averti de mon arrivée ou par vous ou par un autre. L'Harmonica eut toute son approbation. Il me parla de certains Essais particuliers, dont je ne compris rien. Ce n'est que depuis hier que bien des choses me sont devenues compréhensibles; & je ne doute plus de la raison qui me fit si bien recevoir. Hier vers le soir, il me mena à sa campagne, dont l'arrangement, sur-tout celui du jardin, est extrêmement beau. Des temples, des grottes, des cascades, des labyrinthes, des souterrains, procurent à l'œil tant de divert-

(*) Que l'on voie une description préférable de son Harmonica dans le Journal, 1787 février, p. 175.



fités , qu'on en est enchanté. Un mur très-élevé qui entoure tout ceci, me déplut uniquement. Il déroba à l'œil une vue enchanteresse. J'avois été obligé de prendre l'Harmonica avec moi , & de promettre à M. N.Z. de jouer seulement quelques minutes dans un endroit marqué dès qu'il me feroit signe. Pour attendre cet instant , il me mena , après m'avoir tout montré, dans une chambre sur le devant de la maison ; il me quittoit me disant que les arrangemens d'un bal & d'une illumination exigent nécessairement sa présence. Il étoit déjà tard , & le sommeil paroissoit vouloir me surprendre , quand je fus interrompu par l'arrivée de quelques carosses. J'ouvris la fenêtre , mais je ne distinguai rien ; je compris moins encore le chuchotage bas & mystérieux des arrivés. Peu après le sommeil s'empara effectivement de moi ; & après avoir dormi à peu près une heure , un Domestique vint m'éveiller, qui s'offrit de porter mon instrument , & me pria de le suivre. Comme le Domestique courut beaucoup & que je marchois lentement , il s'enfuivit que j'eus le temps (la curiosité me pressant) de suivre les sons sourds des trompettes, qui me parurent sortir de la profondeur d'une cave.

Représentez-vous ma surprise ? quand ayant descendu la moitié de l'escalier , je vis un caveau dans lequel on mit , pendant qu'on faisoit une musique de deuil , un cadavre dans un cercueil ; à côté il y avoit un homme tout habillé de blanc , mais tout rempli de sang , auquel on ferma une veine au bras ; excepté les personnes qui prêtèrent du secours , les autres étoient toutes enveloppées de longs manteaux noirs & avec l'épée nue. A l'entrée du caveau , je vis des monceaux de squelettes d'hommes entassés , les uns sur les autres , & l'illumination se fit par des lumières dont la flamme ressemble à l'esprit-de-vin brûlant , ce qui augmente l'horreur de cet endroit effrayant. Pour ne pas perdre mon Conducateur , je me hâtai de retourner. Je le trouvai qui précisément rentra par la porte du

jardin, quand j'y arrivai. Il me prit précipitamment par la main, & m'entraîna avec lui. Jamais je ne vis rien qui me rappelât les fables d'un monde chimérique, comme mon entrée au jardin. Par-tout se répandit une clarté, des lampions sans nombre, le murmure de cascades éloignées, le chant des rossignols artificiels, l'air embaumé que je respirois, quels prestiges! & que falloit-il de plus pour me croire transporté dans ces régions enchantées! On m'assigna une place derrière un cabinet de verdure, dont l'intérieur étoit divinement paré, dans lequel on transporta peu après quelqu'un évanoui (*), & tout de suite on me fit signe de jouer. Comme j'étois alors plus occupé de penser à moi qu'aux autres, beaucoup de choses se perdirent pour moi; je pus cependant observer que l'homme évanoui revint à lui, après que j'eus joué environ une minute, & qu'il demanda, avec une extrême surprise; où suis-je? Quelle voix entends-je? Des jubiliations d'allégresse, accompagnées de trompettes & de tymbales, étoient la réponse; on courut aux armes, & l'on s'enfonça dans l'intérieur du jardin, où tout le monde fut perdu pour moi.

Je vous écris ceci après un sommeil court & interrompu. Si je n'avois pas pris la précaution de noter cette scène dans mes tablettes hier avant de me coucher, je prendrois le tout pour un songe aujourd'hui. Adieu.,

Où est l'homme ferme & inébranlable, qui, après de longs préparatifs, une longue attente, une imagination exaltée, puisse rester de sang froid devant de telles scènes, & qui ne voie point dans un moment où la réflexion doit nécessairement le quitter, tout ce que ses maîtres, en l'initiant, voudront lui faire

(*) Vraisemblablement celui qu'on avoit saigné dans le caveau; je ne puis cependant pas l'assurer. Les habitemens étoient superbes & agréables, pour la forme & la couleur. Je ne pus rien reconnoître.

voir & entendre , que ce soient les génies du ciel ou de l'enfer.

Sans m'étendre davantage là-dessus , je citerai encore un *Ordre* ou une *Oeuvre* magique & citation d'esprits , où l'on se sert de l'*Harmonica* comme à Vienne.

Quand on fit , il y a trois ans , dans le *Journal de Berlin* , mention de la force que cet instrument enchanteur avoit sur l'imagination à l'occasion de Mesmer qui s'en servoit pour agir plus fortement sur ses Convulsionnaires , on a parlé de cela superficiellement (*). Car depuis long-temps le *Protocole de Lavater & l'estampe* étoient connus ici. Mais quoique Lavater pense assez mal des Berlinoïis , ils n'ont pas voulu publier ces papiers ; ils ne lui faisoient aucunement honneur ; lui seul & ses fideles amis les ont fait circuler. Ils sont imprimés maintenant pour être connus , jugés par un chacun ; mais non à Berlin. Je ferai seulement encore mention de quelques paroles de M. Roellig , prises de l'ouvrage que nous avons cité , page 17. „ Ce que l'*Harmonica* peut devenir entre les mains de la fourberie & du fanatisme , je n'ai pas besoin de le dire. On a déjà commencé à en faire usage. L'Allemagne le fait. Cette gravure , remplie de caractères mystiques , des chiffres , de barbarismes , avoit le nom d'une chimère fantastique , l'*Harmonica*. En veut-on d'autres preuves ? qu'on demande l'histoire de notre temps ; elle parle bien haut de choses que je trouve prudent de taire. L'histoire est telle qu'elle suit. Le Comte F. de Th. à V. connu comme un des plus aimables Seigneurs du plus noble & du meilleur caractère , qui

(*) 1785 , janvier , page 21 , où l'on dit dans la note : „ Plusieurs lecteurs se rappelleront peut-être à cette occasion d'avoir eu une fameuse estampe magique de l'Allemagne méridionale , sur laquelle se trouve l'*Harmonica*. „ *Protocole de Lavater sur le Spiritus Familiaris Goblidone* , avec des pieces ajoutées & une estampe. Francfort & Leips. , 1787 , six feuilles , grand in-8°.

n'a contre lui que trop de penchant aux choses mystiques & secrètes, parut à certaines personnes actives, tant à cause de sa naissance que de sa façon de penser & de ses liaisons, un sujet d'assez grande conséquence pour s'empresier autour de lui & mettre à profit son penchant à la mysticité. On employa pour cet effet, comme on a coutume de le faire en pareil cas, un Aventurier très-ordinaire. Jadis il avoit été Joueur de gobelets; alors il portoit sur lui un talisman d'étain. Le Comte même le reconnut pour un ignorant & un mauvais sujet. On le fit passer pour l'Organe d'un esprit; il fut très-estimé malgré son incapacité & sa bassesse. Il entendit l'esprit Gablidone, qui parla par lui & lui dictoit ce qu'il devoit répondre. Il étoit depuis longues années dans d'étroites connexions avec lui. Il avoit (depuis son *Arca*) une espèce de connoissance intuitive de ses formes, & pouvoit en outre s'apercevoir quand l'esprit baisoit l'écriture magique du nom de Jésus. (comme il fit souvent.) Cet Imposteur, qui parloit toujours de chiffres, fut appelé le Calculateur.

Gablidone étoit l'âme d'un Cabaliste Juif, mort encore avant la naissance de Jésus-Christ, qui avoit été persécuté de son père, à cause de ses occupations magiques, & qui, dans un transport de colère, avoit levé le glaive magique (*) sur lui. C'est pour expier ce crime que le pauvre Gablidone (comme il se nomme lui-même) est obligé d'être au service de huit calculateurs, pendant beaucoup de siècles, & de répondre à toutes leurs questions. Il existe sept de ces esprits

(*) Ce glaive, dit-on, tue dès qu'on l'éleve contre quelqu'un, sans toucher l'homme; l'estampe le représente appuyé contre l'Harmonica & marqué du chiffre 45. Ce chiffre paroît souvent sur la planche, & s'explique, comme l'on fait, d'une manière très-remarquable. Ce glaive seroit donc très-redoutable dans la main de ce nombre. Tout près il y a le psaume 178, verset 7: Le Seigneur est avec moi pour me soutenir, & je verrai ma joie aux ennemis.

serviables. L'un a servi Mahomet , sous la figure d'une colombe ; l'autre est attaché à l'oracle de Delphes. Le Roi de Prusse , Frédéric II , doit aussi avoir eu un de ces calculateurs , qui , pendant la guerre de sept ans , lui a rendu de grands services. Les esprits lui ont été très-attachés dans les commencemens ; mais le quittèrent ensuite à cause de son incrédulité. Ce pauvre Gablidone donna ainsi , par la bouche des calculateurs , des leçons suivies au Comte & à ses amis , à l'un pendant douze , à l'autre pendant dix ans. Ces leçons étoient toujours accompagnées de beaucoup de cérémonies , de même que d'agenouillemens , prières , récitation de pseumes ; ici , l'on eut des révélations très-intéressantes , P. Ex. où étoient restées les choses perdues (*) ; quel étoit l'état des morts. Quelques-uns se croient entre deux rochers , & s'imaginent que ces rochers s'avançant toujours , les réduiront à l'épaisseur d'une feuille de papier. L'Empereur François a été chargé , sans qu'il se souvienne de sa dignité , de l'inspection de toutes les coquilles d'escargot , depuis le nord jusqu'au sud , dont il s'acquitte avec toute la dextérité possible. L'esprit leur envoya encore trois particules véritables de la croix de Jésus-Christ , qui avoient la vertu de faire disparaître & perdre bientôt , dès qu'ils y touchoient , tout bois de crucifix substitué. Il fit aussi présent , au Comte , d'une serviette sale , dans laquelle il y avoit la marque de la main brûlée d'une substance invisible. Il leur découvrit que les véritables noms des Mages , qui vinrent à la crèche de notre Seigneur , n'étoient pas comme l'église avoit cru jusqu'ici , Gaspar , Melchior , Baltazard ; mais Vrasapharmion , Melchisédech , Balcatirasaron. L'esprit de Gablidone accorda encore deux grandes sa-

(*) Il refusa l'explication sur les affaires volées ; car , disoit cet esprit d'un Juif , il ne convient pas au Chrétien de faire des recherches sur les voleurs. Ce qui pourroit le mettre dans la tentation de s'en venger , ou de demander la restitution de ce qui a été pris.

vents aux deux amis ; l'une étoit son propre portrait ; l'autre de les recevoir dans l'ordre des Mages. Pour ces deux choses , beaucoup de préparatifs étoient nécessaires. Pour la peinture , il fallut mettre du papier , des couleurs , des pinceaux derrière un écran. Ceux qui étoient dans l'attente , prièrent Dieu , commencèrent à chanter , au son de la cloche , qui donne le signal pour la prière , le cinquante septième psaume de pénitence ; la conjuration se fit , & ils entendirent , derrière l'écran , un petit bruit , crurent voir l'ombre d'une petite main ; quand tout fut tranquille ils approchèrent & trouvèrent un portrait sale , mal peint , (peut-être vieux & mis là furtivement) semblable à celui d'un prêtre catholique (*). Il fallut bien plus de préparatifs pour la réception , & si quelque chose avoit été négligé , il falloit recommencer tout de nouveau. On auroit de la peine à croire combien , pendant les opérations , une force magique affoiblit la mémoire , (on auroit dû croire qu'elle seroit plutôt fortifiée) ; il reçut des confessions , des listes de péchés , chacune étoit écrite sur un papier différent ; des prières , des psaumes devoient précéder. A la fin parut une boule creuse , faite d'os , dans laquelle se trouvèrent les marques de l'Ordre , qu'on étoit obligé de porter sur la poitrine nue. Les voilà donc arrivés au plus haut degré de la magie ; ils n'étoient plus étrangers ou témoins , mais des citoyens. Le calculateur étoit obligé de céder au Comte , son talisman d'étain. Hélas ! tout n'étoit cependant pas fait. Ordinairement dans ces choses-là , quand on croit être tout prêt , le dernier point important vous manque. Il ne falloit plus qu'une instruction de magie pour parvenir à la dignité de maître , ou de calculateur. Le Jongleur étoit mort depuis douze ans seulement , mais pourtant trop tôt , à présent il faut obtenir les leçons qui manquent , d'un autre Mage

(*) Un habit noir , avec une fraise blanche , tombant sur les épaules , une figure de visionnaire , une calotte noire sur le sommet de la tête.

appelé Masson ; mais hélas ! depuis long-temps on cherche ce Masson sans pouvoir le trouver. Ne croit-on pas lire une fable du Comte Gabalis. Eh bien ! voilà les choses qu'on adopte avec avidité, de nos jours, qu'on traite de saintes. Quiconque n'étouffe pas ces folies dans leur principe, sera indubitablement entraîné jusqu'à la fin. Aussi n'est-ce que la première résistance d'une raison saine, qu'on se propose d'avancer, en éclairant ce monde, tandis qu'une philosophie, aussi paradoxale que la moderne, se cache sous l'enthousiasme, pour induire l'esprit à chercher les grands génies sous le charlatanisme, & la profonde sagesse dans des absurdités. C'est de cette manière que Schöpper & Lavater font un tort infini. Quand le bon, l'aimable Comte de Th. demande au dernier, des éclaircissiemens sur la sainte cabale, ou véritable magie, bien loin de se donner la peine de lui démontrer la folie de telles sciences, la fourberie des Instituteurs, & le danger de se mettre en liaison avec eux ; il écoute avec avidité les absurdités qu'on veut lui raconter de Gablidone & de Masson, en fait un protocole & l'envoie à ses Partisans (*), sans ajouter un mot d'exhortation contre cette superstition magique. Il contemple & dépeint la petite image qu'on lui a portée à Zurich, que le soi disant esprit devoit avoir peinte ; il dit dans son protocole (page 51) que le dessin en est tout autre que ne l'auroit fait un homme ordinaire qui eût été peintre.

Pour montrer toute la folie que cette magie enseigne, je copierai quelques morceaux des papiers que l'esprit a dictés. „ Page 66 : au second degré sont les hommes qui n'offensent jamais leur créature ni dans sa majesté, ni dans sa divinité. Pour que tu sois informé de ces mots principaux, saches que la majesté, c'est quand les trois sources parfaitement magiques, sans commen-

(*) Peut-être si c'est Pfenniger qui l'a copié & fait circuler, on voit bien que cela revient au même. Lavater l'écrivit en 1781.

ement & sans fin , sont réunies dans un être , & ne sont plus qu'un corps de la visible & invisible substance. Si un humain offense avec dessein le père , avec sa volonté le fils , & par l'exécution le saint esprit , alors il péche contre la majesté réunie ; il est perdu , parce qu'aucune partie ne reste inviolée. Vous nommez de pareilles infractions des péchés mortels ; à parler vulgairement , cela peut passer. Quiconque voit ce que veut dire un péché mortel , dira qu'il a péché contre la majesté ; mais il n'y a que ceux qui sont initiés dans les études secrètes , & qui jamais ne donnent à aucun souverain du monde , le titre de majesté , car le nom vient d'une parole divine de *Mage*. Mon Roi Frédéric le sait bien , lui qui n'est guéri que par ces hommes adonnés aux choses surnaturelles. Reçoit-il une supplique avec ses autres titres , sans celui de majesté ? Le suppliant est d'abord introduit ; car il aperçoit par là qu'il a reçu des instructions magiques. En second lieu , ce que vous appelez un péché véniel , je le nomme une violation de la divinité. Alors chaque source est isolée & n'a de communication que par de très-minces veines , de manière que quand on jette un péché dans la source du père , la source du saint esprit ne s'en ressent pas. La source du fils est du sang , & elle soulage tout. L'homme reçoit la grâce & secours , le rédempteur a fait ce qu'il devoit. Cet abrégé peut l'instruire à mettre la différence entre ces deux mots principaux dans la nécessité. ,,

Peut-être que M. Schloffer , d'après sa nouvelle manière , découvrira aussi un trésor de sagesse , comme il l'a trouvé dans les Oeuvres de Swedenborg. Le Lecteur peut en chercher la preuve dans le Journal de Berlin. Jan. p. 53 ; il ajoute encore , Swedenborg ne paroît sans doute qu'un grossier visionnaire (*), si l'on explique ses ouvrages littéralement.

Il me paroît encore digne d'être remarqué :

Que Gablidone , tout comme Swedenborg , pré-

(*) Dans le Musœum Allemand , janvier 1788 , p. 56.

dit une révolution religieuse & physique, pag. 57^e dans l'année 1800, „ il se fera, sur notre globe, une révolution très-remarquable, & il n'y aura plus d'autre religion que celle des patriarches. „

2^o. Qu'il parle (page 64) d'une majesté *Tétragrammatique*, à la contemplation de laquelle parviendra l'être élevé au premier degré de béatitude; qu'il expliqua à Cagliostro: Hagion, Melion, Tetra-grammaton, comme trois paroles saintes & arabes.

3^o. Qu'il fait la description de l'apparition du Seigneur sur la quatrième marche de l'autel, pag. 34. Son corps est ceint au milieu d'un triangle; son éclat est d'une beauté inexprimable. L'angle conserve sa rougeur, sa sentence est courte, elle dit: *Venite ad patres Osphal*. Ainsi encore des pères auxquels le Seigneur invite.... Mais qui sont donc ces pères? Osphal?

N. B. Il a fallu traduire cet article littéralement.

Sans cela le Lecteur n'auroit pas bien saisi cet excès de déraison.

N O T E X V I.

Il n'y en a pas un sur mille qui soit instruit.

SUPPOSONS une ville habitée par cent mille personnes, il n'y en a seulement pas mille qui lisent, moins encore y en a-t-il cinq cents qui aient l'esprit cultivé. Allez aux Académies, aux Bibliothèques, voyez le petit nombre d'Amateurs. Examinez combien peu de gens aux Théâtres savent ce qu'on y dit. Les Savans se comptent sans peine; il n'y en a pas six cents à Londres ou à Paris; à plus forte raison cent dans la ville prise pour exemple.



NOTE XVII.

Peut-être encore moins qu'on ne croit.

*Extrait d'une Lettre de M. l'abbé Grandidier ,
à Madame de. . . . sur l'Origine des Francs-
Maçons.*

Vous connoissez sans doute, Madame, cette société célèbre que l'Angleterre nous a transmise, & qui porte le nom de Francs-Maçons. Ses membres, répandus dans toute l'Europe, s'y sont multipliés, & beaucoup plus peut-être que ne le demandoient l'honneur, l'intérêt de cette société. Je n'en ferai ici, Madame, ni l'éloge, ni la satire. Je ne rechercherai pas même les motifs du secret inviolable qu'elle exige, & du serment particulier qu'elle y attache; je ne suis pas initié dans ses mystères, & je me trouve indigne de voir la lumière; j'ignore si tout est tranquille, comme dans la vallée de Josaphat, où jamais femme n'a babillé: le beau sexe doit se plaindre des loix rigoureuses qui l'excluent de voir le soleil, la lune & le Grand-Maitre de la Loge; c'est une nouvelle injure que les hommes lui ont faite, en le croyant peu capable de conserver un secret: mais ils ont plus perdu que les femmes; ils se sont privés de ces plaisirs innocens, qui font l'agrément des sociétés par la douceur & les talens d'un sexe aimable. C'est chez vous, Madame, qu'on en devoit chercher le modele..

J'avouerai encore que l'instituteur de la société franc-maçonne n'a pas été un François; elle devoit répugner à son cœur & à son caractère. Je n'en chercherai pas non plus l'origine dans la construction de l'arche de Noé, qui fut, dit-on, un Maçon très vénérable; ou dans celle du temple de Salomon, qui passa pour le plus excellent Maçon. Je me garderai bien de fouiller dans l'histoire des croisades, pour y découvrir les premiers

maçons dans ces Barons croisés, qu'on suppose s'être dévoués à *l'art divin*, à *l'art royal* de la réédification du temple, ou dans ces anciens militaires de la Judée, qu'on prétend avoir été nommés Chevaliers de l'aurore & de la Palestine (*). Ces ridicules opinions, que les Fracs-Maçons n'osent même présenter que sous le voile de l'allégorie, ne méritent pas d'être révélées par un profane. Pose me flatter, Madame, de vous présenter une origine bien plus vraisemblable; elle ne se trouve, ni à l'orient ni à l'occident..... *la Loge est bien couverte*, ainsi ce n'est pas elle qui m'en fournira les preuves. Je n'ai pas eu le bonheur de travailler *du lundi au matin jusqu'au samedi au soir*; mais j'ai entre mes mains *profanes* des pièces authentiques, des actes véritables, qui datent de plus de trois siècles, qui font voir que cette société tant vantée des Fracs-Maçons, n'est qu'une imitation servile d'une ancienne & utile confrérie de vrais Maçons, dont le chef-lieu fut autrefois Strasbourg. La plupart des personnes de cette ville ignorent cette anecdote; nos Loges Strasbourgeoises ne seront pas fâchées de la connoître.

L'Eglise cathédrale de Strasbourg, & surtout sa tour commencée en 1277, par l'architecte Ervin de Steinbach, est un des chef-d'œuvres de l'architecture gothique. Cet édifice, dans son total & dans ses parties, est un ouvrage parfait & digne d'admiration, qui ne trouve pas même son pareil dans l'univers. Ses fondemens ont été si solidement jetés, que, quoique percé à jour, il a résisté jusqu'ici aux orages & aux tremblemens de terre. Ce travail prodigieux porta au loin la réputation des Maçons de Strasbourg. Le Duc de Milan écrivit, en 1479, une lettre au Magistrat de cette ville, par laquelle il lui demandoit une personne capable de diriger la construction de l'Eglise superbe qu'il désiroit élever dans sa capitale. (*) Vienne, Cologne,

(*) L'auteur d'un livre imprimé en 1766, & intitulé *l'Etoile Flamboyante*, Tom. I, pag. 41, 53, paroît adopter ce dernier sentiment.

(**) Je possède la copie de cette Lettre en Italien.

Zurich, Fribourg firent construire des tours à l'imitation de celle de Strasbourg, qui ne fut achevée qu'au mois de Juin 1439; mais elles ne l'égalèrent ni en hauteur, ni en beauté, ni en délicatesse. Les Maçons de ces différentes fabriques, & leurs élèves qui se répandirent dans toute l'Allemagne, formèrent, pour se distinguer du commun de la genre maçonne, des associations auxquelles ils donnèrent le nom allemand de *hütten*, qui en françois signifie loges; mais elles s'accorderent toutes à reconnoître la supériorité de celle de Strasbourg, qui fut nommée *hauphütte*, ou grande Loge. (*)

On conçoit dès lors le projet de former de ces différentes associations une seule société pour toute l'Allemagne; mais elle ne prit une consistance solide que vingt ans après l'entière construction de la tour de Strasbourg. Les différens Maîtres des Loges particulières s'assemblèrent à Ratisbonne, où ils dressèrent, le 25 avril 1459, l'acte de confraternité, qui établissoit le chef de la cathédrale de Strasbourg, & ses Successeurs, pour Grand Maître unique & perpétuel de la confrérie générale des Maçons libres de l'Allemagne. L'Empereur Maximilien confirma cet établissement par son diplôme donné à Strasbourg en 1498; Charles-Quint, Ferdinand, & leurs successeurs, le renouvelèrent.

Cette société, composée de maîtres, compagnons & apprentis, formoit une juridiction particulière: la société de Strasbourg embrassoit toutes celles de l'Allemagne. Elle tenoit son tribunal dans la Loge, & jugeoit sans appel toutes les causes qui lui étoient portées, selon les règles & les statuts de la confrérie. Ces statuts furent renouvelés & imprimés en 1563. Les Loges des Maçons de Souabe, de Hesse, de Bavière, de Franconie, de Saxe, de Turinge, & des pays situés le long de la Moselle, reconnoissoient l'autorité de la grande Loge de Strasbourg. Dans le siècle même où nous vivons, les maîtres de la fabrique de Strasbourg condamnèrent à une amende les Loges de Dresde &

(*) Vieux registre de la tribu des Maçons de Strasbourg.

de Nuremberg ; & cette amende fut payée. La grande Loge de Vienne, dont relevoient les Loges de la Hongrie & de la Styrie , la grande Loge de Zurich , qui avoit dans son ressort toutes celles de la Suisse, avoient recours à la Loge mère de Strasbourg, dans les cas graves & douteux.

Tous les membres de cette société n'avoient aucune communication avec les autres Maçons, qui ne savoient employer que le mortier & la truelle. Il adoptèrent pour marques caractéristiques tout ce qui pouvoit se rapporter à leur métier, qu'ils regardoient comme un art bien supérieur à celui des simples Maçons. L'équerre, le niveau & le compas devinrent leurs attributs. Résolus de faire un corps à part dans la foule des ouvriers, ils imaginèrent entre eux des mots de ralliement, des atouchemens pour se reconnoître, & des signes pour se distinguer : ils nommoient cela le signe des mots, *das Wortzeichen, le salut, der Gruß*. Les apprentis, les compagnons & les maîtres étoient reçus avec des cérémonies auxquelles ils faisoient présider le secret. Ils prirent pour devise la liberté, & en abusèrent même quelquefois pour se refuser à l'autorité légitime des Magistrats.

Vous croiriez reconnoître, Madame, à ces traits, les Francs-Maçons modernes. En effet, l'analogie est sensible : le même nom de Loges, pour signifier les lieux d'assemblée; le même ordre dans leur distribution; la même division en maîtres, compagnons & apprentis : les uns & les autres sont présidés par un Grand-Maître. Ils ont également des signes particuliers, des loix secrètes, des statuts contre les profanes : enfin, ils pourroient dire les uns aux autres : *mes freres & mes compagnons me reconnoissent pour Maçon*. Mais nos Maçons de Strasbourg, malgré l'obscurité de leur travail, prouvent par des titres anciens & authentiques, leur état & leur origine ; & nos Francs-Maçons François, Anglois, Allemands, Napolitains, même malgré *Hiram & le temple de Salomon*, ne peuvent en prouver

autant. Je crois même que la tour de Strasbourg est un monument plus sensible que les fameuses colonnes d'airain de *Jakin & de Booz*. Je pourrois cependant me tromper, car je suis dans les ténèbres, & je vais chercher la lumière au septentrion.

J'ajouterai encore, Madame, que ce tribunal de la Loge des Maçons existe aujourd'hui à Strasbourg; & quoique sa juridiction soit bien diminuée, elle est encore regardée comme la grande Loge d'Allemagne. Les habitans de notre ville y avoient recours pour tous les cas litigieux, relatifs aux bâtimens; le Magistrat lui en remit même entièrement la connoissance, en 1461, en lui prescrivait, la même année, les formes & les loix qu'elle observeroit; ce qui fut renouvelé en 1490. Les jugemens qu'elle rendoit, portoient le nom de *hül-ienbrief* ou *lettres de Loge*. Les archives de la ville sont remplies de ces sortes de lettres, & il y a peu d'anciennes familles à Strasbourg, qui n'en conservent dans leurs papiers. Mais le Magistrat ôta, en 1620, à la Loge de Strasbourg, la juridiction qu'il lui avoit confiée sur les bâtimens; l'abus qu'elle avoit fait de son autorité, nécessita cette suppression.

Je suis, &c.

A Strasbourg, ce 24 novembre 1778,

N O T E X V I I I .

Qui la conserve avec des Modifications.

Traduction d'un billet de la main propre de Sa Majesté Impériale & Royale l'Empereur, concernant l'Ordre des Francs-Maçons.

LA Franche-Maçonnerie s'est tellement répandue dans mes Etats, qu'il n'y a presque aucune petite ville de province où on ne trouve des Loges, & il est de la plus grande nécessité d'y établir un certain ordre. Je ne connois pas leurs mystères, & je n'ai jamais eu al-

fez de curiosité pour les pénétrer ; il me suffit de savoir que la Franche-Maçonnerie fait toujours quelque bien , qu'elle soutient les pauvres , & cultive & protège les lettres , pour faire pour elle quelque chose de plus que dans tout autre pays. Mais comme la raison d'Etat & le bon ordre demandent de ne pas laisser ces gens entièrement à eux-mêmes & sans une inspection particulière ; je pense de les prendre sous ma protection , & de leur accorder ma grace spéciale , s'ils se conduisent bien , sous les conditions suivantes :

1^o. Il n'y aura dans la Capitale qu'une ou deux Loges , & s'il est impossible d'y recevoir tous les frères , tout au plus trois. Dans des villes où il y a des régence , on permettra aussi une , deux ou trois Loges. Toutes les Loges dans les villes de province où il n'y a pas de régence , sont rigoureusement défendues , & l'hôte qui souffre des assemblées dans sa maison , sera puni comme un criminel qui permet des jeux défendus.

2^o. Les listes de toutes les Loges & de leurs membres seront envoyées au Gouvernement , les jours de l'assemblée toujours marqués ; & tous les trois mois on enverra un détail exact des membres qui ont été reçus à la Loge , ou qui l'ont quittée , mais sans annoncer les titres , dignités & grades qu'ils ont dans la Loge.

3^o. Chaque année on indiquera au Gouvernement le Directeur de la Loge.

En revanche de tout cela , le Gouvernement accorde aux Francs-Maçons réception , protection & liberté ; laisse entièrement à leur direction l'intérieur des Loges & leur constitution , & ne fera jamais quelques recherches curieuses.

De cette façon , l'Ordre des Francs-Maçons , qui est composé d'un grand nombre d'honnêtes gens qui me sont connus , peut devenir utile à l'Etat ; & on communiquera cette ordonnance aux Gouvernemens de Province.

JOSEPH.

P. S. L'exécution de cette ordonnance commence dès le premier janvier.

NOTE XIX.

Si dans les beaux jours de Frédéric II.

DES gens instruits ont prétendu que ce grand Roi n'étoit pas si incrédule sur la magie & les visions que la Renommée l'a publié. Quelle que fût sa façon de penser, bien est-il vrai qu'il eût proscrit cette Secte dangereuse. Ce ne seroit pas la seule occasion où il auroit désobéi à sa propre impulsion, & où sa raison lui eût fait faire le contraire de ce à quoi il inclinoit. Du moment qu'il auroit vu le prétexte à un abus, sans autre examen, il eût anéanti la Secte.

NOTE XX.

Les hommes amis de la vertu feroient une ligue.

JE voudrois sur tout, je voudrois armer la raison, & s'il le faut, l'amour-propre de ceux d'entre les Princes que les Lavater & autres adeptes trompeurs ou trompés, fanatiques ou fripons, sont parvenus à séduire, contre les extravagances honteuses & les fascinations grossières qui les ont infatués. Eh! que gagneront-ils donc à cette pitoyable facilité, à ces déplorables foiblesses? La perte d'un temps plus précieux pour eux que pour les autres mortels, le vide du repentir & des regrets, & la chute de leur considération personnelle.

Quoi donc! l'accumulation des fourberies de tous ces Jongleurs, copistes plus ou moins adroits, mais toujours copistes les uns des autres, & leur éternel non-succès, ne disent-ils donc pas assez que leurs

promesses font menteuses ? que pour les Princes , il n'y a de trésors que dans une sage économie & la bienfaisance éclairée qui multiplie au sein de leurs États les riches & les heureux ; de bonheur que dans la paix d'une bonne conscience & l'acquit de leurs intéressans devoirs , seule jouissance sur laquelle il est impossible qu'ils se blasent ; de divination que dans la prévoyance & dans la connoissance des hommes , de magie que dans le grand art d'inspirer la confiance & de se faire aimer.

Et si ces misérables Charlatans , toujours poussés par la soif de l'or ou celle de l'intrigue , éloignoient des Cours qu'ils obsèdent , les sages & les bons citoyens , toujours peu curieux de se compromettre avec des Aventuriers & des Charlatans ; si distrayant l'attention des Princes , des véritables sources de la prospérité publique , ils parvenoit par la force presque irrésistible de l'habitude , ou par les séductions de l'amour-propre qui ne veut pas avoir été trompé ; s'ils parvenoit à les circonscrivre , à les enchaîner , à les hébéter dans le cercle hideux & stérile de leurs prestiges ; si la haine pour la résistance , cette maladie contagieuse & mortelle de tous les Princes absolus , alloient changer ces rêveries ténébreuses en un système d'intolérance & de persécution ; ah ! que deviendriez-vous ? les jouets & les victimes , les Prédicants & les Satellites des superstitions les plus honteuses qui aient jamais infecté la terre.

(Lettres sur Cagliostro & sur Lavater ,
par M. le Comte de Mirabeau.)

NOTE XXI.

Sur la croyance aux Esprits.

LA raison ne conçoit pas qu'il puisse y avoir des Esprits capables d'opérations corporelles ; mais elle voit que ceux qui les ont imaginés , ont été d'erreurs en

erreurs. Croyant à l'existence du premier être gouvernant les mondes, que sa puissance avoit créés, les hommes ont supposé qu'il ne pouvoit les régir qu'en ayant sous ses ordres des Ministres, des êtres spirituels, prêts à porter partout ses volontés suprêmes. Ils ont assimilé Dieu à un Roi; mais ils n'ont pas vu qu'un Esprit ne pouvoit ni occuper ni parcourir un espace. On ne peut pas concevoir un esprit allant à gauche, à droite; notre ame agit au dedans de nous sans ce mouvement. Supposons un homme qui soit tout à la fois Naturaliste & Astronome, lorsqu'il examine un ciron, son ame est dans un ciron; lorsqu'il examine le soleil, son ame est à un million de lieues; mais elle n'a parcouru aucun espace (*). Appliquons ce raisonnement aux Esprits. S'il en existe, ils ne peuvent ni descendre, ni monter, ni paroître, ni disparoître, ni parler, ni faire du bruit. Ces opérations corporelles détruisent l'idée que nous pouvons nous faire d'un esprit; il est également inutile de leur assigner un séjour. Cent millions de milliards d'Esprits peuvent habiter ensemble sur la pointe d'une épingle, comme dans ces vastes déserts que notre imagination suppose entre le séjour des astres de l'Empyrée.

Le raisonnement détruisant ainsi les premiers principes de cette opinion, il ne resteroit que l'expérience. Or, les faits n'ont jamais prouvé d'une manière satisfaisante l'apparition des Esprits; si une histoire étoit une preuve, il faudroit admettre toutes les histoires, du moins les Asiaticques s'en rapporteroient aux leurs; les Africains feroient de même; il résulteroit de là des contradictions multipliées.

Un Anglois, Glamvill, a écrit qu'il existoit des êtres qui possédoient un corps plus subtil & une ame plus parfaite que la nôtre. Où existent ces créatures aériennes? Qui fait leur histoire? Mais quand même on les supposeroit exister, cela ne fait pas plus à la

(*). On pourroit répondre à cela que c'est confondre l'ame & la pensée.

question présente, que si un Ecrivain venoit nous affurer que Mars est habitée par des hommes qui ont trente pieds de hauteur. L'unique réponse à faire à des suppositions, est de supposer à son tour que cela n'est pas; alors la dispute est finie.

C'est donc ici où s'arrête la raison; mais, dira-t-on, cela ne prouve rien. Là, où la raison s'arrête, la religion commence à nous éclairer; or, elle confirme absolument l'apparition des Esprits bons & mauvais, & nous parle de leurs différentes opérations.

Nous répondons que la Religion elle-même ne peut guères exister avec cette doctrine. Si par ses Ministres, ses Prophetes, ses Apôtres, il a plu à Dieu d'interrompre les loix de la nature, & de faire des choses qui ne pouvoient être faites sans l'aide de sa toute-puissance; comment arrive t-il qu'il y ait une autre puissance qui fasse faire les mêmes miracles? La première se trouveroit alors infiniment affoiblie, & la croyance est déconcertée. C'est pourtant le résultat de la doctrine des mauvais Esprits. Ou ils seroient soumis à Dieu, & alors il se feroit l'auteur du mal, en le permettant, ce qui paroît un blasphème, ou ils seroient égaux; alors Dieu n'est plus Tout-puissant, ce qui seroit un autre blasphème. La Religion est donc, par la sainteté de ses dogmes, contraire à cette doctrine (*).

Quel seroit donc enfin le moyen d'appaîser, sur ce point, l'inquiète curiosité des hommes? Il en est peu;

(*) Ici l'auteur va trop loin. Qui connoit le plan de Dieu? Qui a été de son conseil? Comment fait-on que les contrariétés apparentes qui agitent le monde ne servent point au but de son Auteur, en produisant, par ce mouvement, une félicité générale, qu'une létargique monotonie de la nature ne sauroit jamais effectuer? Il y a tant de genres de félicité, & il doit y avoir une variété si infinie de toutes choses dans cet Univers, que l'esprit borné de l'homme ne devoit jamais prononcer sur les vues de son auteur, quand il permet ce qui nous semble être un mal,

mais

mais on pourroit dire à un petit nombre, pour juger une semblable question, il faut être très-instruit. Il est tant de manières de tromper les sens avec les secrets de la nature ! Le siècle dernier avoit les mêmes prodiges que celui-ci. Ils ont été expliqués par des moyens fort naturels ; n'est ce pas une forte présomption, que ceux qui nous étonnent dans ce moment trouveront pareillement des interprètes ?

Si l'on remonte à l'origine de ces erreurs, nous les trouverons dans le caractère de l'homme. Etre présomptueux, il est tourmenté du désir de lire dans l'avenir ; foible, il redoute les premiers pas qu'il fera dans des régions inconnues. Il voudroit voler sur les ailes des sciences vers l'auteur de tout, & perdant sans cesse sa nature de vue, il s'épuise en efforts inutiles, qui ne servent qu'à constater son impuissance.

Il est tout à la fois éclairé & ignorant, grand & méprisable, trop rempli de connoissances pour s'armer de la vertu stoïque, il flotte sans cesse entre l'action & le repos ; incertain s'il est Dieu ou brute, s'il doit préférer son ame ou son corps. Il naît pour mourir, il raisonne pour errer. Sa raison même n'est pour lui qu'une espèce de délire. S'il ne l'écoute pas, tout pour lui est obscur ; s'il la consulte trop, tout lui paroît incertain. Cahos de raisonnemens & de passions, continuellement abusé & déabusé par lui-même, il tombe, se relève & retombe sans cesse. Il est créé maître de tout, & de tout il est la proie. Seul juge de la vérité, il se précipite d'erreurs en erreurs, il est enfin la gloire & l'énigme de la création.

Tel est l'homme ; personne n'a appelé de l'opinion de Pope, & c'est un pareil être au témoignage duquel on s'en rapporteroit, lorsqu'il se vante de bouleverser, à son gré, les loix de la nature ? de citer à son petit tribunal des êtres qui, s'ils existoient, seroient d'une nature bien supérieure à la sienne ? d'établir une correspondance entre le ciel & lui, sur les sombres profondeurs de l'avenir ? Non, non, laissons périr dans l'ou-

bli cet amas menfonger de vifions, d'impoftures, de contes, que la bête, l'intérêt, l'orgueil, l'opiniâtreté, ont enfanté tour-à-tour.

Il eft des hommes avides de célébrité fans talent pour l'acquérir, fans art pour faire illufion. Ils ont recours à cette fcience occulte; & à la faveur de quelques apparences de fuccès, ils font des profélytes; le temps détruit leurs frères édifices; ils n'emportent que le mépris de leurs contemporains.

Il en eft d'autres dont la foibleffe de nerfs eft telle qu'elle les rend timides fur l'avenir, crédules fur le préfent, troublés fur le paffé; ils ont, fans cefle, devant les yeux, l'image de ces Efprits, miniftres vengeurs des crimes de la terre. Flottant entre les remords & l'inquiétude, ils croient tout parce qu'ils n'examinent rien.

Quelques-uns cherchent des dupes, taxent la facilité des riches, furprennent la crédulité des efprits foibles, bravent les farcafmes des Philofophes, & trouvent, parmi des tentatives de toutes efèces, quelques dédommagemens momentanés, aux humiliations inféparables de ce dangereux métier.

D'autres encore, trompés par leurs organes, font fujets à une efèce de maladie qui les rend vifionnaires; ils voient des chofes qui n'exiftent pas (*), & entendent des fons imaginaires. Un homme qui devoit foud entendoir, une année auparavant, une mufique continuelle, qui lui sembloit même très-harmonieufe.

Une dernière claffe enfin, & c'eft la plus nombreufe,

(*) Voyez dans l'*Effai Analytique des Facultés de l'Âme*, par M. Bonnet, l'histoire des vifions d'un grand-pere de cet illuftre Philofophe; comme il voyoit, en plein jour, fa chambre remplie de gens qui n'y étoient pas, fa maifon démeublée, les portes gardées par des hommes armés. L'habitude feule put lui apprendre à diftinguer l'apparence de la réalité; encore s'y trompa-t-il fouvent. Toutes ces illufions ne vinrent que du dérangement de fa pruelle.

a été dupe de quelques Charlatans adroits : le temps a effacé les traces de la fourberie, & n'a laissé, dans leur imagination séduite, que les résultats qui les ont frappés. Souvent forcés de défendre leur propre jugement, soupçonnés d'avoir été trompés, ils se sont rendu les faits personnels, & sont devenus les Apôtres d'une erreur dont ils n'avoient été que les instrumens.

(Mélanges Littéraires, par M. de LUCHET.)

Fin des Notes.



(VII)
à des fins de quelque éducation adhésive : le temps n
étant les traces de la foudre, & n'a été, dans
leur formation totale, que les résultats des
frappes. Souvent épris de désirer leur propre
mort, lorsqu'ils ont été rompus, ils se font
de la plus parfaite, & sont devenus les
d'une cause que je n'ai pu de que les infirmités.
(Méthode littéraire, par M. de la Cour.)

Fin des Mémoires







Ms = 59620

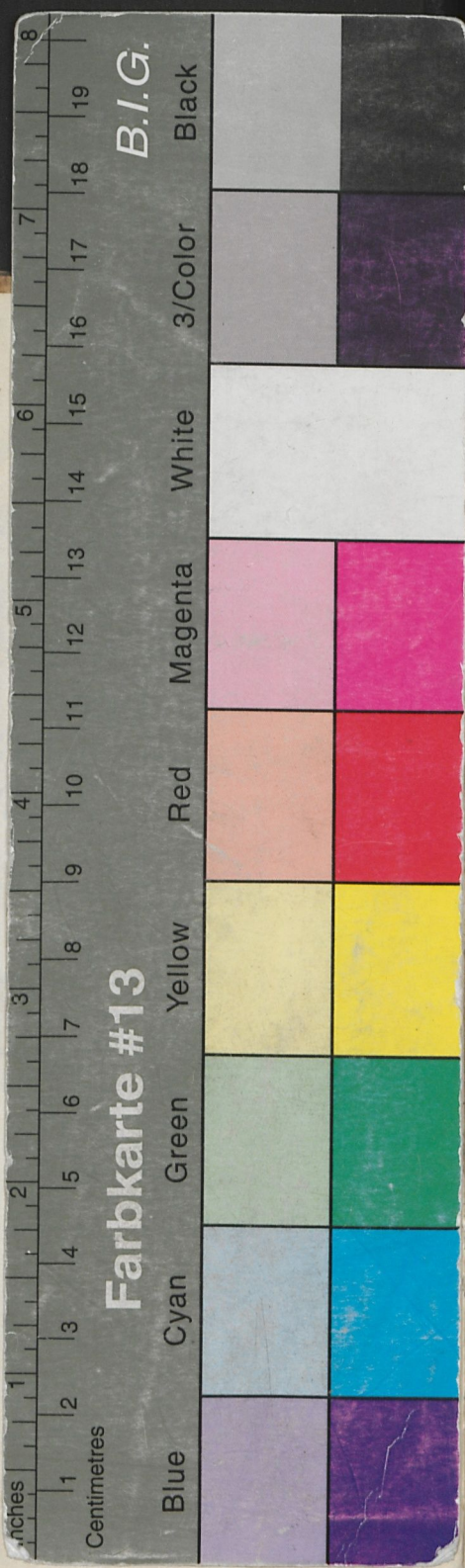
S

XZ837210

Ha 6477 d







Luchet, Jean Pierre Louis de LaRoche
ESSAI DuMaire de :

SUR LA SECTE

DES

ILLUMINÉS.



M. DCC. LXXXIX.

